

Francine Barthe-Deloizy
Habilitation à diriger des recherches

Sous la direction de Guy Di Méo
Professeur de Géographie
Université Bordeaux III

Recueil des publications

Volume II

INTRODUCTION

Ce volume ne regroupe pas toutes mes publications, j'ai choisi de présenter les plus représentatives de mes recherches conduites depuis la fin de ma thèse. Les articles publiés dans des revues sans comité de lecture n'ont pas été sélectionnés conformément aux dernières consignes énoncées par le CNU.

La première partie de ce volume est consacrée aux pratiques de la nature. Chronologiquement, ces articles représentent à la fois les premiers et les derniers temps de la recherche. Le premier article correspond à ce que l'on peut considérer comme le compte rendu synthétique de la thèse. Les cadres de références identifiés au cours de mon premier travail de recherche ont ensuite servi de canevas, méthodologique pour appréhender le grand parc du centre-ville d'Amiens, le parc Saint-Pierre (2^e article). Cet article est un premier approfondissement du thème travaillé dans la thèse. Un changement d'échelle a été nécessaire pour traiter cet exemple, mais une dimension supplémentaire s'y ajoute, celle de la filière. Dans cet article en effet, on a suivi toutes les étapes de la constitution du parc : du projet politique, à la réalisation ; du choix du créateur par concours, aux résistances des riverains qui se sont opposés à la création du parc. C'est donc dans une perspective monographique que cet article a été rédigé.

C'est presque 10 années plus tard, et avec un chercheur brésilien Angelo Serpa, que les pratiques spatiales des parcs et jardins publics se retrouvent à nouveau sur le devant de la scène. La thématique semble en apparence identique en effet, si on ne retient que l'aspect formel de l'espace étudié, le parc ou le jardin public, force est de constater que partout dans le monde ces d'équipements urbains se ressemblent pour les usages qui en sont faits. Mais, dans ce cas précis, il y a eu déplacement vers une autre aire culturelle, le Brésil. Du point de vue méthodologique, l'article consacré aux espaces publics dans la ville contemporaine démontre qu'en partant de l'observation des parcs et des jardins, la singularité de ces lieux n'est plus l'objet principal de l'étude, elle s'efface au profit d'autres concepts comme celui de la visibilité ou de l'invisibilité, voulues par les acteurs politiques de la ville, par certains usagers mais aussi souvent subie. La conclusion apparaît comme une évidence : si tous les parcs du monde se ressemblent, c'est l'usage qu'on en fait qui les différencie et ces usages s'apparentent à des faits de culture.

Dès lors, la démarche géographique inductive utilisée jusque là n'est plus apparue comme pertinente. En effet, si tout semblait en apparence identique ; des usages occultes, cachés, difficiles à observer *in situ* marquent ces territoires. Le candomblé de Salvador de Bahia apparaît comme une dimension supplémentaire de l'usage que le public fait de la nature. L'objet central qu'était le parc public se retrouve ainsi déplacé, il est devenu un cadre d'observation commode pour étudier les impacts qu'une religion (le candomblé) peut produire sur un territoire, mais il n'est pas le seul puisque le culte se pratique aussi dans d'autres espaces publics comme les forêts ou les plages qui ne sont ni des parcs ni des jardins, mais aussi dans des lieux clos et privés : Les *terreiros* ou maisons du candomblé.

Ces *terreiros* ou maisons du candomblé gardent cependant la caractéristique d'être des espaces de nature. La thématique s'est donc élargie aux espaces du sacré. Les outils nécessaires à la connaissance du sujet ont nécessité le recours à une approche transdisciplinaire puisque le candomblé a été étudié par des ethnologues ou des historiens des religions.

Deux articles thématiques concernant le candomblé sont proposés, ils ont été publiés en portugais, en espagnol et en anglais (un même article a été publié dans les deux langues). La co-écriture n'est pas chose facile et nécessite des ajustements permanents. Ceci est d'autant plus compliqué que notre forme de pensée, modelée par la rigueur scientifique universitaire n'est pas similaire ailleurs. Ce modèle, où plan et problématique apparaissent comme des évidences a fait l'objet de remarques contradictoires de la part de mes collègues étrangers. Souvent agacés (l'arrogance française), parfois impressionnés par l'efficacité du raisonnement, il n'a pas été évident de trouver un mode opératoire ménageant les susceptibilités. Il me semblait par exemple impossible d'envisager la rédaction d'un article ou la présentation d'une communication sans avoir au préalable formulé une problématique et des hypothèses de recherches cohérentes, ce qui n'est le cas, ni en Iran ni au Brésil. Au bout du compte, et après des négociations patiemment argumentées, force est de constater que ce modèle a de nombreux avantages et le mérite d'être efficace, même s'il n'est pas exclusif. La connaissance du portugais, d'abord pour la lecture, puis pour parler et enfin pour l'écrit s'est mise en place de façon continue en quelques années.

Enfin, le dernier article de cette partie du recueil est consacré au pique-nique. Il s'agit d'une autre manière de s'approprier la nature en ville. Il est question du pique-nique à la mode de chez nous ! L'expression reprend une comptine chantée aux enfants autrefois mais traite des formes les plus contemporaines des pratiques du pique-nique aujourd'hui en France. C'est, une fois de plus, le parc et le jardin qui ont servi de cadre de référence pour observer ces pratiques de sociabilité.

La deuxième partie du volume indique une première bifurcation thématique, elle est consacrée à la nudité et au naturisme. J'ai expliqué les détails et les circonstances de ce retournement dans le volume I consacré à mon parcours géographique. C'est à partir d'une observation faite dans un grand parc public que le naturisme s'est imposé comme une pratique de la nature, certes singulière, mais surtout historiquement ancrée en France, puisque la France est la première destination touristique pour les naturistes du monde entier (issus pour la plupart de l'Europe du Nord et de l'Ouest). Ces trois articles interrogent les aspects idéologiques du naturisme : hygiénisme, utopie, développement et tourisme durable. L'étude du naturisme comme facteur de construction socio-spatiale a nécessité une nouvelle posture de recherche, car on a dû partir des pratiques pour aboutir au discours.

Le lien qui s'établit entre la deuxième et la troisième partie est plus net. Du naturisme à la nudité, la progression semble évidente. Une fois encore, il a fallu changer de focale et d'échelle d'analyse pour appréhender ce nouveau thème de recherche. Toutes les sources documentaires indispensables à cette étude ont été réalisées dans d'autres disciplines. Ce que nous avons voulu démontrer dans l'ouvrage dédié à la géographie de la nudité tient finalement dans une proposition simple : la nudité ne se définit pas seulement comme un état du corps, mais par rapport au lieu dans

laquelle elle se déploie. De la salle-de-bain, à la plage où elle peut se montrer ; en revanche, elle apparaît comme incongrue dans l'espace public où, selon les cultures, elle peut faire l'objet de prescriptions ou d'interdictions. Avec la nudité qui affiche sans détour le dimorphisme sexuel, une incursion vers les études de genre s'est présentée comme une évidence. Avec Claire Hancock, nous avons constaté depuis plusieurs années la maigreur des publications françaises en géographie sur ce champ de recherche ; alors que dans les pays anglo-saxons, les publications étaient nombreuses. Nous avons donc proposé d'organiser un numéro spécial consacré au genre dans la revue Géographie et cultures. La dernière publication de ce recueil présente cette introduction aux études de genre, appréhendées comme facteurs de constructions spatiales et culturelles.

Le travail nécessaire à l'élaboration de ce recueil de publications permet d'identifier les bifurcations, les directions nouvelles, les chemins de traverse. Il convient aussi d'ajouter que les rencontres conduisent souvent à des résultats inattendus et qu'elles président toujours à des enrichissements réflexifs. Ces Rencontres, avec des chercheurs étrangers d'une même discipline, ou avec des collègues français de disciplines différentes, ont toutes contribué au volume présenté ici, tant il est certain qu'un chercheur tout seul ne peut mener à bien son travail.

Des parcs et jardins au genre, ce recueil de publications semble de prime abord impressionniste, mais un fil rouge relie toutes ces thématiques en filigrane, c'est celui du corps et de ses spatialités, saisi à différentes échelles, dans différentes situations : des pratiques aux croyances, des utopies à la construction sociale des rôles sociaux attribués au sexe. Le troisième volume de cette habilitation à diriger des recherches lui est consacré.

Première partie

Pratiques spatiales de la nature :

De parcs en jardins Parcours urbains

1998. « Parcs et jardins, étude de pratiques spatiales urbaines », *L'Information géographique*, Volume 62/3

p. 130-132

1999. « Le parc Saint Pierre d'Amiens, un espace citoyen », *Hommes et terres du Nord*, 1999/2

p 67-74

2006. « Sacred spaces, confiscated forests: El Candomblé in Salvador de Bahia or nature divided » dans Nail S (dir), *Urban forests in Latin America : uses, functions, representations*, Bogota, Universidad Externado de Colombia.

P 230-262

2007. « Visibilidade », dans Serpa A (dir), *O espaço público na cidade contemporânea*, Salvador de Bahia, Editora Contexto. P 69-106

2008. « Le pique-nique à la mode de chez nous », dans Barthe-Deloizy F (dir), *Le pique-nique ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Paris, Bréal, collection d'Autrepart. P 108-126

1998. « Parcs et jardins, étude de pratiques spatiales urbaines », *L'Information géographique*, Volume 62/3
p. 130-132

Parcs et jardins

Étude de pratiques spatiales urbaines

Francine Deloizy Barthe

*Thèse de doctorat nouveau régime
sous la direction de Paul Claval*

L'observation et l'analyse d'un espace non productif comme le parc ou le jardin public, inscrit dans un cadre urbain, ouvrent de nouvelles pistes de réflexion à la géographie et contribuent d'une manière significative à la compréhension globale d'une communauté dans son rapport à l'espace. En effet, le parc ou le jardin public, véritables entités de la ville, représentent des « objets » géographiques pertinents : tout d'abord, parce qu'ils sont des espaces de nature qui apportent des informations sur un milieu naturel spécifique ; ensuite, parce qu'ils sont des espaces aménagés appropriés par des usagers et intéressent donc à la fois la géographie humaine et sociale.

Dès lors, il convient de s'interroger à grande échelle sur cette zone de confluence entre le social et le spatial en prenant en compte deux aspects majeurs : tout d'abord, l'étude de la production d'un aménagement (issue d'une décision politique) et l'usage qui en est fait ; ensuite, l'ancrage de cet espace dans une double temporalité, celle du passé et du présent : du passé, car il faut des années pour mener à maturité un parc et sa végétation où les fréquentations et les pratiques se construisent dans des cycles répétitifs, quotidiens, liés aux saisons, aux âges, aux modes ; du présent, car l'observation contemporaine du parc en un temps « t » apporte des enseignements à la fois sur la transmission d'une histoire mais aussi sur le « visage » de l'instant d'une communauté urbaine.

Pour mener à bien cette réflexion, nous avons choisi deux communes d'Ile-de-France qui comptent un nombre d'habitants sensiblement identique, Saint-Germain-en-Laye (41 000 habitants) et les Mureaux (35 000 habitants). Ces deux villes malgré leur taille similaire s'opposent par la nature des catégories socio professionnelle qui les composent, ainsi que par leur couleur politique (RPR pour Saint-Germain-en-Laye depuis 1977, communiste puis socialiste aux Mureaux depuis 1946). L'analyse a pris en compte quinze parcs et jardins publics. Ce choix a permis de dégager trois éléments discriminants : le premier est que ces deux

villes proposent une typologie très variée d'espaces : ainsi les superficies varient de 5 000 m² à 32 hectares, le traitement de l'espace et les aménagements présentent une très grande variété de situation, grand parc urbain contemporain, parc historique avec mosaïques et parterres, jardins publics fleuris...les localisations sont tantôt périphériques, tantôt centrales, celles-ci renseignent sur les dates de création : au centre les espaces les plus anciens, en limite d'agglomération, les plus récents. Les aménagements divers indiquent le caractère historique de certains espaces, tandis que d'autres plus récents sont dédiés aux loisirs des citadins et des enfants. Le second élément concerne précisément les populations utilisatrices de ces sites : notre recherche s'est appuyée sur une enquête réalisée dans tous les sites, auprès de 875 personnes ; par ailleurs une série de 25 entretiens non-directifs a mis au jour les relations des usagers avec les parcs et les jardins en termes de représentations et d'attentes ; ce dispositif a été complété par des observations *in situ* qui ont permis d'établir des descriptions précises des attitudes, des comportements. Enfin, l'analyse des stratégies municipales en matière de parcs et de jardins publics constitue le troisième élément de notre démarche : les temps morts et les temps forts qui rythment la vie et la création de ces espaces, la manière dont ils sont intégrés ou non à des enjeux politiques et sociaux, les effets qu'ils produisent sur la cohésion sociale d'une ville, montrent à l'évidence la nécessité d'intégrer le parc et le jardin public dans l'étude d'une communauté urbaine.

Ainsi, la prise en compte de l'épaisseur historique des parcs et des jardins permet de remarquer que ces espaces, y compris les plus récents, subissent l'empreinte de pouvoirs efficaces ou affaiblis ; il est symptomatique de constater que, quelles que soient la taille de l'espace, l'époque et les forces sociales et politiques en présence, les espaces verts publics doivent toujours une partie de leur existence (parfois la totalité) à des aides de l'État et/ou des collectivités comme la Région ou le département. Une fois créés, leur pérennité est

assurée par des professionnels qui disposent de moyens variables selon la nature de l'espace vert et la conjoncture politique et économique.

Si les parcs et les jardins publics apparaissent comme des espaces d'introspection, ils constituent plus encore des lieux de sociabilité à un niveau élémentaire, celui de l'individu et de la famille. Espaces matériels, ils reflètent d'une manière durable le point de vue d'un commanditaire sur l'organisation de la communauté urbaine. D'une certaine manière, il s'agit d'entités qui permettent la projection concrète des ambitions sociales et politiques des pouvoirs. D'un autre point de vue, on peut ajouter que ce sont des lieux « transparents » parce qu'ils laissent deviner ce qui se passe à l'intérieur. D'emblée, ils offrent (ou semblent laisser) une autre lisibilité par rapport au cadre urbain (minéral, dur, bâti et relativement stable) : la facture de son traitement et de sa composition (alternance minérale, végétale, liquide, saisonnière), les activités qui s'y déroulent (espaces de repos, d'agrément, de loisirs) constituent une sorte de fiche anthropométrique de la ville. Ces différents signes développent une sorte de langage, d'expression, qui forme des messages signifiants sur la société qui les produit. Ce sont les usages qui vont donner aux parcs et aux jardins leur véritable identité. Les usages conformes à l'idée que les responsables locaux se font de leurs concitoyens expriment dans l'espace une sorte de réussite, d'adéquation entre le pouvoir municipal et les administrés : le premier reçoit une confirmation, une validation, de la part du second dont il a su analyser et retranscrire les aspirations. On imagine alors les enjeux stratégiques que peuvent représenter ces lieux.

À l'évidence (encore qu'il convienne de se méfier des évidences), le parc ou le jardin public urbain autorise des rythmes inhabituels ; changer d'espace permet aussi de changer de temps, de cadence... L'obligation, la contrainte, s'estompent et les usagers de ces espaces verts accomplissent, par le plaisir procuré, un acte de liberté.

Ainsi, au premier abord, il semble que s'établissent entre ces espaces et la société qui les crée puis les utilise toute une série d'interactions dont les origines et les finalités, une fois établies et analysées, renseignent sur l'histoire, les mentalités et l'évolution d'une population donnée.

En associant des données sur les sites et leurs aménagements ainsi que les pratiques des publics on peut mettre en évidence le niveau de réussite d'un parc, d'un jardin ou d'un espace vert, et éclairer les mécanismes qui expliquent qu'un parc est

satisfaisant ou non pour le public qui le fréquente. Cette démarche permet de dresser une typologie des usagers et des usages dont la connaissance peut-être, sinon édifiante, du moins utile (nous l'espérons) pour les acteurs de la vie locale.

Dans cette typologie, le premier système de relations met en évidence une concordance entre ce qui est proposé au public comme aménagement et les usages qui en sont faits. Le contact du public avec le parc se réalise à partir des aménagements, c'est ce qui va guider les attitudes des utilisateurs. Le parc et le jardin sont des lieux finis et limités qui ne sont pas ou peu susceptibles de croissance. Quatre types d'aménagements déterminant ces conduites, peuvent être présentés. Les lieux aménagés pour leurs aspects esthétiques et plastiques : les parterres, les massifs, les arbres et arbustes, les espaces à parcourir : les chemins, les sentes, les allées et les pelouses, les espaces de repos et de commodités : mobilier des parcs, bancs, chaises, toilettes, éventuellement la signalétique, les espaces de jeux : ceux-ci impliquent un public spécifique, celui des enfants accompagnés, suivant les circonstances, d'adultes. On remarque alors, une certaine forme d'harmonie entre le parc ou le jardin et ses utilisateurs : la taille de l'espace comme les aménagements qui y sont proposés ne jouent pas un rôle déterminant, il s'agit avant tout d'usages pérennes, traditionnels. Ce public n'exerce qu'une pression légère sur les aménagements.

Le deuxième système de relation signale des transformations « spontanées » provoquées par des usages qui n'ont pas été prévus initialement dans les espaces verts publics et qui se révèlent très nombreux et prégnants. Le parc ou le jardin public « répond » plus ou moins bien à ces discordances sans pour autant occulter ses fonctions initiales car, parallèlement, subsiste toujours une partie du public satisfait.

Les signes de ces discordances se lisent facilement dans l'espace : chemins ou sentes au tracé rigoureux sont oubliés au profit de parcours plus « sauvages ». L'appropriation de l'espace par le public s'avère alors très vive ; ce n'est donc pas étonnant que ce soient les parcs ou jardins très attractifs qui connaissent cette situation. En effet, lorsque la fréquentation augmente en fin de semaine, l'espace connaît une certaine saturation : l'usage de ses installations, de ses jeux, de ses pelouses atteint un point critique qui marque le début des discordances. Pour aller au plus vite, on emprunte des itinéraires de « délestage » à travers les pelouses, les bancs pris d'assaut obligent l'usager à se rabattre sur des espaces non destinés à cette fin. La taille du parc ou

du jardin et surtout sa situation dans l'espace urbain jouent un rôle déterminant dans l'apparition de cette dérive. Ce qui aboutit au paradoxe suivant : plus un parc ou un jardin public est fréquenté, plus il a de succès et plus il est dégradé.

Deux autres systèmes de relations mettent en évidence une discordance importante entre les usages du parc et ses aménagements, lorsque celui-ci perd sa fonction initiale ou du moins une partie : son espace est modifié, abîmé, voire détruit, et les usagers manifestent alors un fort sentiment d'insatisfaction comme l'attestent certains documents (courriers envoyés aux services de la mairie, rapports de police), et un renoncement à la fréquentation de l'espace incriminé (celle-ci restant d'ailleurs difficile à évaluer).

Dans le premier cas de figure, il s'agit d'une inadaptation entre les aménagements prévus à l'origine et la demande du public : l'absence d'aires de jeux alors qu'il y a une forte présence des familles dans les quartiers de proximité, des jeux mal entretenus ou trop vite délabrés ; par ailleurs, un parc très fleuri avec de nombreuses interdictions, s'il peut séduire davantage un public de personnes âgées ne conviendra pas aux ébats des plus jeunes. Les effets de cette discordance se lisent très aisément. Les massifs sont soumis à de très importantes dégradations : les arbres sont cassés, la tenue du parc (poubelles, toilettes, état des bancs) devient vite problématique et offre une image répulsive de délabrement. Dans cette occurrence, l'intégralité du parc est rarement soumise au phénomène de dégradation, seuls quelques secteurs subissent ces altérations (bien souvent, ils ne sont pas les plus fréquentés). Dans ce cas des ajustements sont possibles, surtout s'il y a des risques au niveau de la sécurité : les équipes aménagent différemment les parterres (plantation d'arbustes épineux) ou les suppriment, les jeux sont modifiés, les bancs changés, le nombre de poubelles augmenté.

L'espace vert, quelles que soient sa taille ou sa situation, peut devenir un lieu répulsif ou dangereux, soit en totalité soit en partie. Comme pour les autres discordances, les aménageurs n'ont pas prévu le détournement des fonctions du parc. Autrement dit, le parc permet les manifestations des perversions de la ville ou d'une société. L'inventaire de ces travers ne peut être complet mais on peut remarquer cependant que certains usages délictueux comme l'exhibitionnisme, la prostitution, la revente de drogue, les saccages, les graffiti sur la statuaire ne sont pas nouveaux (certains existent depuis toujours) ni systématiquement liés au parc urbain. Ce qui présente un intérêt nouveau c'est la mise en

relation des caractéristiques de l'espace aménagé et les types de délits constatés. La fréquence des délits, comme leur distribution dans l'espace est loin d'être aléatoire. Les parterres fleuris subissent régulièrement à la belle saison des vols de plantes. Les auteurs de ces actes d'incivilités sont souvent connus des jardiniers, « la clientèle » est constituée par des « mémés » du quartier qui profitent de l'aubaine pour garnir leur balcon. Les allées isolées, les recoins broussailleux, les angles-morts sont des endroits où les transactions illicites (souvent de la drogue) ou les rendez-vous furtifs ont lieu. Enfin l'ensemble du parc suivant la densité de sa fréquentation reçoit des débris de repas. Là encore, l'étude précise des localisations des immondices montre que rien n'est dû au hasard. Les endroits les plus souillés se trouvent près des bancs, des poubelles, de part et d'autre des allées. La liste n'est pas exhaustive, mais nous constatons qu'une analyse fine de ces actes délictueux permettrait sinon de les supprimer au moins de les limiter.

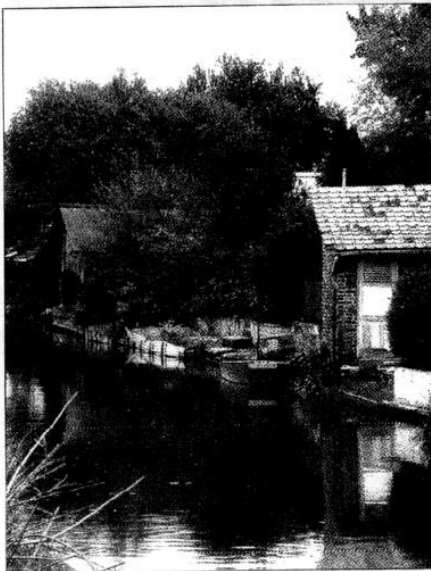
L'étude de ces pratiques délictueuses permet de cerner en un temps donné, la notion de morale et de mœurs. Tranquillité, salubrité sont toujours des valeurs permettant de garantir un usage des parcs en conformité avec les attentes des usagers, pour eux le parc représente une ambassade ou s'appliquerait la notion d'extra-territorialité. En définitive, ces délits représentent la négation d'un processus contribuant à une certaine forme d'harmonie de la vie sociale qui s'exprime justement dans les parcs ou les jardins publics. L'appartenance à une collectivité se lit dans le respect de cet ordre.

Ainsi, par leurs réponses sur les motivations profondes de leur présence, les usagers des parcs et des jardins attribuent à ces derniers une dimension psychologique insoupçonnée qui dépasse largement la simple vertu hygiéniste « du bol d'air du citadin dans un cadre verdoyant ». Dès lors, l'espace même ou s'accomplit cette « parenthèse mentale » mérite intérêt et attention, se révèle porteur d'un réseau extrêmement dense de significations dont certaines s'imposent par leur visibilité, tandis que d'autres plus complexes et plus implicites contiennent des enjeux majeurs qu'il convient de décoder. Cette recherche montre que les parcs et les jardins ne peuvent être réduits à une simple fonction ornementale et patrimoniale, mais qu'ils véhiculent de multiples enjeux : politiques, économiques, sociaux et culturels. Ceux-ci confèrent à ces lieux une fonction spéculaire fondamentale. L'observation et l'étude de ces territoires permet donc une compréhension plus fine des sociétés qui les créent et les utilisent. Cette analyse des pratiques spatiales s'inscrit donc au cœur d'une géographie urbaine, sociale et culturelle.

1999. « Le parc Saint Pierre d'Amiens, un espace citoyen »,
Hommes et terres du Nord, 1999/2

p 67-74

HOMMES et TERRES DU NORD



Etudes picardes, hommage à Pierre Limouzin

- Géographie sociale
- Aménagement urbain
- Parc naturel
- Patrimoine
- Crise rurale
- Fécondité

1999/2



Revue de l'UFR de Géographie et d'Aménagement
publiée avec le soutien financier du Centre National
de la Recherche Scientifique, soutenue par l'Université
des Sciences et Technologies de Lille,
l'Université d'Artois, l'Université Jules Verne de Picardie

Le Parc Saint-Pierre d'Amiens: un espace citoyen

Francine BARTHE

Maître de conférences
Faculté d'histoire et de géographie
Université de Picardie Jules Verne
Campus Chemin du Thil
80025 Amiens cedex 1

Résumé

Le parc Saint-Pierre occupe une surface de 23 hectares au cœur de la métropole picarde. Sa date de naissance correspond à une volonté politique affirmée par la nouvelle équipe municipale qui se met en place en 1989. Cette décision, en transformant le site originel va bouleverser les usages pratiqués depuis des décennies par les riverains. Elle va provoquer sur fond de contestation idéologique de vives réactions. Aujourd'hui, le parc Saint-Pierre connu de tous les habitants d'Amiens, est perçu comme le grand parc public de la ville. Sa fréquentation importante montre sa réussite.

Mots clés :

Parc Saint-Pierre; Amiens;
territoire approprié; espace vécu;
lien social; lien spatial;
politique locale

La ville d'Amiens, préfecture de la région Picardie, possède depuis quelques années, un nouvel espace vert : le parc Saint-Pierre. L'aménagement de ce parc urbain concrétise la volonté politique municipale en matière d'environnement et coïncide avec le premier mandat du maire actuel, Gilles De Robien. La naissance de ce parc, le plus grand espace vert de la ville, constitue un objet d'étude privilégié, il représente dans une perspective géographique, un champ d'analyse particulièrement fécond.

L'objet de cette étude est d'analyser le processus de mise en œuvre de cet aménagement et la nature des éléments décisionnels qui ont contribué à sa naissance. Étudier les valeurs projetées sur cet espace, en matière sociale et politique, au regard des réalités et des pratiques vécues par les usagers permet de mettre en évidence la notion même de territoire. Il est avant tout un produit social avec ses lois et ses acteurs. De ce point de vue, ce parc urbain, expression d'une volonté de production d'un espace permet d'une part une certaine lisibilité des enjeux des politiques municipales et, d'autre part, il exprime, par l'observation des différents types d'appropriation des citoyens, la valeur accordée à un espace vécu.

La réalisation du Parc a mis en évidence un processus de transformation d'un espace collectif, lieu d'activités diverses et parfaitement cloisonnées en un espace public et réglementé. Il concentre de multiples enjeux, de "marketing territorial", de

Summary

Saint-Pierre's park surface area is 23 square kilometers in the center of Amiens, the main town of Picardie. The creation of the park was the result of a strong politic decision from the mayer in 1989. This decision led to a dramatic transformation of the original site and so disturbed the common practices of the neighbours. This change in politics then became a pretext for the opponents to contest the global strategy of the city's team in place. Today saint-Pierre's Park is the biggest and the most famous park in Amiens. The way a vast majority of inhabitants have made the park their own is the proof of its success.

Key-words :

Saint-Pierre's Park; Amiens; local policy; espace vécu

conceptions politiques, de perspectives économiques et sociales étroitement liées à l'édification d'une image de marque de la ville d'Amiens, soucieuse de promouvoir une qualité de la vie par une action en profondeur sur l'environnement.

I. Rouge...vert....bleu....

Amiens, une ville haute en couleurs !

En 1989, lors des élections municipales, la cité, jusqu'alors dirigée par une équipe communiste, change de couleur. Ces changements idéologiques se traduisent par des variations chromatiques. Le nouveau maire élu, Gilles De Robien (U.D.F) prend la tête de la municipalité : Amiens devient alors une ville verte et bleue.

Dès 1990, le nouvel élu fait adopter un plan triennal destiné à redonner un dynamisme à la ville¹.

Ce grand projet urbain concerne le réaménagement du centre-ville avec sa piétonnisation et l'installation d'une partie des locaux de l'université Jules Verne qui quitte le plateau. Par ailleurs, à proximité du quartier Saint-Leu, une zone d'aménagement concertée est mise en place dans le quartier de la cathédrale ; enfin, parmi les priorités affichées, figure la création du parc Saint-Pierre. Pour les nouveaux élus en place, cet ensemble de mesures doit permettre à Amiens d'accéder au rang de grande métropole régionale.

1.1 Une pièce à rapporter dans un programme urbanistique

Dans ce plan, la mise en oeuvre d'une réflexion sur l'environnement est proposée. Cette métropole se trouve au coeur d'un dispositif hydrologique complexe : celui de la vallée de la Somme et de ses affluents auxquels s'ajoute la particularité de ses écosystèmes. Cette originalité se traduit par la visite annuelle des 300 hectares d'hortillonnages par 30 000 à 40 000 touristes par an ; dès lors le projet du parc Saint-Pierre s'impose dans le nouveau dispositif urbanistique pour créer un trait d'union entre le centre-ville et les hortillonnages. C'est ainsi que le principe d'un appel à concours international pour le futur parc Saint-Pierre est adopté lors de la séance du conseil municipal du 1er février 1990⁸. La nouvelle équipe vote pour la création du parc tandis que tous les membres de l'ancienne équipe communiste votent contre.

Un jury va se constituer afin de choisir le lauréat. Il est composé de 14 membres et présidé par le député-maire. Outre les 7 membres du conseil municipal, on note la présence du président du Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement de la Somme, de la présidente de la fédération française du paysage, du chef de la mission paysage au ministère de l'équipement, d'un critique d'art et d'une architecte.

48 équipes déposent un dossier de candidature ; trois sont retenues et c'est finalement le projet de Jacqueline Osty, architecte paysagiste de l'École nationale du paysage de Versailles qui est choisi.

Dans les préalables de la programmation, deux axes majeurs orientent la définition du parc : affirmer la fonction urbanistique de l'espace, élément de liaison entre le quartier de la cathédrale, le quartier Saint-Leu et les hortillonnages, tout en créant enfin une véritable identité pour le site qui, jusqu'alors, accueille de multiples activités, et apparaît comme un lieu mal défini ; intégrer aussi d'une manière remarquable le nouveau parc à un ensemble environnemental spécifique, la vallée de la Somme.

Les différentes fonctions du parc apparaissent en second lieu : il doit proposer un lieu de détente à la population de la ville et répondre aux besoins d'espace et d'activités d'une population en augmentation (notamment les touristes ou les étudiants installés dans le nouveau site universitaire). Sur le plan symbolique, il doit également suggérer le coeur de la ville et rappeler le paysage des environs immédiats.

La naissance de ce parc pose la question de la relation de ce territoire aux quartiers qui l'environnent. La potentialité du site est affirmée, sa situation au coeur de la ville jusqu'alors oubliée transforme le lieu en un espace d'enjeux considérables. Sa situation centrale dans la ville ne coïncide pas avec les usages qui en sont faits, c'est un verrou, une enclave. Sa nouvelle fonction, affirmée dans le projet doit transformer le site originel, lieu de relégation en un pôle attractif participant au centre de la ville.

1.2. Une vitrine pour la ville

Le programme retenu repose sur une argumentation solide et sensible qui répond parfaitement au cahier des charges. Ainsi, le parc constitue d'abord un discours avant d'être un espace de nature aménagée. L'architecte propose une observation fine du site. C'est une cuvette, "un ventre au coeur de la ville"⁹.

La ville, perçue de ce lieu, doit être mise en scène par le nouvel espace : le travail des limites est donc un argument essentiel dans le projet. Une réflexion importante est également menée autour de l'eau. Le remodelage des berges des deux étangs s'accompagne de la création d'un fin réseau de rieux (canaux dans les hortillonnages) qui vient rappeler la présence proche des jardins sur l'eau de la Somme.

La signalétique employée participe aussi à cette double évocation, celle du milieu picard et celle de la ville. Un labyrinthe dessiné au sol rappelle celui de la cathédrale ; une grande allée traversant le parc d'est en ouest sur 620 mètres est nommée promenade des jours, en référence au travail d'une journée de charrue dans les hortillonnages : une chevelure d'eau, composée de trois rieux, rappelle les paysages des marais de la Somme. Enfin, une série d'escaliers, de passerelles et de petits ponts, permettent les liaisons du parc avec les quartiers limitrophes. Le nouveau parc doit permettre de tisser des liens forts avec les quartiers voisins et au delà avec l'ensemble de la ville.

1.3. Une dépense à la hauteur des enjeux

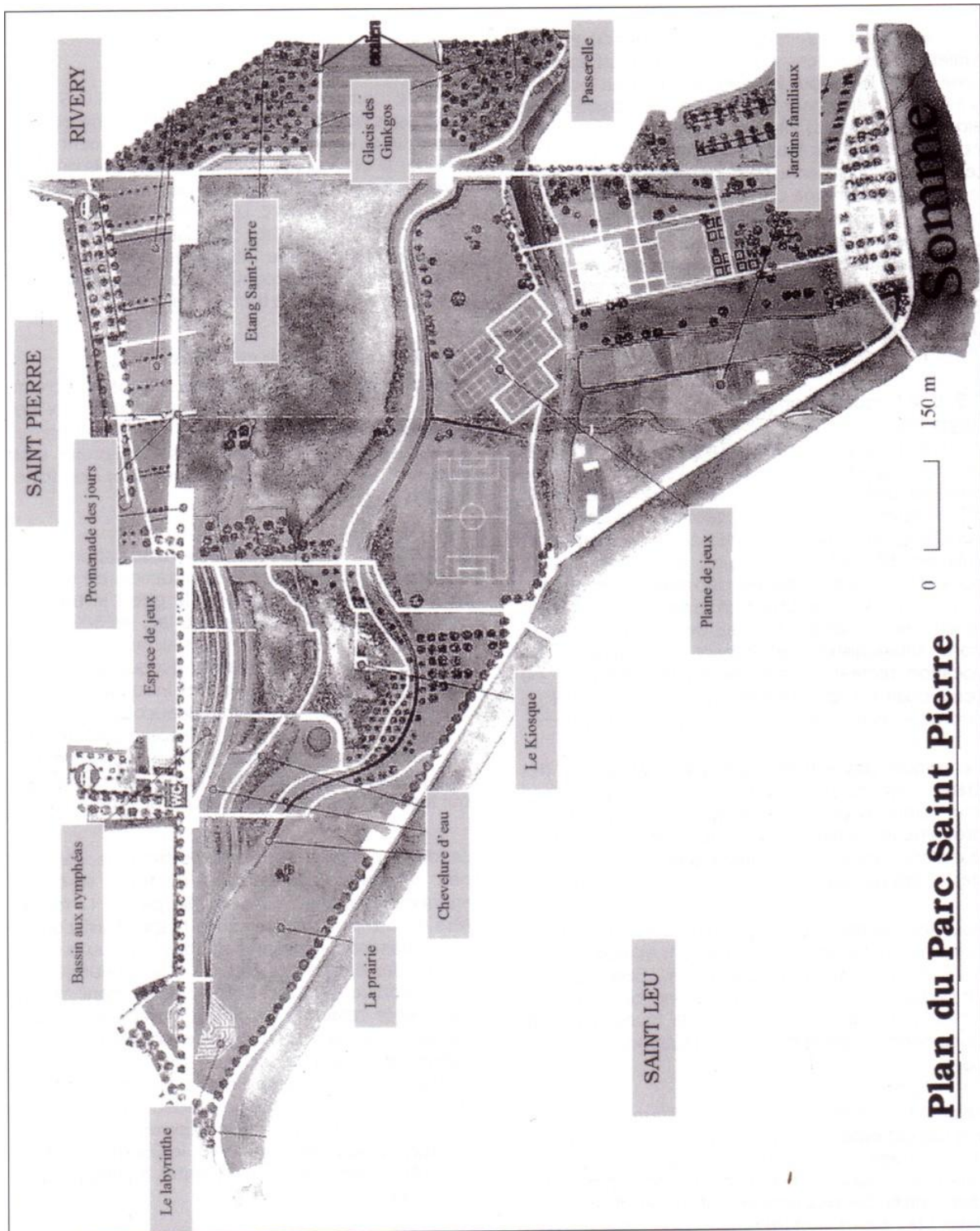
Un montage financier assure la construction du parc¹⁰: la mairie d'Amiens subventionne la moitié du projet, soit la somme de 37 millions de francs ; le reste du financement sera pris en charge par le fonds européen de développement régional (F.E.D.E.R.), l'État, le conseil régional et le conseil général. Si le coût financier de cette opération semble considérable (le parc Saint-Pierre a coûté environ 400 F le mètre carré) il témoigne également de l'enjeu important que représente le parc aux yeux des élus, tant pour la ville que pour la région. Porteur de l'image d'une ville, le parc Saint-Pierre doit devenir un marqueur de la cité, il contribue à lui forger une identité culturelle forte.

L'équipe choisie, le budget voté, les premiers travaux vont débiter dans un climat de polémiques et d'affrontements : lors de l'arrivée des premiers bulldozers sur le site, des manifestants se déploient, banderoles au poing pour empêcher le début du chantier.

Sur fond d'opposition politique, le parc Saint-Pierre est pendant deux ans au centre d'un conflit dont témoigne quotidiennement la presse régionale, et en particulier le Courrier picard. Avant même sa naissance et par les passions qu'il provoque, le parc acquiert une notoriété de "star".

II. Les tribulations du parc Saint-Pierre

Avant sa transformation le site est surtout connu par les riverains et les habitants d'Amiens sous l'appella-



Plan du Parc Saint Pierre

tion "étangs Saint-Pierre" mais les usages du lieu sont multiples et ne concernent pas nécessairement l'utilisation des étangs. La pêche y est bien sur pratiquée depuis toujours. S'y ajoute une piscine découverte qui sera comblée : "le bain de sable".

Elle appartient à la mémoire collective des Amiénois. Les anciens y ont pour la plupart appris à nager, (un jour pour les hommes, un jour pour les femmes, le mardi pour les militaires). La piscine était alors remplie par les eaux de la Somme. Un camping et une auberge de jeunesse complètent ces activités. S'ajoute à cet ensemble pendant la période de la reconstruction une cité d'urgence qui se transforme en résidence pour personnes âgées (la résidence Filachet). La proximité des eaux de la Somme qui inonde le site et la mauvaise qualité des matériaux de la construction contribuent à dégrader la bâtisse. Enfin, des infrastructures sportives avec notamment un club de tennis terminent cet inventaire à la Prévert.

2.2. Une fréquentation populaire, des équipements dégradés

Au fil du temps, tous les équipements se dégradent. Le camping et les vestiges de l'ancienne piscine offraient une image de vétusté accentuée par le développement d'une végétation adaptée aux conditions humides des marais et qui rendait la circulation difficile. Pour certains, le lieu était perçu comme un "squat" ou un dépotoir, en revanche, pour d'autres, il constituait un espace de vraie nature encore préservée. Mais au-delà de ces perceptions antagonistes, cet espace avait acquis une vocation récréative, essentiellement populaire où l'eau jouait un rôle fondamental et représentait un endroit à l'écart dans la ville pourtant toute proche.

L'ensemble des activités pratiquées sur le site des étangs Saint-Pierre se traduit par une fréquentation importante. Pour les riverains, il s'agit d'un lieu de promenade dominicale, pour les usagers des autres quartiers, c'est essentiellement la pêche ou l'activité des tennis qui explique leur présence sur le site.

Pour les habitants d'Amiens mais surtout pour les riverains, les étangs Saint-Pierre sont associés à l'histoire des cinq dernières décennies. Cela explique, en partie, les réactions d'hostilité lors du début des travaux. Malgré la diffusion par la municipalité de documents explicatifs sur la situation future du parc⁵.

La décision de créer le parc Saint-Pierre bouleverse à la fois cet espace et sa perception ; la "re-création" d'un paysage, qui était familier pour les riverains de l'endroit, cristallise très rapidement des rancœurs et des conflits. Ces réactions d'hostilité ont diverses origines : la plupart sont idéologiques et liées au changement de la politique locale ; d'autres, expriment un mécontentement devant la transformation d'un territoire familier et porteur d'une mémoire. Enfin, certaines divergences traduisent une inquiétude devant un transfert des usages et le passage d'un espace historiquement collectif à un espace de nature artificialisé et soumis à des réglementations.

2.3. Résistances et réactions

Les réactions d'hostilité au parc ont vu le jour dès la délibération du conseil municipal proposant la réaffectation du parc. Dès lors, une campagne de protestation se met en place et se manifeste par la création de comités et d'associations qui se regroupent pour engager une série d'actions.

Ainsi, le comité S.O.S. Saint-Pierre et S.O.S. hortillonnages voient le jour ; S.O.S. Saint-Pierre est dirigé par un syndicaliste de la C.G.T. directement impliqué par le projet, car il fait partie des trois propriétaires expropriés, leur maison se trouvant dans le futur périmètre du parc. Les verts de Picardie, la cellule du parti communiste du quartier Saint-Leu et le mouvement pour une alternative non violente se joignent à ce premier comité. Leurs arguments s'articulent autour de trois thèmes majeurs.

2.4. "Trop cher, moche et artificiel !"

Tout d'abord, le coût des travaux apparaît comme démesuré : "Il faudrait une loi pour interdire aux élus de gaspiller les deniers publics" ou "il fallait certes aménager le parc mais pas réaliser un projet aussi coûteux". Le maire est accusé d'endetter trop fortement la ville.

Le deuxième thème, repris par les associations à une orientation écologique : la destruction du site par de gros engins laisse présager le pire : le tracé du parc, le bétonnage des rives du lac, les 300 arbres arrachés, le bouleversement des niches écologiques pour la faune (les crapauds accoucheurs entre autres) font naître de profondes inquiétudes quant à l'avenir de l'environnement. Beaucoup ont du mal à envisager le poumon vert, "l'agora végétale", qui ont été annoncés. Dès lors, le site est régulièrement occupé par des manifestants avec des banderoles qui tentent d'empêcher l'avancée des travaux.

Le dernier thème concerne l'esthétique du futur parc "Madame Osty est priée de revoir sa copie" annonce le journaliste du courrier picard. La facture résolument contemporaine de l'espace est contestée, notamment la promenade des jours ou le remodelage des berges des étangs⁷ : "la rigueur géométrique voulue par l'architecte J. Osty étant censée évoquer le caractère urbain du projet...de ce point de vue là, rien à dire : la berge évoque davantage le bassin de commerce du port de Boulogne qu'un étang de la vallée de la Somme (...) déjà la berge de l'étang évoque la même froideur rectiligne avec en prime ces plots de béton destinés à accueillir un ponton". Jusqu'à la fin de 1993, le Courrier picard se fera l'écho des critiques virulentes à l'encontre du parc Saint-Pierre.

Pendant la même période de nombreuses procédures visant à arrêter les travaux vont être menées : remise en cause de l'enquête d'utilité publique, recours devant le tribunal administratif, vont rythmer l'avancée des travaux. Au mois de mars 1993, le tribunal administratif donne raison à la ville d'Amiens. L'ouverture officielle du parc a lieu l'été 1994.

La création d'un fin réseau de rieux vient rappeler la présence proche des jardins sur l'eau.



Un espace de nature au cœur de la ville. A l'arrière plan, le quartier Saint-Leu et la Cathédrale.



III. Un grand parc pour une métropole régionale

Le parc Saint-Pierre s'étend aujourd'hui sur une superficie de 23 hectares. Bordé sur sa partie sud-est par les hortillonnages, paysage emblématique de la ville, et par la cathédrale, classée dans le patrimoine mondial par l'U.N.E.S.C.O., il appartient aujourd'hui au paysage familier de la métropole picarde.

Les habitants d'Amiens connaissent tous le parc Saint-Pierre. Perçu comme le grand parc public de la ville ; il partage cette notoriété avec un autre parc public plus historique, celui de la Hotoie, situé à l'ouest.

3.1 Le parc : lien social, lien spatial

Le parc relie deux quartiers anciens de la ville : au nord, le quartier Saint-Pierre, qui lui a donné son nom, et à l'ouest, le quartier Saint-Leu. Aujourd'hui réhabilités, ces deux quartiers étaient habités par une population ouvrière et possédaient une mauvaise réputation dont certaines traces subsistent encore : ainsi, les vieux Amiénois parlent encore des "Nazus" de Saint-Leu, pour désigner les gamins habitants autrefois le quartier⁸.

L'opération d'amélioration de l'habitat entreprise dans les années 90 dans ces deux quartiers, leur a redonné un caractère plus avenant : les petites maisons en bordure des canaux et du parc présentent maintenant leurs façades restaurées et repeintes. A l'est, le boulevard de Beauvilliers ferme le parc au reste de la ville ; enfin, la partie sud est limitée par un bras de la Somme qui aboutit aux hortillonnages.

Le site du parc dessine maintenant schématiquement un triangle qui s'inscrit dans le fond de la vallée de la Somme. La tourbe constitue la principale composante du site ; la végétation originelle essentiellement ripisilve était celle des milieux humides. Ces caractéristiques ont nécessité d'importants travaux de drainage et de stabilisation du sol afin qu'il puisse accueillir en toute sécurité un public nombreux. Toutefois, nous avons vu, que ce sont ces contraintes qui ont aussi constitué la spécificité de la programmation et l'originalité de la commande.

3.2. Au coeur de la ville : la nature mise en scène

Ainsi, les étangs ont été conservés et la végétation de ce milieu humide domestiquée : au hasard du cheminement dans le parc, on rencontre une grande variété de saules, de cyprès chauves, de peupliers noirs d'Italie. Les amateurs de botanique peuvent contempler à loisir, les collections de plantes liées à la formation de la tourbe : des mousses, des lentilles d'eau, des crucifères, des labiées.

Depuis la création du parc il y a cinq ans, 1000 arbres ont été plantés et donnent aujourd'hui au site une belle prestance ; seul l'alignement des Ginkgos est encore malingre. Cette mise en valeur du végétal contribue fortement à l'ambiance du parc, où le calme règne et laisse s'exprimer le bruit des feuillages et le pépiement des oiseaux. La ville semble loin, mais la plupart des points de vue rap-

pelle subtilement sa présence : ainsi, la cathédrale se reflète dans les eaux de l'étang ; plus loin, sur le bras de la Somme, un embarcadère conduit les touristes dans la zone des hortillonnages. On trouve dans le parc tous les aménagements habituels à ce type d'espace ; les vastes aires de pelouses, invitant au farniente, au pique-nique ou aux jeux sont investies par un public très nombreux, surtout l'été.

3.3. Gestion, entretien, surveillance : clé de voûte du système

Conçu comme un espace de liaison dans la ville, le parc Saint-Pierre n'est pas clos ; il fait l'objet d'une surveillance et d'un entretien permanents. Treize personnes s'occupent du nettoyage et de l'entretien. Une équipe supplémentaire de huit guides verts renforce le dispositif de surveillance : sa mission consiste à rappeler le règlement mais surtout à accueillir et à informer le public.

Le succès et la forte fréquentation du parc se traduisent d'ailleurs par un temps important consacré au ramassage des déchets. La réglementation succincte interdit cependant la baignade (interdiction difficile à faire respecter l'été) et le passage des vélos (sauf pour les enfants) ; quant aux chiens ils sont tolérés, tenus en laisse. La nuit, la discrétion de l'éclairage joue un rôle dissuasif pour les usagers : le parc est désert, excepté parfois quelques rôdeurs ou des couples d'amoureux. La police municipale effectue cependant des rondes régulières ; depuis l'ouverture du parc, une seule agression grave s'est produite au mois de février 1999.

Ainsi, malgré l'absence de grilles ou de murs de clôture, le parc Saint-Pierre est un endroit sûr, et perçu comme tel.

Conclusion

Aujourd'hui le parc Saint-Pierre affiche une belle réussite attestée par sa fréquentation importante toute l'année, à la fois par la population riveraine et par les habitants de la ville. Les aires de jeux sont occupées par les enfants, le coin des pêcheurs a retrouvé son activité et sa quiétude. L'été, les plans d'eau accueillent barques et Pédalos, les pelouses remplissent la fonction de salle à manger d'extérieur. La presse, écho dans un premier temps des réactions d'hostilité au parc, parle aujourd'hui de son succès indéniable, comme en témoigne l'article du Courrier picard du 12 août 1998 intitulé " Le parc Saint-Pierre, la campagne à la ville".

En cinq années, la forte fréquentation du parc traduit un retournement d'opinion ; il conviendrait d'approfondir les raisons de ce changement. Les fortes densités d'usagers qui fréquentent le parc ne rendent compte que partiellement (quantitativement) des raisons de cette transformation. Une analyse qualitative fine permettrait de mettre en évidence les perceptions du parc aujourd'hui, les valeurs accordées à l'esthétique et au "design" par le public. En définitive, l'étude de l'histoire de ce grand parc urbain révèle qu'il existe une alchimie complexe entre les réalités d'un site, les capacités des acteurs à bien le mettre en scène et la représentation que

s'en font les usagers. En bousculant les habitudes ancrées depuis des décennies, la création de ce parc a mis en œuvre un processus de réactions multiples. L'achèvement du parc, son appropriation progressive (ou sa réappropriation) ont à leur tour engendré la mise en place de nouvelles pratiques.

On peut dire aujourd'hui que le parc Saint-Pierre a rencontré son public et l'a séduit. On voit donc que le parc public n'est pas seulement un espace de nature aménagé mais aussi l'expression d'un tissu de relations sociales marquées par une histoire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DI MÉO Guy, 1991, *L'Homme, la Société, l'Espace*, Ed : Anthropos.

ESCOURROU G, ROUSSE J., THUMERELLE P.J (sous la direction de M. Ducharry), 1996, *Les français dans leur environnement*, Comité national français de géographie Ed : Nathan.

LÉVY Jacques, 1994, *L'espace légitime : Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Ed : Presse de la fondation nationale des sciences politiques

MÉRIER Guy, BETHÉMONT Jacques, 1998, *La ville en quête de nature*, Ed Septentrion-centre Jacques Cartier- Québec.

STEFULESCO Caroline, 1993, *L'urbanisme végétal* Ed : Institut pour le développement forestier, collection mission du paysage.

ROBIC M.C, (sous la direction de) ,1992, *Du milieu à l'environnement Pratiques et représentations du rapport Homme/Nature*, Ed: Economica.

NOTES

1 Ville d'Amiens : département espaces publics, le plan d'action triennal. 1er trimestre 1990.

2 Ville d'Amiens : délibération du conseil municipal 1er février 1990.

3 Entretien avec J. Osty.

4 Ville d'Amiens : Direction de l'aménagement de l'urbanisme et de l'environnement. Bilan financier Décembre 1998.

5 Guide pratique : Janvier 1992 Le futur parc Saint-Pierre. La brochure est présentée en 4 volets, l'état du site : "aujourd'hui un lieu désorganisé peu accueillant", illustré par des photos des équipements dégradés, sur un deuxième feuillet, "demain un parc structuré et convivial" avec le plan en perspective du projet. Au verso, la question : pourquoi le parc Saint-Pierre ? est posée et les réponses sont présentées sous forme de vignettes : "créer

un lien naturel entre le centre-ville et tous les quartiers d'Amiens. Recréer la vie de la ville autour du fleuve. Un vaste espace de loisirs et de détente. Un projet issu d'une large concertation."

6 Le courrier picard 1.02.92 "sur tous les tons tous les modes, le coût du projet est dénoncé...il y a tant de pauvres à secourir... avec cet argent la ville aurait pu changer les canalisations en plomb sans augmenter le prix de l'eau....Amiens doit être aimée au quotidien et non sur papier glacé...."

7 Courrier picard 21 .03.93 " enseveli corps et biens sous plusieurs milliers de mètres cubes de remblais...en l'espace de quelques mois, les travaux de terrassement ont totalement révolutionné le paysage..."

8 En Picard "un Nazu " est un gavroche qui a toujours la goutte au nez

2006. «Sacred spaces, confiscated forests : El Candomblé in Salvador de Bahia or nature divided » dans Nail S (dir), *Urban forests in Latin America : uses, functions, representations*, Bogota, Universidad Externado de Colombia.

P 230-262

FRANCINE BARTHE-DELOIZY
ANGELO SERPA

*Sacred spaces, confiscated forests:
El Candomblé in Salvador de Bahia or nature divided*

Forests (like the sea) are often interpreted as symbols of the collective unconscious¹. They are places to be lived in, either as a cosy home or as a sinister, threatening environment. The forest performs important ecological and economic functions, but, as a natural ecosystem, it is under constant threat from urban development and industrialisation processes. Examples of forest devastation in Brazil are innumerable.

The Atlantic Forest, for example, originally ran from north to south along the Brazilian coast, occupying an area of 1.3 million km². It was Brazil's second largest tropical rainforest, comparable only with the Amazon Jungle. Only 5% of its original extension remains today, somewhere in the region of 52,000 km². Now, the coastal area, previously covered by the Atlantic Forest, is to a large extent occupied by big cities, grazing land and agricultural crops. Nevertheless, the Atlantic Forest still retains, in spite of centuries of destruction, the greatest diversity per hectare of all the tropical forests of the world.

According to the results of the most recent study made by the Mata Atlântica SOS Foundation between 1990 and 1995, in association with the National Special Investigations Institute –INPE– and the Socio-Environmental Institute, published in 1998, over half a million hectares of forest have been destroyed in nine states in the southern, south eastern and central western states, where approximately 90% of what is left of the Atlantic Forest in this country is concentrated. A value equivalent to over 714 thousand football fields wiped off the map in only five years, at a rate of one football field cut down every four minutes. This destruction is proportionally three times greater than that of the Amazon Jungle in the same period².

There have been many civilian society initiatives by observers of the preservation of the Atlantic Forest in Brazil, often associated with private initiatives or jointly with state and federal governments. SOS Mata Atlântica Foundation, for example, has a group of professionals implementing educational projects on the environment, water resources, forest monitoring by satellite, ecotourism, breeding the young of native species, public policies,

1 C. G. JUNG. *Archetyp and Unbewußtes*, t. 2, 4.^a ed., Grunberg, Walter-Verlag, AG Olten, 1990.

2 [www.rma.org.br/mataatlantica/index/html].

updating environmental legislation, reporting damage to the environment, providing support for the management of conservation units and the Atlantic Forest databank, among others. Founded in 1986, it is a private entity, with no party political or religious ties. To implement its Action Programme, SOS Mata Atlântica Foundation receives contributions from over 70,000 affiliates, with the support, cooperation and patronage of private companies, government bodies, teaching and research institutions and national and international entities and agencies.

Another outstanding example is the Mata Atlântica Non Governmental Organisations Network –RMA–, which acts mainly as a forum for debate and an instrument through which to represent civilian society. Since its creation, the RMA has acted jointly with parliamentarians and the Federal Government and has won victories of considerable legal and political importance in the fight for conservation of the Mata Atlântica³.

Although the achievements of these initiatives are unquestionable, the methods and concepts of their actions are frequently unilateral, with strong conservationist connotations. In general, in the case of “urban woods”, analyses of the landscape include highly detailed inventories of vegetal formations, but those of the socio-economic and cultural formations in which natural landscapes are found have nothing like the depth or details of the former. Taking natural sciences as an absolute basis for integral studies of landscape within an urban context without taking the needs and interests of the respective society into account almost always leads to the failure of environmental actions.

First of all, it is vital to recognise the symbolic nature of these landscapes. In different regions of the world, forests have been looked upon, and indeed still are today, as truly natural “sanctuaries”. Among the Celts of Europe and in India, they are places chosen for withdrawal and asceticism. In China, forest

3 Among the most important initiatives, the following are outstanding: National Council for the Environment –CONAMA–; Pilot Programme for the Conservation of Brazilian Tropical Forests; Ecological Brokers Project; National Conservation Units System –SNUC–; Forestry Code; National Iguazu Park and Estrada do Colono; Sierra de Bodoquena National Park; Mata Atlântica Biosphere Reserve –RBMA– and Mata Atlântica Species Management Plans.

covered mountains are usually consecrated as temples, while in Japan conifer forests are considered sacred. Forests used to be looked on as sanctuaries by the Celts, because a tree, a symbol of life, was “considered a link, an intermediary between the earth, where its roots were buried, and the vault of the sky, which it reached or touched with its topmost branches”⁴.

In Salvador, in the Brazilian north east, significant areas of metropolitan Atlantic Forest are a cause for considerable concern for environmentalists and preservation and environmental management policies. However, the sacred nature and strong symbolic content of areas of the forest are very often relegated to second place. With its majority Afro-descendent population, the city of Salvador has many followers of Candomblé, an Afro-Brazilian religion, for whose followers the forests are consecrated “natural sanctuaries”.

In order to gain a better understanding of the relationship between Candomblé and the city of Salvador, we shall first explain the overall principles that sustain the Candomblé organisation: in fact, it can only be understood on the basis of an analysis and interpretation of man, the gods and nature. Secondly, we shall discuss the postulates, both political and social, that represent this cult within society in general, that is, we shall make a territorial analysis using specific examples, considering the modalities of an original dialogue between a city, its inhabitants and its sacred practices so closely related to nature. This chapter is not intended to provide a precise description of the Candomblé liturgical forms or cult, but rather to understand how this religion, founded on a powerful relationship with nature, influences the urban organisation of Salvador, its public policies and the day to day life of its inhabitants.

GREEN, THE SACRED COLOUR⁵

The headline of the great newspaper of Bahia, *La Tarde*, makes it clear: it will be green and it is sacred! What does it refer to? A new discussion on sustainable development? A defensive stance by ecologists? A religious justification?

4 J. CHEVALIER and A. GHEERBRANT. *Diccionario de símbolos*, Rio de Janeiro, Jose Olympo, 1988, p. 439.

5 *A Tarde*, “Ambiente y vida ‘Verde Sagrado’”, 21 September 2001.

Well, it is all three at the same time. We are in Salvador de Bahia, Afro-Brazilian land. Here, more than in any other place, the survival of the great trees, springs, plants, waterfalls and lakes resound with the soul and the pride of the inhabitants. Here we are in the land of Candomblé, a cult inherited from the time of slavery and which today forms part of this city's identity.

At city level, Candomblé rites require places of a specific nature for the rituals of this cult to be celebrated and so this religious practice needs particular natural settings and an encounter with woodland or urban parks. Added to the symbolic and mystical values of certain sites, are specific "ecological" potentialities. The combination of these values, associated with the different rites practiced by the faithful assigns an important sacred dimension to places used by Candomblé, which is of inestimable value for its followers. Both the rituals and the liturgy are organised as a function of a hierarchy and fixed places in urban space: the "*terreiros*". While certain official ceremonies are held regularly within the city, others, in contrast, are more secret and are held in the peri-urban forests.

Urban growth and the increase in built up areas have reduced these spaces. Today, they are in competition with more banal spaces and practices, such as the large public parks or urban forests. How can they coexist in today's world? How can we conciliate the ordinary daily use of these large green spaces of the city with the private practices of Candomblé? What public policies need to be introduced to regulate this competition between holy and public spaces? Is this cult to be condemned to evolve in the form of a slow disappearance, giving way to urban growth and demographic pressure?

The institutional actors of the city have chosen to reach prestigious agreements with a high symbolic and aesthetic value. Since 1990, large public parks and gardens have been either created or restored where Candomblé ceremonies have always been celebrated. Sometimes as a spectacle for tourists and at other times relegated and forgotten, the faithful of Candomblé are obliged to adapt to this new situation. What modalities does this adaptation require? Is it possible? We shall see, through precise examples, the strategies implemented by public authorities in this respect. Varying between a folklore spectacle on the one hand and relegation, that is confiscation, on the other, Candomblé in Salvador de Bahia illustrates, in its own way, different modalities through which to share nature, although not always fairly.

SALVADOR DE BAHÍA: ADOPTED
LAND OF GODS IN EXILE

As capital of the Federal State of Bahia, it is the most African American of all Brazilian cities. It now has a population of over three million inhabitants. Located on a cape and surrounding All Saints Bay, it covers an area of approximately 60 Km from north to south and 30 Km from east to west. This city port was the first capital of Brazil (figure 32: p. 318).

Founded in 1549 by the Portuguese Crown, it owed its prosperity to the slave trade. It is estimated that some four and a half million slaves were brought to Brazil from the middle of the 16th to the middle of the 19th centuries, the majority through the port of Salvador, to work on the sugar cane plantations⁶. While slavery was officially abolished in 1816, its illegal practice continued until 1851. Uprooted from their lands and culture, the victims of the black dispersal brought their deities and myths with them. The beliefs of these deported populations are not native but have their origins in a different territory. Introduced within the context of slavery, constricted by prohibitions and taboos, these beliefs developed clandestinely with an ambiguous relationship with legality. Accompanied by specific means of appropriation, such as the "*Quilombos*" (fields where fugitive slaves entrenched) or the "*terreiros*" (Candomblé houses), they created a refuge of freedom, spaces where these captives could perpetuate their African traditions.

It was within this crucible that the Candomblé, that ROGER BASTIDE⁷ defined as "a miniature Africa on Brazilian land", was born. The black slaves, forced into secrecy and fiercely prohibited by the Catholic Church, "interpreted" and "simulated" a cult, mixing their gods with the more recognised god of the Catholic Church for more than three centuries. Candomblé is thus the result of religious syncretism that arose from a mixed culture (Afro-Brazilian and Afro-Catholic). In the beginning, this religion in exile, concealed, hidden, clandestine, was a manifestation of resistance, but was later transformed into a symbol of black identity.

⁶ Calculations of historian LUIS VIANA FILHO. *O negro na Bahia*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1998.

⁷ ROGER BASTIDE. *Le Candomblé de Bahia*, Paris, Terre Humaine, 1958, p. 93.

The evolution of the spatial distribution of Candomblé's sacred places is a testimony of these mutations. The spaces used by the followers of Candomblé included strategies of both resistance and adaptation to the existing power. This is the explanation for the distribution of the places where Candomblé was practiced in the city. In the early days, they were relegated to the forests, far from the city centre and out of sight. However, the centuries passed, the city grew and the cult was gradually recognised, to the extent that it is now practiced right in the heart of the city. But it is now exposed to a new threat: land speculation.

CANDOMBLÉ IN SALVADOR: A RELIGION BORN OF MIXED RACES

Candomblé is one of many expressions of transplanted African religions.

Throughout Latin America, there are syncretic forms of animist African religions. They all have similar characteristics, among them: a religious community organised as a spiritual family, an essentially African pantheon amalgamated with the more or less evident presence of Catholicism, sacrifices and ceremonies that feature possession. The pantheon of African deities found a refuge in the Minor Antilles, Cuba, Haiti and in Brazil.

All along the Atlantic coast, from the Amazon Jungle to the border with Uruguay, Africa has survived in Brazil. But Bahia is still a holy city, with its Candomblés where, on warm tropical nights, the daughters of the gods dance to the muffled beating of drums. These Candomblés belong to the most diverse of nations, thereby perpetuating the different traditions: Angola, Congo, Jeje, Nago...⁸

The slaves who came in successive droves from different African regions brought with them large fragments of their respective religions; 400 years later, there is still this division into large groups of the Candomblé cult organisation, that today form the nations: thus, the Yoruba deities are called *orichás* (a term we shall use in this chapter) and those of the Fons, Voduns and Bantus,

⁸ Ibid., p. 42.

Inquices. “Candomblé appears as a cultural synthesis of mythological African worlds, with innumerable elements that originated in the Yoruba, Fon and Bantu cultures and are present in the Brazilian Candomblé”⁹.

This is a broad, flexible religious practice that developed a symbolic-religious universe at the same time as its ideological construction. The Candomblé deities are the *orichás*, ancestors of the gods Yoruba and Bantu. The *orichás* do not live in Brazil, but in Africa, which they call “Land of life”, that distant land from which they were snatched to be taken by force to America, and sold into slavery. Thus, Candomblé could be summarised as a system of participation between man, the *orichás*, nature and the dead. These deities appear as a principle of reality and are considered gods of nature. Globally, the pantheon of each nation comprised a dozen principal deities. For the Nago-Jeje nation, each god is linked to primordial elements or forces and particular plants, and animals. At cosmological level, they represent elements of nature or primordial forces: air, water, land, forest, civilisation. They are also associated with natural functions, such as maternity and procreation, or social functions, such as hunting, justice or war.

Candomblé is a cult of possession. During its ceremonies, the *orichás*, called by the drums, “descend” onto the heads of their sons and daughters while they are in a trance. Orientated towards therapeutic magic, the rites take place in sacred locations: Candomblé houses or *terreiros*, but also in other natural spaces, such as beaches or the forest, that are of particular interest to us here. Candomblé simply cannot exist without these natural spaces because they are indispensable for its rites or ceremonies.

CANDOMBLÉ HOUSES

These are worlds apart, sorts of African islands amid an ocean of western civilisation, neither a continent nor a well compacted block. Candomblés are not separate, nor are they rivals, but rather people linked by one same reality of which they are all a part, that of an African civilisation. V. COSTA LIMA¹⁰

⁹ XAVIER VATIN, *Rites et possessions à Bahia*, Paris, L'Harmattan, 2005.

¹⁰ V. COSTA LIMA, *A família de santos nos candomblés jeje-nagô da Bahia: um estudo das relações intergrupais*, Salvador, UFBA, 1977.

considers that *terreiros*, the sacred places of Candomblé, are organised by an initiate of the liturgy of annual festivities that take place in a holy place: the *terreiro*. It is difficult to know precisely when the first Candomblé houses were established. Specialists in the field agree that they date back to the beginning of the 20th century, which coincides with the end of slavery and the fall in sugar production¹¹, when the old freed slaves were transformed into tobacco factory workers. In this context (advent of the First Republic), the conditions for the Candomblé houses to emerge were met; they were born of the necessity to provide wellbeing to a population that, while it had been freed from the yoke of slavery, was still not allowed citizenship. In the mid 1930s, the cult followers met and created the first constitution of the Bahia Afro-Brazilian sects, which was later to become the Bahia Federation of Afro-Brazilian Cults and, in the year 2000, the National Federation of Afro-Brazilian Cults. It is estimated that there are some 3,000 *terreiros* in the State of Bahia.

ROGER BASTIDE, who was one of the pioneer researchers in Candomblé, described the Salvador Candomblé at the end of the 1950s as follows:

Previously, Candomblés existed right in the city centre. They still exist on the periphery of the city in the De la Libertade proletarian neighbourhood, amid workers' houses, in a confusion of foul smelling alley walls. Nevertheless, they usually meet far from the city centre, in shady gullies, clinging to the sides of the hills or between coastal dunes, hidden among the trees, in the thickness of plantain groves, hidden under the shade of coconut palms [...] They surround the landscape with a mystic crown, against the sole continuity of the undulating façade of the ocean. A traveller wandering outside at night, where the houses sink, disintegrate and gradually merge with the forest, will often hear the sound, behind the foliage, from the depth of the vegetal shadows, of the muffled beat of the sacred drums...¹².

The Candomblé houses can be of different sizes: some cover several hectares and are similar to farms, others are tiny. Here is the source of holiness, a wide ceremonial salon (the *barracão*) and the *orichás'* houses, consecrated in the

11 G. FREYRE. *Maîtres et esclaves: la formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1952.

12 BASTIDE. *Le Candomblé de Bahia*, cit., p. 43.

terreiro and always associated with trees. The *terreiros*, like the organisation, are essentially urban. The indispensable presence of herbs, trees and vegetation in general for the rituals make every Candomblé house seem like an islet of vegetation amid the urban weave. Satellite images or aerial photographs of the city of Salvador show the significant area occupied by Candomblé houses: a bunch of trees, a line of bamboo or a patch of urban forest are signs of Candomblé practice. For the faithful, even if the sacred space is demarcated by the *terreiro*, there are nevertheless profane places of very important religious significance. These locations become spaces for ceremonial or to collect leaves or roots, an exterior prolongation of a Candomblé house. The *terreiros* therefore represent “temples of nature” that need “free” spaces beyond the perimeter of the house, where there are no buildings and all the natural elements exist: fountains, rivers, herbs, trees... as the strength of the *orichá* lies in nature itself.

Beyond the perimeters of the Candomblé houses, certain ceremonies must be “extramural”. They are celebrated every year according to a precise calendar and in specific places. These festivities are always organised, controlled and led by a particular Candomblé. The sea, lake or forest only become sacred in the places through which Candomblé passes and only during the ceremony, for example, certain ceremonies in honour of Oxumaré or for the festivities of Yemanjá (the *orichá* of salt water). Only particular privileged places in the forest or river may be used: for instance the Pirajá forest for Oxumaré, or the river Vermelho beach for Yemaná. Several people bring empty bottles to collect a little water from the waterfall or the wash following the boat; this water possesses all the healing and prophylactic virtues, but, on the following day and in the same place, it reverts to ordinary water. The only holy space is that of the *terreiro*: others only acquire a mystical nature when placed, in one way or another, in a participative relationship with the *terreiro*.

CONSECRATION OF NATURE: CULT TO TREES and FORESTS

The tree cult is one of the founding myths of Candomblé. In this respect, ROGER BASTIDE evokes the symbolic myth of a tree whose roots pass through

the ocean to unite the two worlds¹³. The tree becomes a metaphor of the link between the two worlds, that of its origins and African ancestors and that of slavery in Brazil. This is the reason why each deity (*orichá*) must be fixed, by special rites, in stones, in pieces of iron, in the trees or in the heads of their sons and daughters. However, the deity itself resides in the country of the ancestors. One of these trees, the *gameleira branca* (*ficus doliara religiosa*), is identified with the *iroco*, the sacred tree of Africans. It is prepared in the same way as a stone or a daughter of the gods, that is, the deity is fixed within it and it then becomes an object of a cult and no one may touch it. Trees whose branches are wrapped in white fabric called “oja” are often seen in thickets of weeds in the forests and in public green spaces. These trees are treated with great care and, in certain festivities, songs are sung in their honour (figures 33 and 34: p. 319).

The sacred tree is also the post installed in the middle of the great hall of rites in Candomblé houses. This post has no architectural function and does not support the roof; it does, however, have a clear ritual function: the daughters of the gods circle it during their trances and offerings are placed at its base on the floor in mortuary ceremonies or *axexé*. It is at the foot of this pillar that the *axé* (the soul, energy) or *terreiro* is buried. The pillar is a symbolic representation, joining heaven and earth and establishing a union between those above and those below.

In some Bantu *terreiros*, the sacred trees serve the cult of the “Eguns” (the dead); the souls of dead daughters place themselves in their branches. The rites in homage to the ancestors are also celebrated in certain forests. Eguns are fixed in jars to be placed at the foot of certain trees. Priests are responsible for fixing the dead in the terracotta jars, which are then fixed or placed in the sacred tree and are offered food and sprinkled with sacrificial blood. The Eguns are spirits of the forest who only appear once a year, unless they are invoked for an urgent consultation: “they only appear at night, in a thicket of bamboo trees, increasing or diminishing in size, and only to men who receive them wearing special clothes”¹⁴.

13 BASTIDE. *Le Candomblé de Bahia*, cit., p. 90.

14 P. VERGER, *Orisha. Les Dieux yorouba en Afrique et au nouveau monde*, Paris, Métailié, 1982.

This mystic relationship with trees is one of the keys to the present role of the tree in the metropolis of Bahia. Signs of the presence of Candomblé are often to be seen in public spaces. The “main road” to the Salvador airport, flanked by bamboo trees, is marked out with numerous offerings. Elsewhere, on the campus of the Bahia Federal University, there are trees with bottles and plates at their feet (figure 34: p. 319). In the groups of trees in the Campo Grande central public garden, hidden terracotta jars and amphoras are testimony of the vitality of this practice. At present, the coexistence of a cult linked to nature and the ever more voracious encroachments of urban development are emblematic of Candomblé and its followers. The regional newspaper *A Tarde*, regularly reports their concerns in its columns¹⁵. Trees are of enormous importance in the organisation of the world of the cult. Forests, by representing places that are “preserved” from the world of man, have become strange, precious spaces that contain the herbs and roots that are indispensable to practice this cult.

THE WORLD OF OSSAIM, GOD OF PLANTS AND HERBS

Ossaim is the *orichá* of herbs and plants, a god of the open air. For the followers of Candomblé, “Only Ossaim emanates the magic force that gives life to both man and gods”¹⁶. In spite of all the stories told about masters poisoned by slaves, love potions, etc., the virtue of herbs is not magic, but does have religious power. Ossaim is cited as the god of medicine, but is much more than that; it would be better to say that Ossaim is the deity of herbs, plants and

15 *A Tarde* of September 2001: the article is to defend the Candomblé houses that are considered “religious temples”. The text stresses the threat of a disorderly occupation of urban spaces, the real estate speculation that is responsible for the loss of a large area occupied by Candomblé houses, as well as the free spaces that conserve the natural elements essential to this cult: fountains, rivers, trees and plants. In an article entitled “*Falta força política para apoiar Candomblé*” in its edition of September 2004, *A Tarde* called for the mobilization of entities that represent the Afro-Brazilian Candomblé cult to preserve the spaces dedicated to the cult of the *orichás*.

16 BASTIDE, *El Candomblé en Bahia*, cit.

vegetation, whose priest, *babalossaim*, does not go into trances, but rather is a collector of leaves; he is not a magician, but rather a priest of living nature. “All herbs have a virtue and knowledge of it is indispensable for the Candomblé procedure”¹⁷. The entire secret of Candomblé resides in these leaves. It is impossible to omit sacred herbs from any ceremony. Leaf baths are necessary for both the initiation ritual and for purification. The baptism of drums requires the preparation of a bath or special washing with macerated leaves.

However, leaves cannot be collected from any place, in any way or at any time. When certain plants are found in the Candomblé house garden or among weeds, these domestic plants have no value. They must be sought in the forest. Ossaim does not venture to where man has worked the earth, built his houses or disciplined nature. Ossaim reigns over all leaves, does not prevent them from being classified into categories and that the categories be linked to the different *orichás*. To prepare the baths and washing, the leaves must be alive, which is why herbalists’ leaves are of no use, because they are sold dry and so have lost their power. “To prepare them, they must be pressed by hand not with a mortar, and they must be parted alive between living fingers”¹⁸. These formulae, decreed by the priests of Ossaim, are a secret and only a few chosen people may have access to such knowledge. Nevertheless, between 1996 and 2002, this accumulation of knowledge and skills was the subject of a scientific study organised by an inter-disciplinary ethno-science team of Bahia Federal University¹⁹. A large quantity of information on Candomblé plants was compiled and has been made into an ethno-botanical data bank for the medicinal plants market. In addition to the inventory, it is also a function of the Ossaim Project to demarcate and learn the value and cultural autonomy of the African descendants’ traditional territories.

17 VERGER. *Orisha. Les Dieux yorouba en Afrique et au nouveau monde*, cit., 1982.

18 BASTIDE. *Op. cit.*

19 ORDEP SERRA. *O mundo das folhas*, Edit. UFBA, 2002. The Ossaim Project made an inventory of over 200 Candomblé plants. JESSA (San Salvador Ethno-botanical Garden) drew up a catalogue of the species, an electronic card index and a data bank. The project was financed by the National Environment Fund and the Research Support Foundation.

A "RELIGION WITH A MEMORY",
HIDDEN AND ON DISPLAY

There are visible signs of its slave trade past in the city today: the Pílorinho (stocks) represents the historic heart of the great capital. Declared a world heritage of humanity by UNESCO, it shows where the slaves used to be punished in public. The cult of Candomblé impregnates the entire culture of Bahia society, giving the city its particular identity. Since the 1990s, the city's claim to heritage has been accompanied by a systematic "tourism" policy. Among the tourist attractions, alongside carnival and this exotic tropical land, is the "Candomblé". Salvador has acquired magic, mystical qualities that make it attractive to tourists. The tourist guides organise visits to Candomblé houses by bus. It is now possible to attend the rites that used to be clandestine: the dances, chants and sacred music of Candomblé have been turned into a spectacle guaranteed to make one shiver. But the spectacular side of experiencing a trance and the dances is by no means an illusion.

AMID VINDICATIONS
OF CONTRADICTIONARY IDENTITIES

Candomblé now embodies one of Salvador's most vital identity problems, and it has paradoxical overtones. On the one hand, the city's public policies actors use Candomblé as a lever to act on matters affecting public spaces, the protection of ecological zones and the care of green spaces. On the other, Candomblé has the appearance of a cultural expression of the "United Black Movement". Indeed, this movement has launched a series of actions, such as, for example, investing in the religious aspect by participating in the Candomblé house activities, centred on the production of both religious and cultural goods. It is a fact that Salvador has problems that are identical to those of all Third World country cities. In fact, in spite of the enormous wealth of Brazil as a whole, extreme social contrasts are evident in the coexistence of extreme poverty and great riches. Moreover, its debt to the International Monetary Fund is immense. Both illegally settled land and the shanty towns (*favelas*) are expanding in Salvador, in spite of the restrictive public measures adopted. The

development of these precarious dwellings is detrimental to spaces considered free, that is, the “natural” spaces that are the vestiges of the great urban forests. Thus, insecurity has resulted in the confiscation of certain forests, which has a very negative effect on the followers of Candomblé who, as political actors, would wish to control these places more effectively.

We are face to face with a system to control this type of development, which causes tension. On the one hand, public policy will and actions were strengthened by the Rio Summit of 1992, on the side of the sustainable development ideology. These are typically programmes for improvement and the creation and rehabilitation of public green spaces, parks or gardens. They are backed by a whole arsenal of laws and regulations, as well as urban development documents, including the peculiarity of “enclosing” and assigning these spaces to the recreational functions model of western countries. In addition, there are many active followers or militants of a memory-religion that lives on in the expression of black identity²⁰.

FACING URBAN PRESSURE, TWO SPATIAL STRATEGIES: RELOCATION AND RELEGATION

Today, the Candomblé spaces are the relics of earlier times. While the Candomblé religion has always been practised in the cities, its spaces used to be prohibited and its practice was relegated to places a long way away from the centre, out of sight, safe from power and, therefore, left out on the outskirts of the city. The expansion of urban life and extreme population growth have retaken these natural zones and, as a result, the distant Candomblés now find themselves within the confines of a large city. Only three large spaces now remain on the urban periphery: the São Bartolomeu (Pirajá Park) to the west

20 Numerous associations actively favour a renewal of the Afro-descendants' culture. The following publications, among others, form part of this promotion: CARLO PETROVICH and VANDA MACHADO. *Ire Ayo (el camino de la felicidad). Mitos afro-brasileiros*, EDUFBA, 2004; ABDIAS DO NASCIMENTO. *O Brasil na mira do pan-africanismo, O genocídio do negro brasileiro*, EDUFBA/CEAO, 2002, and MARCO AURELIO LUZ. *Cultura negra em tempos pos modernos*, EDUFBA, 2002.

and the Abaeté and Pituaçu Dune Parks on the borders of the city to the east (figure 35: p. 320).

Candomblé has created particular spaces and still contributes to urban reorganisation. Religion joined up with the will to resist, but its holy places find it difficult to resist the pressure of urban development, as they are looked on as being “vacant”. As we have seen before, the presence of Nature and of all the elements that constitute it, are an indispensable condition for the survival of Candomblé.

To a large extent, this vital need explains the Candomblé’s conservation problems in the city. Two spatial strategies have been established: relocation and area reduction. The largest *terreiros* have had to “relocate” on the periphery, because the natural elements the cult needs can no longer be used in their old locations. The Candomblé house on Isla Axé Apo Afonjá, previously in the central neighbourhood of the Vermelho river, has migrated to the São Gonçalo neighbourhood, some 20 Km from the centre. Others have survived, but have been forced to sacrifice a large amount of their area: the Isla Axé Oxumaré *terreiro*, for example, in the Federação neighbourhood has lost 80% of its area since the 1960s as a result of the construction of a large avenue (Vasco da Gama) all the way to the city centre; the sacred fountain of earlier times has now been replaced by a branch of Banco do Brasil²¹. The oldest *terreiro* in Salvador, the Gantois, has undergone the same process as a large part of its perimeter has been taken from it as it is so close to Bahia Federal University.

Other places covered with vegetation where religious practices used to take place, have the appearance of islands amid an ocean of construction. This is so in the case of the Vodun Zó *terreiro* in the Curuzú neighbourhood, Libertade district. Curuzú is a popular neighbourhood whose inhabitants are descendants of black slaves. This neighbourhood had 185,000 inhabitants in the year 2000, the highest population density in the city at 265 inhabitants per hectare: it has not a single green space. Only ten sacred trees of the Vodun Zó *terreiro* still exist, the last survivors of the forest of earlier times.

21 *A Tarde*, 29 September, article by MAIZA DE ANDRADE.

The other *terreiros* of the neighbourhood no longer have the natural spaces or trees needed by the cult²² (figures 36 and 37: p 321, and 38: p. 322) of the Curuzú neighbourhood).

THE FOREST AND THE CITY: NEW PROPOSALS
FOR WHAT TYPE OF DIALOGUES?

Many *Bahianos* say that if the *terreiros* had been respected as religious temples, Salvador would not have lost so many green areas over the centuries. The leaves, plants, stones, trees, *cachoeiras*, rivers and lakes are the materialisation of divine forces and, therefore, are considered sacred. In addition, practicing Candomblé has a paradoxical effect on the planning of green public spaces, as they may be "privatised" by the followers of the religion, thus conflicting with other forms of spatial appropriation.

WOULD COMPETITION BETWEEN HOLY AND
PUBLIC SPACES BE A DECEPTION?

The Candomblé cult was prohibited in Bahia until the beginning of the 20th century and until then had been violently suppressed by the governors. The difference in languages, culture, etc. between the African slaves did not prevent the appearance of innumerable revolts (the strongest was the Males Revolution in 1835) and the foundation of numerous *quilombos* (the best example is the Palmares *Quilombo* Pernambuco: it resisted the attacks of the Dutch and the Portuguese for almost a hundred years). All these resistance movements were violently put down, many of their leaders were hanged, thousands of slaves died and the Candomblé houses were closed.

In Africa, the cult was to the gods (*orichás*) in the home of each family. There were also gods who were patrons of cities and small townships. The creation of the *terreiro* (in Bahia), where all the gods were worshipped, was the result of slave traffic that separated families and destroyed the ancient

22 *A Tarde*, 29 September 2001, "Deserto no Curuzú".

African social structure. Thus, each individual slave brought his or her own god (who had been worshipped by his or her family or city) and cultural values, depending on the country of origin.

In general, the Candomblé *terreiros* are organised in two spaces with different characteristics and functions: a. A space called “urban”, that includes public and private buildings: temples consecrated to an *orichá* or a group of *orichás*; a building used by the initiates, with a ritual kitchen, an ante-chamber and a semi-public chamber; a building (or *barracón*) used for public activities and a series of rooms where followers and their families lived, and b. a space with vegetation, including trees and a fountain. This was considered a “matorral” of the African jungle²³.

Today, most of the 2,600 *terreiros* that are members of the National Afro-Brazilian Cult Federation, with its headquarters in Salvador, do not have green areas. In research completed in 2003, DIAS noted a 95% reduction in some *terreiros*, in particular by the sacrifice of their vegetal areas. The investigation also showed that, for many Candomblé houses, the solution was to migrate to the townships of the outskirts of the metropolitan region, such as Camaçari and Lauro de Freitas²⁴.

Another study showed that the *terreiros* in the popular urban development neighbourhoods were no longer as well organised as the more traditional *terreiros* of the city. Analysis of the data gathered show that at least 30% of the *terreiros* cultivated green areas, but in general they are either very small or non-existent.

An immediate consequence of the foregoing was adaptation by the temples to the new urban reality, seeking vegetal species at the city’s market places—the most sought after are the San Joaquin, de Japão and Sete Portas—or in the public green areas that still exist. From 1968 onward, Salvador’s urban expansion process and the building of avenues, new viaducts and other works significantly reduced its metropolitan green areas, both public and private.

23 J. ELBEIN DOS SANTOS. *Os Nago e a morte*, 4.º ed., Petrópolis, Edit. Vozes, 1986.

24 J. R. DIAS. “Territórios do Candomblé: Desterritorialização dos *terreiros* na Região Metropolitana de Salvador”, 2003, dissertation (Masters Degree in Geography), Bahia Federal University, 2003.

The urban expansion process implies enormous difficulties for the practice of Candomblé. In addition, the use of public green areas by members of the religion sometimes ends by causing conflicts. The reduction in the *terreiros* green areas and the progressive dismantling of the city's few Mata Atlântica reserves practically obliged the followers of Candomblé to gradually appropriate public forests, as well as lakes, rivers and *cachoeiras* still safe from devastation in the metropolitan context.

Urban, landscape and environmental planning can hardly take into consideration the Candomblé followers' need for privacy and spiritual absorption, as they practice their religion in the open air, close to the *cachoeiras*, lakes, stones or the forest interior. It is therefore necessary for this question to be taken into account in restructuring Salvador's public spaces, as conciliation between "modern" use and traditional practices is, or at least should be, the main function of planning.

How can religious use, spare time, recreation and environmental preservation in public spaces, that are more and more scarce, be reconciled? How, for example, can tourist activity be reconciled with religious activity? In the case of the Catholic churches, they are open to visitors during specific hours and mass is said at fixed times; should there, then, be a precise timetable for Candomblé rites in these areas, outside which these spaces would be handed over to the tourists? Could these practices be compatible?

NEGOTIATE! PUBLIC POLICIES UNDER WAY:
WAYS OF ADMINISTERING CONTRADICTION

The urban expansion process in Salvador has characteristics common to all the neighbourhoods of its popular urban development areas. It sacrifices free spaces of existing buildings/urban developments, as shown in investigations of the Free Space Investigation-Action Project carried out by the Bahia Federal University Masters Degree in Geography Department²⁵. The popular neighbourhoods lack spaces for collective use and recreational areas. There

25 ANGELO SERPA (coord.). *Fala, periferia!*, Salvador, PROEX/EDUFBA, 2001.

are practically no more green areas, parks or plazas, either because of the lack of public policies for the urban periphery or of residential overcrowding as a consequence of the population density in these areas.

The city's public spaces relocation policy is also a threat to Candomblé. In Dique de Tororó, recognised as the dwelling of Oxum (fresh water *orichá*) by the followers of the religion and valued by the relocation project, they have to place (increasingly expensive) offerings to the *canoeiros* of the locality, which is an impediment for many people.

The strategy of promoting a positive image of Salvador by increasing the value of its spaces forms part of the strategic planning agenda imported from Barcelona by the last municipal authorities. The Spanish city is looked to more and more as a point of reference for the rest of the world, because of its ability to attract large events, such as the 1992 Olympic Games, which help to draw up and implement strategic planning. This model is a challenge for the creation of holding companies, consortia or mixed economy companies to implement urban development actions. Both relocation and the adoption of public spaces by private companies follow the logic of visibility and the expectation of return through advertising or marketing. The problem is that these programmes do not take into account the peripheral areas of the city, where the parks and plazas have very obviously been abandoned.

This is the case of the São Bartolomeu Park in the railway suburb, a remnant of Mata Atlántica that includes the spring of the river Cobre, considered a holy place by Candomblé and which will be analysed in more detail in the next section. The state of abandonment, frequent muggings and the scarcity or lack of public policies for the park prevent the celebration of Candomblé rites and affect its followers in the locality.

That is not all. As we saw in the previous section, the followers of Candomblé need a degree of privacy to fully experience their religion. Planning the city strategically requires, above all, recognition of its specificity, valuing its image, but also assigning concrete content to its new (and renovated) forms. Identity processes can be developed wherever there is recognition and respect for diversity, wherever there is recognition and the right to be different.

Public policies should be targeted to strategies based on diversity and inclusion, with priority on, for example, works and projects such as those de-

veloped by the non-governmental organisation KOINONIA, which has for years provided legal advice to the *terreiros* of the city in an attempt to provide them with basic regulations and to gain recognition of their value as a historic and cultural heritage. By regulating the *terreiros*' situation, a political environment based on cultural diversity, preserving the green areas for the entire city, has been established.

The Koinonia Fala Egbé-Black Territories Programme is a response to the inequality suffered by the Brazilian black population. The Programme works with the traditionally established black communities in "black territories", spaces occupied in their own historic and cultural ways, marked by Afro-descendent social groups, with their networks of survival and affirmation of rights²⁶.

The urban areas targeted by the Programme are the Candomblé *terreiros*, community spaces where families live in a manifestation of the black way of occupying cities in the midst of speculative building and disorderly growth. The rural areas in the Programme are the communities that are still in the *quilombos*, Afro-descendents' own ways of occupying their space, in the midst of fighting over land and the political expropriations of public power.

Koinonia's action fills a gap in the policies for the preservation of the Candomblé *terreiros*, as the federal change policy implemented by the National Historical and Artistic Heritage Institute –IPHAN– only deals with the city's most traditional *terreiros*. In October 2003, a census of the Candomblé de Bate Folha Banduquenque *terreiro*, the first of the Congo-Angola, Banto tradition rites to have federal protection, was made. This was the fifth *terreiro* censused by IPHAN. The first, in 1984, was that of Casa Branca do Engenho Velho, also in Salvador. They were followed by the Bahia *terreiros* of Axé Opó Afonjá (1999) and Gantois (2002), both of the nagô-kêto (Ioruba tradition), and the *maranhense* Casa das Minas (2002), representative of the jêje rite (of the Fon tradition)²⁷.

26 [www.koinonia.org.br/].

27 [www.iphan.gov.br/].

USERS AS AN INTERFACE BETWEEN
CANDOMBLÉ AND POLITICAL ACTORS

The new parks and public space relocation projects in the capital of Bahia are characterised by the functionality of their sub-spaces and by the absence of vegetation, with a strong presence of buildings and artistic works, such as murals and sculptures. It now seems that there is no more space for urban forests, ever scarcer in Salvador.

We may say that these projects prioritise active recreation, to the detriment of contemplative recreation. Thus, the forms and elements suggesting “active” appropriation by the population predominate. Practicing sports, “amusing oneself”, going to a show or eating out in restaurants are activities that determine the appropriation of new public spaces. Lack of vegetation therefore makes it difficult to appropriate recreational facilities at specific times of day when the sun is hottest.

The absence of vegetation and the gradual elimination of green areas in the city are therefore prejudicial to all the users of the Bahia capital’s public spaces. Moreover, it appears to affect the followers of Candomblé to an even greater extent. The *yalorichá* Mae Dó of the Axé Ewé Island, in Engenho Velho de Brotas, initiated in Candomblé as a daughter of Ossaim, laments the lack of natural green areas with sacred plants for offerings to the *orichás*: “Without leaves, there can be no *axé* [...] first, people used to look for them in the São Bartolomeu Park, but this is not possible today because of the insecurity”²⁸.

The saint’s mother also tells of the difficulty of celebrating rituals both in the public parks and in the city, where there are no security problems to prevent them, but people look on the gifts and offerings to the Candomblé gods as “rubbish”. For mother Dó, more reserved places are needed to facilitate contact with the *orichás* that can be used “without worrying” by the Candomblé faithful. The secretary of the National Afro-Brazilian Cult Federation –FENACAB–, ANTONIEL ATAIDE, recognises that the Candomblé representatives’ lack of political power may be one of the causes of the loss of vital places for religious practice²⁹.

28 *A Tarde*, 21 September 2004.

29 *Idem*.

The Federation hopes to gain strength from the approval of the Afro-Brazilian Religion Ethics and Liturgical Disciplines Code in May 2005. The Code is legally based on Article 5.^o of the Federal Constitution that considers “freedom of conscience or of belief that ensures the free practice of religious customs and protects, as a law, the places where the cult celebrates its liturgies” inviolable; and Article 275 of the Bahia State Constitution establishes the duty of the State to “preserve and guarantee the integrity, respect and permanence of the values of Afro-Brazilian religion”. The Bahia Constitution also delegates to the State the duty to protect the monuments, springs, flora and archaeological sites relating to the Afro-Brazilian religion, including its *terreiros* and the areas identified by the Federation³⁰.

SÃO BARTOLOMEU PARK

The Metropolitan Pirajá/São Bartolomeu Park is the second largest urban forest in the country, smaller only than the Tijuca Forest in Rio de Janeiro. It is a Mata Atlântica reserve and also the platform for Candomblé religious demonstrations. The history of this area is closely related to African traditions in Bahia. The sacred nature of one part of the Pirajá Metropolitan Park (the São Bartolomeu Park) is also a tourist attraction. This attraction points in the right direction for the survival of this area of the city, as an “ecological-cultural” *lazer* (figure 30; p. 322).

This Park, with its 75 hectares of natural forest and a variety of fruit trees, many *cachoeiras* and rocky formations, is situated on the city limits. Apart from its being a strategic water reserve for the city, the Park also has a valuable dense ombrophilous forest zone—an ecosystem with one of the highest levels of biodiversity in the world³¹. The situation of nearly 600,000 inhabitants of the railway suburb of the city is typified by the poverty caused by unemployment and the fight for survival. Infrastructure is precarious and there is a lack of schools and crèches for children from 0 to 7 years old. The houses are built with no safety measures, its free spaces are gradually disappearing and there

30 Idem.

31 Idem.

is no adequate compacting of the hillsides, which, in rainy seasons, results in landslides in high risk areas (figure 40: p. 323).

The Urubu forest, known today as the São Bartolomeu Park, gave refuge to escaped slaves who found protection there and, in 1826 it was named the *Quilombo de Urubu*. In contrast to the large sugar cane plantations, everything was cultivated here, including fruit trees, such as *mangueiras* and *jaqueiras*, of which there is now an abundance, for consumption by the slaves of the *quilombo*, but also as a source of income, as the excess production was bartered with neighbouring villages. Independence and autonomy were not good examples for the black slaves and, like many other *quilombos*, that of Urubu was short lived and was later decimated by the Portuguese³².

VALDINA OLIVEIRA (*terreiro* Tanuri-Junçara) says that the Urubu forest was a space where a black person could really be black:

He was black and preferred his own organisation, his own way of fighting and his own way of praying, too [...] So a sacred place was consolidated on the basis of practice. Where there are plants, where there are leaves, where there are roots, where there is water, that is where there is a wealth of resources for the cult.

Doña LEO (*terreiro* Obá-Kisê) is nostalgic about the time when other participants in the cult used to organise pilgrimages to the *cachoeiras* in the Park:

In my time, people went on pilgrimages [...] Those who belonged to the sect used to bathe there. But they would wet their heads as soon as they arrived and leave quickly because the *orixá* might catch them.

Seu JOSELITO (*terreiro* Taiti) also remembers those times with nostalgia:

People left our house with their obligations and when they arrived there [...] they used to wash in the *cachoeira* that ran over those stones, falling on the Pirajá side. The person would bathe and leave for the miracles of São Bartolomeu.

32 E. H. S. ANGEOLETTO. "Pirajá: um bairro e um parque. A vegetação como fatos de aumento da biodiversidade e da qualidade da vida nos ambientes urbanos, 2000", Dissertation (Master's Degree in Architecture and Urban Developments), Bahia, Bahia Federal University, 2000.

In the early 1940s, when I was a child, I remember my first participation with the community was in walks to São Bartolomeu, which was my grandparents' custom [...] We were baptised there, in the waters of the *cachoeira* [...] At the end of the day, we would return, and our souls lightened and purified. When we got home, we talked about how one or another of us had seen the rainbow in the *cachoeira*. Those walks were repeated at least twice a year. (EVERALDO DUARTE, *terreiro* de Bogum).

With the passing of the years, so many ceremonies were held, so many rites were celebrated that it is difficult now to clearly distinguish between the sacred and profane areas in São Bartolomeu Park.

Do you know why? Because many *axés* had settled there. [...] Imagine me going there, taking a bus and arriving, I wouldn't do my duty where I could be seen. So many of us tried to find a place higher up, in front of the *axés* higher up. It varies, anywhere the lord goes there is something of *axé* there. (TANIA MARIA DOS SANTOS, *terreiro* Oxumaré).

The above accounts, taken from interviews with Candomblé members in some *terreiros* in Salvador, show that the descendents of the African slaves of different nationalities refer to themselves as the main users of the São Bartolomeu Park. Through the continuous pilgrimages, washing, baptisms and sacrifices, and the close ties with the cult to nature, the Park became the home of the African gods.

All the Candomblé rites are directed towards balance and harmony in the vital *axé* energy. Thanks to this energy, all things, beings and places "exist", and the world and the universe "rotate". Correct management of substances that contain *axé* can provide equilibrium between the forces of the material worlds (*Aiyé*) and the spiritual world (*Órum*). The idea of an exchange between these two worlds, the balance of energy, explains the central role of the Candomblé sacrifices and offerings³³.

The sacrifices and offerings to the gods, the pilgrimages to the sacred *cachoeiras* and collecting plants for the rituals in the area of the Park demonstrate the very strong ties between Candomblé and nature, giving new meanings to the natural spaces and elements and making the Park the home of Oxumaré (*orixá*

33 A. SERPA. "Ponto convergente de utopias e culturas: o Parque São Bartolomeu", *Revista Tempo Social*, São Paulo, vol. 8, n.º 2, 1996, pp. 177 to 190.

of the rainbow), of Nana (*orixá* of mud, underground water and marshes), of Oxum (*orixá* of fresh water and fertility), of Obaluaíê (*orixá* of diseases closely related to the earth and tree trunks) and of Tempo (*orixá banto* of hunting). The selection of specific places in the Park as a “dwelling place” for the *orichás* is according to criteria established by the special features of the place (for example, the presence of waterfalls, large stones or specific trees). Followers of the cult appear to have the capacity to perceive the presence of their gods beyond the visible world, making physical space and its elements holy.

People said that that place was excellent for the cult, because we found a lot of *axé* there, a great deal of strength. When people arrive there, they feel the pure air, simplicity and truth. (Mother ASTÉRIA, *terreiro* of Angola) (figure 41: p. 323).

Created under Decree 5363 of 28 April 1978, the Pirajá/São Bartolomeu Metropolitan Park has suffered from pollution by hydric emanations, clearing and insecurity ever since it was established. Multiple proposals have been put forward for the preservation and management of the Park, but nothing much has been done about it. In 1982, for example, the Municipal Prefecture’s Parks and Gardens Superintendency –SPJ– drew up a document with proposals for the Park, among which the following were important: elimination of a strip of 100 metres from the south western side of the Park and definition of the specific spaces reserved for Candomblé ceremonial³⁴ (figure 42: p. 324).

Justification of the first proposal was the relocation of the settlers without resources outside the Park. A few months after the document was written, the Prefecture proposed that the Park be divided into plots of land for housing. This caused considerable argument. The fact that the beneficiaries of the plots themselves refused to occupy them, in order not to risk profanating the sacred forest of the *orichás*, was decisive in aborting the project³⁵.

During 1993 to 1996 administration, the Municipal Planning Department drew up a document with proposals for the São Bartolomeu Park, without

34 A. SERPA. “Ponto convergente de utopias e culturas: o Parque São Bartolomeu”, *Revista Tempo Social*, São Paulo, vol. 8, n.º 2, 1996, pp. 177 to 190.

35 Idem.

mentioning the Pirajá Metropolitan Park, among which were the following: construction of a wire fence; installation of urban buildings to support tourism and Candomblé rituals; recuperation of vegetation on the western zone of the Park in an area of 85 hectares³⁶.

The proposals of the following administrations (1997–2001 and 2001–2004) also included the Pirajá Metropolitan Park. The following actions were proposed for it: reforestation of the cleared areas, introduction of a vegetable garden to cultivate blooming plants, an apiary, using local manual labour; introduction of the sale of different products to reinvest profits in Park maintenance and to fence the area. The following actions were proposed for the São Bartolomeu Park: removal of commercial units next to the *cachoeira* of Oxum and fencing the area of the Park³⁷.

With the exception of certain buildings (now abandoned) for the practice of Candomblé (a market stall close to the Oxumarã *cachoeira*, for example, is now without a roof), the Park was not demarcated and suffers constant clearing and invasions, with no replacement of the vegetation removed. While the public entities had abandoned the Park, non-governmental organizations and associations of settlers worked on its preservation. Thus, in 1987, the Platform Settlers Association –AMPLA–, a neighbourhood bordering on the Park, required the Park to be fenced, educational activities to be carried out in the neighbourhoods and the promotion of cultural events for the inhabitants of the railway suburb³⁸.

In 1991, the Friends of the São Bartolomeu/Pirajá Park Association began to train guides and guards for the Park. 35 public school students were selected and trained. In 1994, the Association launched the São Bartolomeu/Pirajá Memorial project, with a broader environmental education proposal, also including public school teachers and students. After 1996, the São Bartolomeu Education Centre –CEASB–, commenced environmental education activities projects in public schools and the “raising environmental awareness”. In 1999, the CEASB organised an outing whose purpose was for the Park to be

36 Idem.

37 Idem.

38 Idem.

recognised by UNESCO as a cultural heritage of humanity, but did not come to fruition³⁹.

CONCLUSION

As will have been understood, the objective of this investigation was not to present yet another study of the Salvador Candomblé. Neither was it to show an extravagant urban case. Our reflection in this chapter has enabled us to propose a key for understanding the susceptibility of nature to the displacement and enhancement of the position it occupies in the social sciences. From our point of view, nature does not surround society, it is not an external world, but is right in the centre, like an artifice that results from manufacture. In this line of thought, SERGE MOSCOVICI's statement seems to us to be pertinent: "societies build natural conditions according to their cultural schemes and their social logic at a given historical moment"⁴⁰. Candomblé's tree regulations show us, in an exemplary fashion, that urban practices in holy places are not opposed to nature and culture, the city and the forests, man and the divinities.

Indeed, each society builds its natural conditions in order to guarantee its distribution and a legitimate regime of relationships. This distribution, this rational regime and the ideological systems and practices that go with it are proof that a "commitment" exists. This commitment is very problematic. The place attributed to nature in Bahia Candomblé disturbs habitual categories of thought and obliges us to reconsider concepts that appeared evident. Opposition between city and nature, between public and private spaces, between sacred and profane places, begs for reassessment, because it is evaluated from the perspective of an urban practice petrified for centuries by a memory in which mystique is always alive.

We have endeavoured to demonstrate that trees are the centre of proposals that surpass considerably both the vindications of Salvador's Afro-descendants and the concerns of the elected politicians regarding the introduction of measures for the protection, production and the management of green spaces.

³⁹ Idem.

⁴⁰ SERGE MOSCOVICI. *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion, 1968.

In Salvador, both the trees and forests are living beings who incarnate divinities and they are holy. This is sufficient to justify the declaration that nature is a social construction, but also represents the hopes of the citizens. Concern regarding the environment and ecology and, more recently, the ideology of sustainable development form part of civilian society's aspirations, but we must not forget that these words have not always been heeded. If a city was built over a very long time without taking its "nature" variable into account, this aspect must now be included; indeed, it cannot, under any circumstances, be excluded. This brings to mind the rather stereotyped concept of nature as something external, something that surrounds the human environment and with which man has dialectic relations. And it leads to the most important question regarding the coexistence of city and forest, and the competition between spaces considered free and built up spaces, the distribution of space between use and users, at the risk of exclusion and rejection.

Trees are at the heart of the struggle: if the *orichás* are incarnate, they are also the living proof that these accounts, taken from the memory of slavery, are always present. Under their shadow they tell, to those who wish to hear, of the ancestral tie that man has woven with his city/nature. Proof of this is that the policies adopted on the protection of nature, legal texts and the intentions expressed at the Rio Summit impose a model to which we must adapt and, above all, that should be interpreted according to each particular situation.

BIBLIOGRAPHY

- ANGEOLETTO, F. H. S. "Pirajá; um bairro e um Parque. A vegetação como fatos de aumento da biodiversidade e da qualidade de vida nos ambientes urbanos: 2000", disertación (Maestría en Arquitectura y Urbanismo), Facultad de Arquitectura, Universidad Federal de Bahia, 2000.
- A Tarde*. "Falta força política para apoiar Candomblé", Salvador, 21 September 2004.
- BASTIDE, R. *Les Amériques noires*, L'Harmattan, 1973, Paris.
- BASTIDE, R. *Le Candomblé de Bahia, transe et possession du rite du Candomblé*, Paris, Mouton, 1958.
- CHEVALIER, J. and A. GHEERBRANT. *Dicionário de símbolos*, Rio de Janeiro, Jose Olympo, 1998.
- CORREIA, S. and A. SERPA. "Influência do processo de expansão urbana na perda de áreas verdes e no uso das plantas medicinais nos terreiros do Curuzú, Salvador", in A. SERPA (coord.). *Fala, periferia! Uma reflexão sobre a produção do espaço periférico metropolitano*, Salvador, PROEX/EDUFBA, 2001.
- COSTA LIMA, V. *A família de santos nos Candomblés jeje-nagô da Bahia: um estudo das relações inter-grupais*, Salvador, UFBA, 1977.
- DIAS, J. R. "Territórios do Candomblé: desterritorialização dos terreiros na Região Metropolitana da Salvador. 2003", Disertación (Maestría en Geografía), Instituto de Geociencias, Universidad Federal de Bahia, 2003.
- DO NASCIMENTO, A. *O Quilombismo*, Petrópolis, Edit. Vozes, 1980.
- ELBEIN DOS SANTOS, J. *Os Nagô e a Morte*, 4.^a ed., Petrópolis, Edit. Vozes, 1986.
- FREYRE, G. *Maîtres et esclaves: la formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, 1952.
- JUNG, C. G. *Archetyp und Unbewußtes*, Grundwerk, t. 2, 4.^a ed., Walter-Verlag AG Olten, 1990.
- LUZ, M. A. *Cultura negra em tempos modernos*, Salvador, EDUFBA/CEAO, 2002.
- MOSCOVICI, S. *Essai sur l'histoire humaine et la nature*, Paris, Flammarion, 1968.

248 *Sacred spaces, confiscated forests. El Candomblé in Salvador de Bahia or nature divided*

PETROVICH, C. and V. MACHADO. *Mitos afro-brasileiros*, Salvador, EDUFBA, 2004.

SERPA, ANGELO (coord.) *Fala, periferia! Uma reflexão sobre a produção do espaço periférico metropolitano*, Salvador, PROEX/EDUFBA, 2001.

SERPA, A. "Ponto convergente de utopias e cultura: o Parque de São Bartolomeu", *Revista Tempo Social*, vol. 8, n.º 2, São Paulo, 1996.

SERRA, O. *O mundo das folhas*, UFBA, 2002.

VATIN, X. *Rites et possessions à Bahia*, L'Harmattan, 2005.

VERGER, P. *Orisha. Les dieux yorouba en Afrique et au nouveau monde*, Paris, Métailié, 1982.

VIANA Filho, L. *O negro na Bahia*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1988.

2007. « Visibilidade », dans Serpa A (dir), *O espaço público na cidade contemporânea*, Salvador de Bahia, Editora Contexto. P 69-106

O espaço público na cidade contemporânea



Angelo Serpa



editoracontexto

VISIBILIDADE

Parques públicos como representações do poder e alegorias do tempo na cidade contemporânea: o exemplo de Paris

Todos os parques públicos representam alegorias do tempo e dos poderes que os conceberam. Para a demonstração de tal assertiva, Paris se impôs como exemplo emblemático, proporcionando a confrontação disciplinar de dois pesquisadores de círculos culturais distintos, trabalhando sobre o mesmo objeto de estudo: os parques urbanos.¹

Espaço e tempo atuam concomitantemente nos parques públicos e servem de fio condutor da análise. As escalas espaciais constituem o primeiro nível da reflexão. A grande escala vai desde alguns metros a alguns hectares, correspondendo à superfície dos parques e aos lugares do uso e da apropriação. A escala média suscita uma leitura do parque público no contexto da cidade, enquanto a pequena escala leva em consideração a aglomeração, a região e o país. O segundo nível da reflexão concerne ao tempo: o tempo curto é aquele dos usuários e de suas práticas de apropriação espacial, enquanto o tempo longo mobiliza os idealizadores e os gestores dos projetos, os poderes públicos e as imagens hegemônicas, sendo o tempo necessário para que um parque possa existir.

As observações de campo servem para validar a argumentação aqui proposta.

Algumas vezes, no entanto, elas pareceram lacunares ou demasiado subjetivas. Por isso, outras fontes de informação também foram utilizadas sob todas as formas disponíveis: os argumentos dos arquitetos e paisagistas, aqueles dos políticos, bem como os elementos e as diretrizes principais dos projetos, planos e programas que deram origem aos parques analisados. Esse conjunto de dados produz um dispositivo, um sistema, no qual é conveniente distinguir diversos níveis de interação. As temporalidades e as escalas espaciais são condições necessárias para a problematização da discussão proposta.

A discussão se articula em torno de dois paradoxos principais: entre a forma e o discurso, e aquele que concerne aos valores, estes últimos colocando em destaque as virtudes dos parques urbanos (estéticas, pacificadoras, higienistas, pedagógicas), mas muitas vezes deixando em segundo plano os valores imobiliários e mercadológicos, que traduzem a emergência do *marketing* urbano, um signo forte das representações do poder econômico e político.

O discurso e a forma

Antes mesmo de tornar-se esse espaço de lazer caro aos *urbanitas* ávidos de natureza, o parque é uma idéia, um conceito, uma utopia, um desejo... Concebido como equipamento urbano e recreativo, o parque público está ligado, sobretudo, a uma vontade política. A história de um parque começa sempre com uma comanda política, mas o caminho é longo até que ele possa deixar traços na paisagem urbana.

Para realizar seu “sonho” de parque público, o poder (real, imperial ou presidencial) sempre soube buscar o auxílio de profissionais de prestígio. Note-se que mesmo hoje os exemplos validam essa hipótese. Luís XIV resgatou, em Versalhes, a brilhante equipe de Vaux le Vicomte, composta, entre outros, por Le Nôtre e Mansart; Napoleão III, para os parques de Buttes-Chaumont, de Montsouris e de Monceau, utilizou-se da competência de Haussmann e Alphand; em La Villette, para o “parque do século XXI”, François Mitterrand lançou mão do arquiteto Tschumi e de alguns paisagistas de renome como Gilles Vexlard e Alexandre Chemetoff.

Os parques sempre cumpriram o papel de “emblemas” do poder, mobilizando recursos consideráveis para sua concepção e implantação. Eles são vitrines e signos ostentatórios dos poderes constituídos, sem os quais não podem existir. Quais são os discursos que se escondem por trás dessas ambições políticas? Como e sob que formas manifesta-se essa vontade política de representação?



Figura 1. Jardim de Versalhes, Paris.

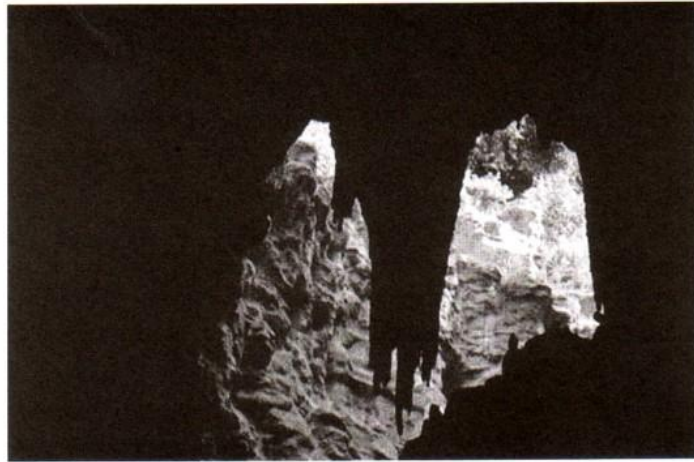


Figura 2. Parque de Buttes-Chaumont.

Os concursos de idéias e projetos

Os concursos para escolha dos projetos constituem atualmente a primeira etapa para implantação de um parque público, sua data oficial de “nascimento”. Antes mesmo de se materializar e deixar suas marcas no espaço urbano, o parque público é um discurso dos poderes políticos e econômicos. A realização das intenções oficiais se dá no tempo longo das representações e das tomadas de decisão políticas. Trata-se, sobretudo, de uma vontade política que se manifesta através da intenção de deixar traços para o futuro, de se representar através do tempo. Os parques sempre foram elementos emblemáticos de operações de urbanismo, inscritas na pequena escala espacial da aglomeração, da região, do país e do mundo.

Qualquer que seja a época em que foram concebidos, os parques são sempre testemunhos do gosto pelo gigantismo e pelo grande espetáculo daqueles que decidem os destinos das cidades em termos de arquitetura e urbanismo (Choay, 1985). Antes de tornar-se um ato de escritura dos arquitetos e paisagistas, o parque é acima de tudo a tradução de uma demanda política. Hoje os parques são motivos para organização de concursos internacionais de arquitetura e urbanismo que sublinham o prestígio dessas realizações, transformadas em canteiros de obras de presidentes e prefeitos.

O exemplo do Parque de La Villette é significativo nesse contexto. Para todos os agentes envolvidos, sobretudo para os arquitetos e paisagistas, mas também para os contratantes do projeto, a concepção e implantação desse grande parque determinaram a organização de um concurso internacional de prestígio. A vontade manifesta de conceber um modelo para o parque do século XXI mostra bem sua importância. As questões colocadas para as 472 equipes participantes do concurso eram complexas: o objetivo principal da operação era o de conceber um equipamento internacional, descentralizando a cidade e instalando um

pólo estruturante para toda a região nordeste de Paris. Um grupo de personalidades (Jack Lang, Roger Quilliot, Paul Guimard, Robert Lion) foi convocado pelo presidente da república para colaborar na elaboração do ambicioso programa. O concurso internacional foi oficialmente lançado em abril de 1982.

Já durante o governo de Valéry Giscard d'Estaing pensava-se na implantação de um museu nacional das ciências e da indústria, de um auditório e de diversos equipamentos anexos em La Villette; no governo seguinte, de Mitterrand, o projeto é ampliado e modificado, com a adoção de novos conceitos. A vontade de impor a idéia de um complexo cultural polivalente explicita a intenção de sinalizar uma mudança no governo do Estado Francês. Para Mitterrand, trata-se de superar os testemunhos de épocas passadas; para Jack Lang, de criar a possibilidade de conceber espaços de dimensões suficientes para permitir aos visitantes, através de passeios e itinerários diversos, algo mais que simplesmente o exercício de atividades físicas (Denègre, 2001).

As ambições e expectativas do presidente da república no tocante ao novo parque público são expressas sem ressalvas durante a apresentação do projeto ganhador do concurso internacional. Postado diante de grandes painéis representando os parques de Versalhes e Buttes-Chaumont (ilustrando, respectivamente, os parques dos séculos XVII e XIX), Mitterrand diz a Tschumi que os considera projetos emblemáticos para a época em que foram concebidos (Denègre, 2000). Não é à toa que esses dois parques são evocados como referências clássicas e colocados em relação direta com o “parque do século XXI”. O objetivo maior dessas operações se revela através da criação de modelos portadores de idéias tidas como “inovadoras” em relação ao contexto histórico em que esses parques foram concebidos. Essas idéias vão ajudar os poderes públicos em suas estratégias de representação na escala do mundo, assumindo “riscos” em relação às formas preexistentes.

No Buttes-Chaumont, o objetivo era o de encenar uma paisagem ideal, com uma ambigüidade própria da época em que foi concebido, onde o falso e o verdadeiro rivalizavam “sem vergonha”. O parque foi implantado por Haussmann no lugar de um antigo depósito de lixo em Paris. O projeto do novo parque agradou a Napoleão III, que o aceitou imediatamente e sem ressalvas. O Buttes-Chaumont foi inaugurado na primavera de 1867 e transformou-se rapidamente num símbolo das grandes realizações do império. Em Versalhes, Le Nôtre concretizou a utopia de Luís XIV. Aqui, a dominação simbólica da natureza expressa a intenção de dominar o mundo. O parque é indubitavelmente uma metáfora do poder, uma representação do mundo dominado pelo rei (Jarrassé, 1992; Carmona, 2000; Verlet, 1961).

Hoje, os concursos internacionais substituem a vontade real ou imperial para legitimar uma política voluntária de criação de grandes equipamentos culturais. Para todas as operações urbanas de monta, os concursos tornaram-se incontornáveis e obrigatórios. Em La Villette, depois da realização do concurso, a idéia do parque cristalizou-se em torno dos princípios formais do desconstrutivismo. Grandes superfícies

gramadas, jardins temáticos e pavilhões vermelho fogo (as *folies*) são os elementos principais do projeto, constituindo, segundo Tschumi, um imenso edifício descontínuo com uma estrutura única (Debié, 1992). Quando a idéia do parque se consolida, são enfim convocadas as equipes de profissionais competentes. O parque se transforma em discurso. Explicações, argumentos, planos e projetos são a expressão dessa mobilização. Onde implantar cada um dos equipamentos? Sob que padrões estéticos? Pois o parque deve cumprir ao mesmo tempo toda sorte de expectativas: dar novamente coerência ao tecido urbano, transformar a imagem dos bairros do entorno, embelezar a cidade, oferecer lugares de entretenimento e diversão à população etc. Todos os interesses – sociais, urbanísticos, estéticos – se superpõem. E são enfim as formas do novo parque que deverão dar conta de todos os discursos.

Organiza-se então uma grande operação de tradução de uma linguagem em outra. É nesse momento que intervêm os arquitetos, paisagistas e artistas plásticos, apropriando-se de fato do projeto. O discurso transforma-se em formas, desenhos, maquetes. Já nesse estágio do processo de gênese do parque observa-se uma defasagem entre a idéia original e aquela concretizada nos planos e projetos. O tempo segue seu curso, e uma dezena de anos é às vezes necessária para que os projetos sejam de fato implantados: após a realização dos concursos, das reuniões dos jurados, da escolha das equipes vencedoras, da mediatização nas revistas profissionais e na imprensa dos projetos vencedores, pode-se enfim iniciar o canteiro de obras. De acordo com sua importância – simbólica e econômica – os projetos dos novos parques inscrevem-se na lógica de um mercado mundializado e as equipes participantes dos concursos internacionais possuem em geral prestígio correspondente à importância do projeto. Podemos dizer que para pequenos parques os candidatos são locais e para os grandes parques os candidatos possuem renome internacional? Existem “grifes”, como na alta costura, escolhidas justamente por sua reputação internacional? Qual é afinal a importância do discurso formal e das formas do discurso nesse tipo de “competição”?

Quando o discurso torna-se forma

Nos dias atuais, os vencedores dos concursos lançados por sociedades de economia mista, pelo Estado ou pela municipalidade desempenham papel central na tradução formal do discurso político. Trata-se, sobretudo, da tradução das intenções oficiais – políticas e econômicas – da busca de princípios estéticos para a “encenação” do poder. Durante o colóquio “A pesquisa e os pesquisadores nas escolas de paisagismo francesas”, realizado na ENSP de Versalhes, Gilles Vexlard – que concebeu o Jardim de La Treille no Parque de La Villette – resume seu papel como paisagista profissional com as seguintes palavras: “O paisagista não é um mediador, mas um prospector que busca a solução para os problemas colocados por aqueles que encomendam os projetos. Nós somos pagos para isso!”. Arquitetos e paisagistas devem sempre respeitar um conjunto de diretrizes e orientações, resultado de pesquisas sobre as características do sítio, encomendadas ou realizadas por aqueles que demandam os projetos ou pelos organizadores dos

concursos. A forma é, portanto, algo que restringe o trabalho dos criadores desde o lançamento dos concursos internacionais de projetos.

Os concursos lançados em Paris para criação e implementação de grandes parques públicos nos anos 1990 atraíram o interesse de muitas equipes profissionais. Para o Parque André-Citroën, implantado no terreno da antiga fábrica de automóveis, a exigência fundamental do Ateliê Parisiense de Urbanismo (Apur) e da prefeitura de Paris era a de que o parque fosse concebido considerando sua inserção no tecido urbano a partir de duas escalas distintas: aquela da cidade e dos grandes parques públicos e aquela dos novos bairros e do 15^o distrito de Paris. Os participantes do concurso foram estimulados a enriquecer essas diretrizes com espaços, programas e temas originais, devendo respeitar também as (estritas) normas e prescrições para o entorno construído do novo equipamento. Dez equipes – de um total de 63 candidaturas e 45 equipes estrangeiras – foram selecionadas. Ao final do concurso, duas equipes são consagradas, devendo trabalhar juntas na concepção e implantação do projeto do novo parque, “conciliando” seus discursos: a equipe de Viguier, Jodry e Provost, de um lado, e, de outro, a equipe de Berger e Clément.

Tratava-se de fazer convergir um discurso “urbanístico” com um discurso “cênico”, ao mesmo tempo complementares e em oposição. O primeiro – o “formalismo urbanístico” da equipe de Provost – priorizava a inserção do parque no espaço urbano, enquanto o segundo – a “narrativa vegetal” da equipe de Clément – sublinhava o papel e o desenho dos jardins temáticos no contexto do novo parque. Esse “casamento”, imposto pela prefeitura de Paris, foi consequência não somente das analogias de forma entre os projetos apresentados pelas duas equipes (grande gramado retangular no centro do parque, emoldurado por cursos d’água e jardins temáticos), mas também por uma vontade explícita de legitimar a linguagem neo-romântica, por vezes inconsistente, mas extremamente eficaz, adotada nas duas propostas. Para a prefeitura de Paris, a concepção de um parque dessa importância deveria nortear-se por uma “idéia forte”, associando o rigor de Provost e os conhecimentos botânicos de Clément (Debié, 1992; Garcias, 1993; Paysages et Actualités, 1992).

Os grandes parques são a materialização de uma narrativa, ligada a uma linguagem e a uma forma de “escrita”, que deixam suas marcas na cidade através do tempo. Se no Parque André-Citroën, o Jardim do Movimento – uma superfície calculada, instável e criativa (Yum, 1993) – simboliza os ciclos naturais e a passagem do tempo, no Parque de Bercy, o objetivo é fazer do próprio tempo a matéria-prima do projeto, implantado no lugar dos antigos depósitos de vinho da capital francesa. Para os criadores do parque, tratava-se de conservar as marcas do passado nos “Jardins da Memória”, conservando o traçado dos caminhos e vias (que datam do início do século XX) e cerca de 400 árvores centenárias. Segundo a equipe ganhadora do concurso – escolhida entre 106 candidaturas (46 estrangeiras) –, tratava-se, sobretudo, de criar e conceber o novo parque a partir dos testemunhos de épocas passadas, ainda existentes no lugar (Ferrand; Feugas; Huet; Lecaisne; Leroy, 1993).

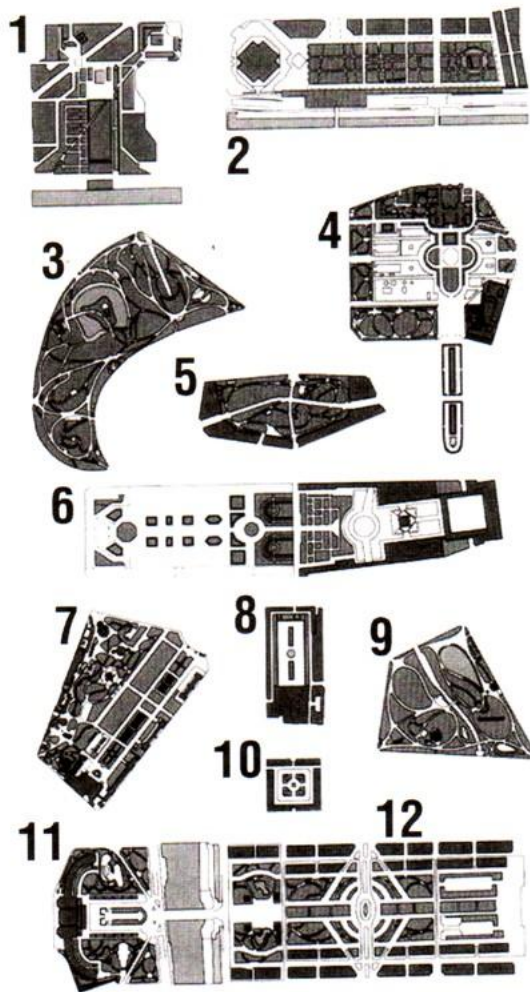


Figura 3. Comparação gráfica com escala constante dos principais parques parisienses:

1. Parque André-Citroën;
2. Parque de Bercy;
3. Parque de Buttes-Chaumont;
4. Jardim de Luxemburgo e alamedas do Observatório;
5. Parque Monceau;
6. Jardim das Tulherias;
7. Jardim das Plantas;
8. Jardim do Palais-Royal;
9. Parque Montsouris;
10. Praça de Vosges;
11. Jardins do Trocadero;
12. Campos de Março (Fonte: Apur).

A concepção e implantação dos Parques André-Citroën e Bercy apresentam muitos pontos em comum. Os dois parques, originados das decisões do Conselho de Paris, no início dos anos 1970, deveriam contribuir para a criação de novos bairros, com funções residenciais, comerciais e de serviços, no lugar de antigos terrenos industriais ou de depósitos/entrepósitos, próximos dos limites da cidade: as fábricas da Citroën e os depósitos de vinho de Bercy e, nos dois casos, os terrenos contíguos da rede ferroviária. A implantação dos dois parques deu-se também num período de “vacas magras” e, em Bercy, a palavra de ordem foi a contenção de gastos. Em 1994, quando um terço das obras do parque estava concluído, o arquiteto Bernard Huet declarou que considerava o projeto “desfigurado”, denunciando o “fosso” existente entre o “espírito” do projeto original e o “vigor” do que estava sendo efetivamente implantado em Bercy.

A implantação menos custosa do Parque de Bercy em comparação ao Parque André Citroën mostra que a Prefeitura de Paris tornou-se, com o passar do tempo, menos ambiciosa em suas estratégias de representação. Em Bercy, alguns equipamentos que constavam no projeto original não foram implantados, a exemplo de uma grande estufa, de um anfiteatro e de alguns cafés. Nos dois casos, as estratégias de representação se fazem na pequena escala da aglomeração, ao passo que, para o parque André-Citroën, a pequena escala abrange também o país e o mundo. Com este último parque, a prefeitura de Paris pretendia “rivalizar” com o governo central francês e “seu” Parque de La Villette. O objetivo era o de apontar um novo modelo para o “parque do século XXI”, abandonando a visão arquitetônica e o espírito de “instalação artística” do Parque de Tschumi. Uma década mais tarde, tratava-se de conceber e implantar em Javel-Citroën “um parque de paisagistas”, onde os jardins de Clément deveriam desempenhar um papel central.

Uma vez implantado, o parque se transmuta em formas. Começa o tempo de sua legitimação através da apropriação social das formas pelos usuários. É aqui que termina o paradoxo entre forma e discurso. Para os pesquisadores, as fontes documentais tornam-se escassas. O que acontece uma vez que o parque passa a ser “lido” e “vivido” na paisagem urbana?

A apropriação da forma

Os usuários são raramente objeto de grande interesse por parte dos agentes que viabilizam a implantação dos parques públicos. No entanto, por suas práticas espaciais e suas estratégias de representação, eles acabam por forjar novos discursos, relacionados à crítica aos lugares que freqüentam, aos comportamentos, às atitudes e às lógicas de apropriação espacial. As trilhas e os caminhos espontâneos nos gramados, os bancos ignorados ou disputados, as incivildades cometidas em determinados lugares... Todas essas apropriações devem ser interpretadas como discursos. Colocados em perspectiva como contraponto às ambições sociais dos agentes políticos e aos projetos propostos e implantados pelos profissionais da paisagem, os modos de apropriação recontam, através de um outro registro de tempo, a história e a vida cotidiana do parque urbano.

Os usos do parque se lêem na escala da cidade ou do bairro. Eles correspondem às práticas de lugares particulares no interior dos parques: as áreas gramadas, as áreas de lazer infantil, os caminhos... Dito de outro modo, o tempo “encaixa-se” no espaço. Uma vez no interior do parque, o tempo torna-se ainda mais curto e as escalas espaciais ainda maiores. Ao que parece, o tempo dos usos não corresponde àquele necessário para que o parque possa existir, ele é seqüenciado, fragmentado, repetitivo. Ele corresponde aos ritmos urbanos e à liberdade de cada um de ir a um parque e lá passar algumas horas ou minutos.

A acessibilidade e a proximidade são os elementos mais importantes para o público. Isso parece comprovar que os aspectos estéticos e históricos do lugar não são as razões principais para seu sucesso. Os grandes parques históricos em Paris,

como o Jardim de Luxemburgo ou o Buttes-Chaumont, devem se adaptar – às vezes de modo “doloroso” – aos “novos” tempos. Como fazer coexistir as suntuosas floreiras com as áreas de lazer infantil e seus brinquedos de cores fluorescentes, sem ferir a estética que convém a um sítio histórico? Como gerir a concorrência entre os animais domésticos (e seus dejetos) e as crianças nas áreas de lazer infantil com piso de areia tratada? Como fazer coabitar os praticantes de *cooper* e aqueles que preferem meditar e contemplar a natureza?

Ao que parece, com os processos de apropriação social dos parques públicos, instala-se uma concorrência entre os usos ditos “conformes” com as regras e normas e os usos imprevisíveis ou “proibidos”. O usuário é, como os criadores dos parques urbanos, um agente no espaço do qual ele se apropria. A utilização dos parques urbanos é ordinária, cotidiana e banal. Esses modos de utilização são compatíveis com as intenções originais dos projetos, com a estética e os conceitos utilizados na concepção dos grandes parques urbanos? Os testemunhos recolhidos por Pascal Denègre (2001) entre os usuários do Parque de La Villette mostram uma defasagem entre forma e uso. As *folies* de Bernard Tschumi são interpretadas com muita liberdade e fantasia pelos usuários do parque.

“As folies? Eu acabei de constatar isso escrito em algum lugar; estava escrito folie das crianças em uma espécie de casa vermelha. Sempre achei que eram escritórias de administração do Parque.”

“Esses equipamentos vermelhos têm um ar frio e impessoal. Mas essas são as cores de La Villette: o vermelho e o verde. É uma coisa moderna, ‘design’, talvez com um pouco de exagero. Eu não vejo nenhuma relação entre todas essas coisas do parque.”

“Existe uma unidade de estilo. De um lado, há as passarelas, de outro, essa arquitetura metálica e ondulada. E há também essas ‘máquinas’ vermelhas aqui e acolá, mas não se sabe exatamente para que servem e porque estão ali, mas elas estão em toda parte!”

“Isso tudo me dá a impressão de que nada foi pensado no momento de implantação do parque; ao que parece foram aos poucos colocando essas coisas porque havia espaço para isso.”

Esses discursos articulados com palavras e expressões do dia-a-dia vão encontrar eco em outras formas de linguagem, aquelas ligadas ao corpo e às práticas de apropriação espacial. Podem-se distinguir três tipos de práticas, que vão informar sobre a pertinência ou, ao contrário, a incompreensão das formas dos equipamentos colocados à disposição dos usuários. As primeiras são aquelas em perfeita concordância com as diretrizes impostas pelos projetistas. Trata-se das caminhadas e do *cooper* diários, da apropriação dos bancos confortáveis e bem expostos ao sol (a prática do bronzeamento transforma os parques em “praias”), das brincadeiras e jogos das crianças nas áreas de lazer infantil, dos gramados onde os jogos e os piqueniques são permitidos, dos lugares onde se pode tocar música (Parque de La Villette) ou praticar esportes (ginástica chinesa no Jardim de Luxemburgo, por exemplo).



Figura 4. Área de lazer infantil em La Villette, Paris.

Em alguns casos, os modos de apropriação não levam em conta as intenções do projeto original, ocasionando conflitos de uso entre os usuários. O exemplo dos animais domésticos nos parques públicos é emblemático. A França é o país no mundo com maior número de animais domésticos (especialmente de cães). Nas cidades, são os parques públicos os locais de “recreação” para esses animais, que colocam o problema da coabitação com outras formas de uso, daí a existência de regras e proibições no tocante a essa questão. A presença dos sem-teto, territorializando determinadas áreas dos parques urbanos, também suscita reclamações e protestos. No Parque André-Citroën, embora o uso dos jatos de água da esplanada principal seja proibido para o banho, uma multidão de crianças e jovens disputa a área nos dias mais quentes do verão. Também as floreiras sofrem com a “colheita” proibida às vésperas dos dias das mães, quando os serviços de jardinagem da cidade se debatem com o sumiço de gerânios que vão florir os balcões dos apartamentos no entorno dos parques e jardins...



Figura 5. Grupo de percussão em La Villette, Paris.

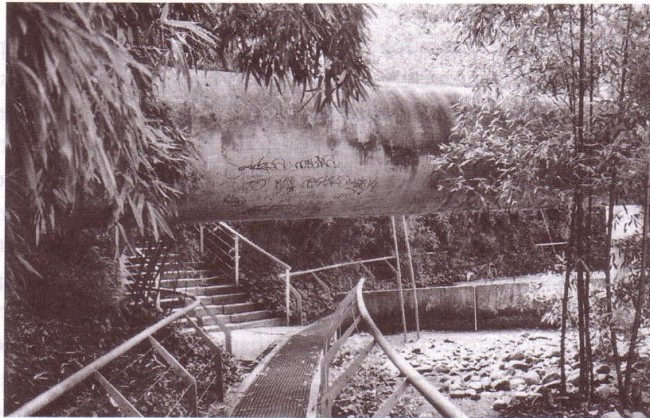


Figura 6. No Parque André-Citroën, embora o uso dos jatos de água da esplanada principal seja proibido para o banho, uma multidão de crianças e jovens disputa a área nos dias mais quentes do verão.

A utilização do parque público mobiliza códigos de conduta supostamente conhecidos de todos. Mas as transgressões a esses códigos podem ser mais graves que as relatadas no parágrafo anterior. O parque pode também se transformar em lugar de delitos e incivildades, particularmente no período noturno. Essa característica em geral não é abertamente evocada, mas faz parte das preocupações dos responsáveis pela concepção, implantação e gestão dos parques urbanos. Assim, o problema do cercamento dos parques e dos horários de abertura e fechamento está estreitamente relacionado com a segurança e o controle do espaço, com a ausência de vegetação e as grandes perspectivas que se abrem ao olhar (como em La Villette). Lugares escondidos pela vegetação são objeto de receio e desconfiança por grande parte dos usuários. Isso prova que o parque público – apesar de suas características de lugar de controle e pacificação social – não está protegido do mundo que o rodeia (afinal, por que haveria de estar?). Ao contrário, ele serve de caixa de ressonância, de eco para o mundo ao seu redor. Longe de neutralizar as dissonâncias urbanas, ele é o espelho que as reflete.



Figura 7. Pichação no Parque de Bercy.



Figuras 8 e 9. Pichações no Jardim dos Bambus em La Villette.

Valores encarnados e revelados

O século XIX é o período onde emerge a idéia do parque público urbano. Atribui-se então a esse espaço um conjunto de qualidades que deveriam resolver os males da nascente civilização industrial. O parque público é visto desde então como instrumento útil para os reformadores do momento, que vão agir de acordo com o lema, “faz-se necessário tornar a cidade bela e boa de viver para seus habitantes”. Na capital inglesa, em 1833 (ano que marca a adoção da idéia de parque público pelas instâncias oficiais de planejamento urbano), o Comitê responsável pelos espaços públicos urbanos apresenta seu primeiro relatório ao Parlamento Britânico. Trata-se de um inventário de fatores que determinam a necessidade de espaços públicos para os habitantes das cidades, especialmente associados às necessidades relacionadas com a saúde, o bem-estar, a moral e a diversão da população. Nasce a idéia de parque público como um lugar de virtudes!

Nesse momento histórico, a questão central colocada é a ênfase nos aspectos funcionais em detrimento dos aspectos estéticos, que corresponde às mudanças relativas ao público freqüentador dos parques urbanos. De observadores, eles assumem agora a condição de usuários de espaços organizados para satisfazer suas necessidades. Essas necessidades (atualmente, fala-se de expectativas, mas o conceito é similar) se articulam em torno da idéia de que a cidade, seus miasmas e dejetos precisam de um antídoto, de aeração e circulação. As doutrinas higienistas são, portanto, as primeiras a legitimar o parque em sua função sanitária. Frederick Law Olmstead, um dos precursores entre os criadores do parque público nos Estados Unidos (é dele o projeto do Central Park em Nova York), defende explicitamente essas doutrinas em um fragmento de carta endereçada a Calvert Vaux, no qual argumenta que os parques urbanos salvaram a vida de muitas mulheres e crianças, que não teriam condições financeiras para se “curar” fora das cidades (Le Dantec, 1996).

Aos benefícios sanitários e higiênicos da “natureza” na cidade industrial acrescenta-se a virtude de “pacificação social”, associada rapidamente a uma espécie de “controle social”. O parque público e seus usos normatizados deveriam servir de modelo de conduta para os mais pobres; ali eles poderiam aprender relações de bons modos e cortesia. É nesse contexto que Olmstead, na mesma carta citada no parágrafo anterior, enaltece os méritos dos parques urbanos, argumentando que esses equipamentos criariam uma atmosfera que estimularia as classes mais desfavorecidas e refratárias à ordem estabelecida a desenvolver novas relações sociais, baseadas na harmonia e na delicadeza.

A obediência e a submissão às normas sociais, graças à freqüentação dos parques urbanos, nunca esteve muito distante de preocupações de ordem econômica. Em Londres, John Nash e Humphry Repton vão conceber o Regent’s Park pensando também na construção de imóveis residenciais a fim de valorizar o solo urbano e aquecer o mercado imobiliário da época. O mesmo acontece em Paris sob a ação de Haussmann, onde os grandes projetos de parques públicos estarão sempre associados a operações imobiliárias de monta. A população dos arredores dos Parques Monceau e Buttes-Chaumont viu os preços de seus imóveis triplicarem em alguns poucos anos, o mesmo acontecendo no entorno do Central Park em Nova York. Para Olmstead, o parque tornou a cidade mais atrativa para as classes de renda mais alta, que com a decisão de habitar as áreas mais centrais do entorno do parque tornaram-se também (bons) contribuintes (Ponte, 1990; Carmona, 2000; Le Dantec, 1996).

Esses valores originais foram modificados no momento atual? Esse conjunto de virtudes, fortemente associado ao contexto da cidade do século XIX, ainda é pertinente? Reencontra-se nos parques de La Villette, Bercy e André-Citroën a encarnação desses valores de mais de um século? Essas questões permitem a formulação da hipótese de que sob outras formas e com outras palavras a mesma simbologia pode também ser lida nos parques atuais. A ecologia e a “cidade sustentável” substituíram as preocupações dos grandes

reformadores do século XIX. Mas os parques conservam ainda seus valores ancestrais, transmutados em outras formas, já que as qualidades higienistas, estéticas e hedonistas do parque público permanecem atuais. Por fim, as operações imobiliárias e os planos de urbanismo que deram origem aos novos bairros de Javel-Citroën e Bercy, para citar apenas esses dois exemplos, são similares àqueles realizados no século anterior em Buttes-Chaumont e Monceau.

A permanência das funções primordiais atribuídas aos parques urbanos baseia-se em valores aparentemente imutáveis. Mais do que nunca, o parque público é uma unanimidade entre os usuários. Ninguém contesta sua presença na cidade e parece politicamente incorreto se opor aos projetos de implantação de um parque no contexto urbano. Por outro lado, os parques contribuem para a valorização do solo urbano, caracterizando intervenções seletivas e, por que não dizer, discriminatórias, no contexto das cidades contemporâneas.

Valores simbólicos sempre presentes

Os jardins e parques públicos estão “na moda”. Espaços frágeis e preciosos, sua implantação faz eco às reivindicações generalizadas por áreas verdes e naturais no contexto das grandes cidades na atualidade. Produz-se o consenso de que o parque público contribui para melhorar a qualidade da vida urbana e oferece aos habitantes das cidades espaços recreativos e de lazer “festivo”. A necessidade de “natureza” nunca foi tão evidente, colocando os parques públicos no centro das novas problemáticas urbanas e tornando o uso de “áreas verdes” um direito de todos os cidadãos. Em seu aspecto material, o parque público é mais do que nunca um “espaço de natureza” em ruptura com os “espaços minerais”, o ambiente construído e os ritmos urbanos.

Hoje, não se fala mais em “curar” as doenças da classe operária; se as preocupações higienistas perduram, elas assumem novas formas, aquelas do “bem-estar” do “se sentir bem”. A visita ao parque urbano representa, atualmente, a possibilidade de respirar “ar puro”, de caminhar de pés descalços nas superfícies gramadas, ou, simplesmente, de levar as crianças para passear e brincar ao ar livre. Esses espaços de natureza cada vez mais rara representam o antídoto para os ritmos urbanos, o *stress* e a poluição. Por isso, os investimentos para implantação de áreas verdes nas cidades ao redor do mundo são crescentes.

O parque público confere “charme” e “qualidade estética” ao ambiente urbano circundante. Ao interesse crescente pela preservação da natureza e pela ecologia, é acrescida uma preocupação onipresente no tocante ao “patrimônio” da cidade contemporânea. Em 1992, “ano europeu dos jardins”, Jacques Chirac, na ocasião ocupando o cargo de prefeito de Paris, afirmou categórico que os jardins da capital francesa são testemunhos de um patrimônio vivo, que a arte dos jardins é parte integrante da história das artes. Para Chirac, o ano europeu dos jardins foi um marco na política de valorização dos espaços verdes de Paris e sua região. Hoje, os jardins e parques parisienses são objeto de

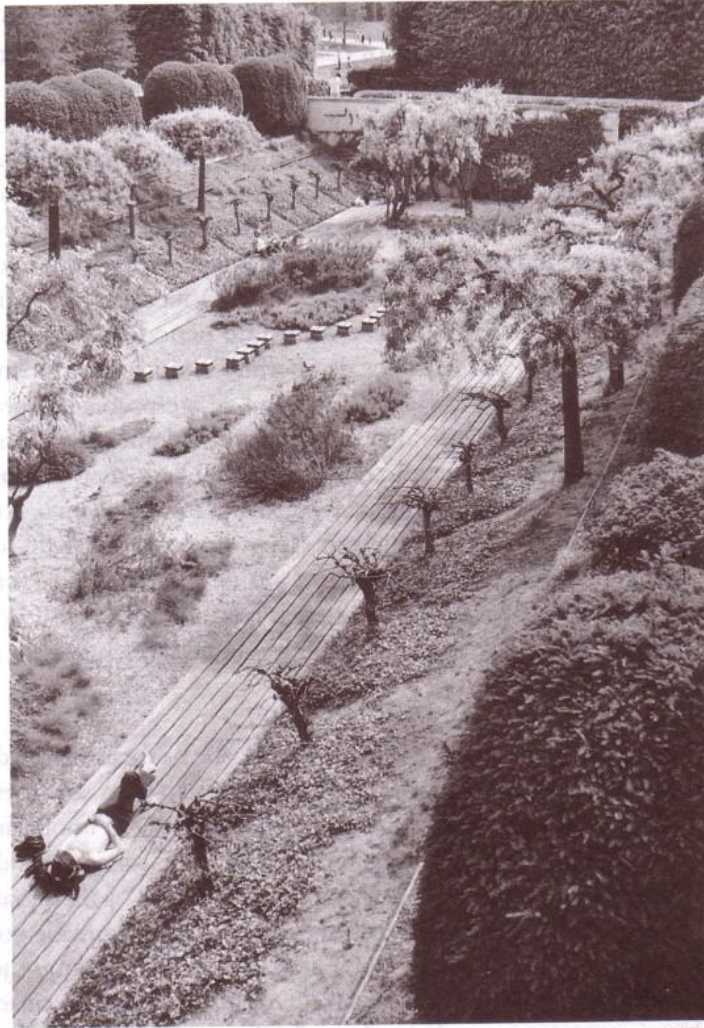


Figura 10. A visita ao parque urbano representa, atualmente, a possibilidade de respirar “ar puro” (Jardim serial de Gilles Clément, no Parque André-Citroën).

atenção das políticas de preservação do patrimônio histórico e cultural, como os monumentos e as obras de arte. Exposições, visitas guiadas e inúmeros livros sobre o assunto testemunham a “paixão” generalizada pelos jardins, reconhecidos agora como “arte” também pelo grande público.

Mas a evolução do parque público contemporâneo não está desvinculada das preocupações ditas sociais daqueles que os concebem e buscam definir seu estatuto na cidade. As transformações do tecido urbano, a requalificação de antigos terrenos industriais, o crescimento das aglomerações metropolitanas, tudo isso contribui para a fragmentação e a perda de sentido da cidade na contemporaneidade. O parque como espaço de natureza, estruturador de vínculos e relações sociais, é

encarado como antídoto para todos os males. Integrar os bairros no tecido urbano, melhorar a qualidade de vida, resolver os conflitos sociais através de intervenções espaciais, eis os novos papéis atribuídos aos parques públicos no contexto urbano. É a razão que justifica a pertinência da questão freqüentemente colocada por planejadores e usuários, da abertura ou do fechamento dos parques públicos.

No passado, cercados e fechados em geral com grades de ferro monumentais, os parques representavam rupturas com o tecido urbano. Hoje, para implementar a idéia de integração entre bairros, alguns novos parques permanecem “abertos” dia e noite. É o caso do Parque de La Villette e parcialmente do Parque de Bercy (só o grande gramado é aberto no período noturno). Não há dúvida de que o problema dos períodos de abertura e visitação dos parques vai exigir medidas específicas para cada caso. Em geral, se o espaço é sempre aberto à visitação, a vigilância policial é maior. Um paradoxo suplementar se junta à lista de valores produzidos pela implantação dos parques públicos, mais do que nunca espaços de liberdade, acessíveis a todos, mas sujeitos a uma vigilância constante.

Como no século XIX, o parque representa hoje um lugar de sociabilidade e de urbanidade. Ir a um parque é um ato de liberdade. O “verde” e a “apropriação da natureza” tornaram-se direitos reivindicados por todos os cidadãos e objeto de preocupação dos gestores das cidades ao redor do mundo.

Os valores econ micos

A implantação de um parque público se concebe na escala da cidade como um equipamento urbano, e essa é uma das razões que explicam sua inserção em um contexto de grandes operações de promoção e incorporação imobiliária. Se as “virtudes” dos parques urbanos são sempre colocadas em evidência nos discursos oficiais, os valores puramente econ micos, menos “simpáticos” para o grande público, não são menos importantes, determinando, na verdade, a vontade política de implantar esse tipo de equipamento. Com a implantação de um parque, joga-se a favor da especulação imobiliária, “alimentada” pela boa imagem da cidade e dos poderes públicos, que optaram pela implantação desses espaços de “natureza” no contexto urbano. Os poderes políticos e econ micos – só eles são capazes de implantar um parque público – vão se representar através dos grandes projetos e programas, assim como dos meios colocados à disposição para sua implantação.

As operações de urbanismo que originaram os três grandes parques parisienses a partir dos anos 1990 obedeciam a uma lógica comum de requalificação de antigos terrenos industriais e valorização de bairros populares da capital francesa. É nesse contexto que surgem imensos canteiros de obra, denominados de ZACS (grandes zonas de planejamento administradas por sociedades de economia mista; ver capítulo “Valorização imobiliária”), que vão se constituir em um dos principais instrumentos para operacionalização de grandes operações urbanas em território francês. Nas ZACS, os investimentos de capital são obrigatoriamente geridos por uma coletividade territorial: cidades, departamentos ou o Estado francês (Ascher, 1994).

Em Paris, os parques dos anos 1990 cumprem a mesma função dos equipamentos implantados no Segundo Império: a valorização do solo urbano. Eles continuam a ser pensados como elementos de valorização de bairros populares e/ou industriais através de grandes operações de reestruturação urbana, reconquistando para o mercado imobiliário áreas tidas como “decadentes”. Segundo dados da União de Cartórios da cidade, o preço do metro quadrado aumentou em todos os bairros atingidos por essas operações. Trata-se de um ambiente em plena mutação, onde ao redor de um grande parque são implantados também outros equipamentos culturais, além de imóveis residenciais, lojas, restaurantes e escritórios comerciais. Os “novos” bairros – agora com vocação comercial e de entretenimento – são resultado de operações que objetivam romper com a situação de “encraves”, de isolamento de áreas no tecido urbano, manifestando uma vontade explícita de “distinção” e de atração de novos investimentos (Augustin, 1998).

Os trabalhos de implantação dos novos bairros e parques em Paris são acompanhados também de um objetivo manifesto de garantir uma certa “mistura” social, reservando 30% dos imóveis residenciais para população com menor poder aquisitivo (Belmessous, 2000). Mas a análise da distribuição das habitações sociais confirma uma lógica de segregação com relação às classes sociais de menor renda e formação escolar. Esse fato é mais evidente no bairro de Javel-Citroën, mas ocorre também em La Villette e Bercy (veja o capítulo “Valorização imobiliária”).

A análise dessas operações urbanas coloca em evidência o desejo de representação dos poderes públicos junto à população das grandes cidades, mas também a vontade de valorizar o patrimônio construído dos bairros requalificados. Os espaços públicos contemporâneos transformam-se em lugares do espetáculo para os habitantes e os visitantes de passagem, a cidade se engajando decididamente na produção de um *élan* festivo (ver o capítulo “Turismo e espetacularização”). No entanto, essas intervenções – cada vez mais pontuais e restritas – se contentam em produzir cenários literalmente destinados a fascinar os futuros usuários, tornando-se peças publicitárias das administrações locais, sem relação com as práticas sociais cotidianas, que talvez pudessem lhes conferir algum conteúdo ou significado.

Os modelos e a representação do poder

Ao mesmo tempo em que a implantação de um parque público está estreitamente relacionada com grandes operações urbanas, esses equipamentos representam também – em todas as acepções possíveis do termo – “lugares ideais”. O parque público veicula uma imagem de “paraíso social”, incólume às tensões e ao estresse da vida cotidiana. Mas, como visto nas seções precedentes, os parques urbanos contribuem também para dar prestígio a determinadas áreas da cidade, revalorizando sua imagem e encarnando uma espécie de “paz consensual”. Compreende-se melhor agora o porquê do desejo político de se representar através dessas imagens. Em um contexto de liberalismo econômico e globalização, pode-se inclusive questionar se essas imagens não estariam a serviço de determinadas ideologias e de interesses específicos, de cunho político e econômico. Ao contrário da idéia muito difun-

dida do parque urbano como “bem comum”, como lugar do lazer e do entretenimento, o pano de fundo das operações que deram origem a esses equipamentos parece se constituir numa estratégia de segregação das classes populares em favor das classes médias urbanas. Essa crítica, no entanto, parece não ser tão nova assim.

Também Haussmann foi criticado em nome da equidade social durante o período de grandes operações de reforma urbana em Paris. Michel Carmona (2000) lembra, na biografia que escreveu sobre Haussmann, da implantação do Parque de Buttes-Chaumont, com custo estimado de seis milhões de francos. A operação suscitou dúvidas sobre o favorecimento de determinadas frações do território de Paris, em detrimento de tantas outras com necessidades muito mais urgentes. A única resposta de Haussmann aos críticos foi deflagrar outras operações semelhantes que também deram origem a novos parques públicos, como o Parque Montsouris, declarado como de “utilidade pública” para a cidade. As semelhanças com a situação atual são, portanto, evidentes.

A implantação do Parque de La Villette, um século depois, mostra bem as vicissitudes políticas entre a prefeitura de Paris e o governo francês, depois da extinção dos abatedores de carne na periferia da cidade. Em março de 1970, o conselho de Paris se desincumbe dos abatedores, passando-os para o controle do governo da França, ao qual cede suas ações, mais da metade do capital e um terreno de 55 hectares. O governo francês assume todas as obrigações e garantias concernentes, assumindo a propriedade de La Villette e o controle da sociedade de economia mista, criada especialmente para gerir a área. É assim que o Parque de La Villette se transforma em um parque do Estado francês e uma razão de disputas entre as duas instâncias de poder, já que Paris, além de capital do país, sempre foi também um excelente lugar para experiências urbanas que poderiam servir de modelo. Por isso, a cidade sempre recebeu uma atenção especial do governo francês, servindo de palco para operações urbanas de monta (Denègre, 2001; Milhoud, 1975).



Figura 11. A implantação do Parque de La Villette mostra bem as vicissitudes políticas entre a prefeitura de Paris e o governo francês depois da extinção dos abatedores de carne na periferia da cidade.

A concepção de modelos tem, sobretudo, um valor político. Como “modelo”, La Villette deveria estar contida nos limites do terreno cedido ao Estado. O parque foi confinado como um “território autônomo”, constituindo-se em uma “ilha” verde e vermelha no “oceano” Paris, já que a prefeitura impediu que as *folies* fossem implantadas em áreas do entorno, como o Bassin de La Villette e a Praça Stalingrad. À medida que o passante se aproxima do parque, percebe que uma espécie de “barreira sanitária e retrógada” foi erigida ao seu redor, denunciando a vontade explícita de contrapor às modernidades do “modelo La Villette” uma Paris tradicional, que a prefeitura parece querer manter no tempo e no espaço (Denègre, 2001).

Para fundamentar essa reflexão, foram analisados aqui alguns exemplos de parques parisienses. Entretanto, este trabalho não se constitui em um estudo monográfico, intentando-se desenvolver uma metodologia aplicável também a outras cidades e a outros contextos culturais. Em Salvador, os novos parques urbanos também vão contribuir, como em Paris, para a valorização de espaços residenciais destinados às classes médias, por exemplo, mas eles continuam a ser lugares distantes e inacessíveis para a maior parte da população. Distância e acessibilidade, dois conceitos geográficos fundamentais, acabam colocando em xeque a noção mesma do parque urbano como espaço público. Se, de um lado, pode-se afirmar que ele continua a ser um “bem comum”, colocado à disposição de todos como um lugar de práticas coletivas, por outro lado, parece delicado defini-lo hoje como um lugar de civilidade e cidadania.

Nos belos dias de verão, os grandes parques parisienses adquirem ares de “praia” para seus usuários. O parque André-Citroën torna-se palco para demonstrações de capoeira, grupos de jovens percursionistas se encontram em La Villette, famílias inteiras fazem piquenique em toda parte, delimitando áreas privadas no espaço público. Em Bercy, como nos outros parques, “tomar sol” é prática consagrada, fazendo surgir territórios demarcados por toalhas e acessórios. O grande gramado transforma-se em teatro de uma vida privada que se desnuda ao olhar de todos. O espaço público é transmutado em espaço doméstico. As práticas espaciais engendradas pelos novos parques se inscrevem num contexto de “territorialização”. Através de suas condutas, os usuários privatizam o espaço público através da ereção de barreiras simbólicas, às vezes invisíveis ao olhar desatento. O espaço público transforma-se numa justaposição de espaços privatizados, ele não é compartilhado, mas dividido e retalhado entre os diferentes grupos de usuários. Mas a soma de apropriações de um coletivo de indivíduos não é suficiente para legitimar a noção de espaço público. Para Isaac Joseph (1998), o espaço público se define antes de tudo como a cena primitiva da ação política. Portanto, o parque urbano é um espaço aberto ao público, acessível a todos, colocado à disposição dos usuários, mas todas essas características não são o bastante para defini-lo como espaço público.



Figuras 12 e 13. O grande gramado transforma-se em teatro de uma vida privada que se desnuda ao olhar de todos em La Villette e Javel-Citroën, Paris.

Os resultados dessa análise mostram que a implantação de grandes parques urbanos, os concursos internacionais e a constituição de um mercado internacional de paisagismo fazem parte de uma mesma lógica, inscrita num contexto maior de globalização. Mas outras perspectivas de pesquisa se abrem no campo da geografia cultural, no tocante às práticas espaciais, às representações da natureza e aos modos de apropriação social em outras partes do mundo contemporâneo. Eles são idênticos no Brasil, por exemplo? Ou são nuançados por características culturais distintas?

Mostrar ou esconder? Natureza urbana em Salvador-Bahia

O parque público, como modelo de planejamento urbano, espalhou-se por todas as grandes metrópoles mundiais. Mas o objetivo agora não é o de explicitar nem analisar as razões ou as modalidades desse fenômeno quase

universal, o que interessa é fazer emergir a partir da análise das práticas de apropriação de um mesmo “modelo espacial” as diferenciações sociais e culturais nos diferentes contextos analisados. Parte-se da hipótese de que apesar das similaridades formais e funcionais evidentes nesses espaços recreativos existem diferenças fundamentais nas práticas espaciais dos seus usuários.

A reflexão central gira agora em torno dos espaços públicos “de natureza” em Salvador-Bahia. O objetivo é demonstrar as influências recíprocas das representações e práticas dos baianos, relacionadas com a apropriação da natureza “urbana”, tomando-se como pressuposto de partida que a leitura e a interpretação dessas práticas e representações revelam uma realidade urbana, social e cultural específica. Se o ponto de partida é ainda o mesmo que aquele da análise dos parques parisienses: um parque público, um jardim, um espaço verde, uma praia... Se é possível constatar similaridades ao menos no tocante ao desenho e planejamento desses espaços, nos “cenários” floridos, nos gramados ou nas áreas planejadas de jogos e esportes, além dessas aparências o que existe de diferenças, de particularidades? Como interpretá-las?

A análise dessas particularidades pode revelar variáveis de pesquisa pertinentes para apreender uma cultura e uma cidade. Esse foi o objeto de uma missão de pesquisa realizada em Salvador, em maio de 2004, por Francine Deloisy-Barthe: verificar se, além das aparências, um parque público é, afinal e em qualquer lugar, um parque público, onde se passeia, se leva as crianças para brincar, onde se assiste a um show ou pode-se almoçar, jantar ou fazer um piquenique; apesar desses pontos comuns, existem elementos de análise que permitam afirmar: aqui estamos no Brasil, lá estamos na França? Uma primeira evidência se impõe: em Salvador, como em Paris ou como em outras metrópoles ocidentais, a presença da natureza na cidade se expressa, ao mesmo tempo, de maneira similar, como parque ou jardim público, e diferente, já que Salvador localiza-se à beira-mar. Portanto, trata-se aqui essencialmente das práticas, dos modos de apropriação e das representações dos/nos espaços públicos de natureza no Brasil. Os parques e jardins públicos servem de ponto de partida para a análise pretendida, que levará também em consideração outras formas de espaços públicos de natureza, já que no Brasil eles apresentam formas mais diversificadas que na França. Pensa-se aqui nas praias urbanas. No Brasil, em todas as grandes cidades à beira-mar, as praias constituem-se em lugares privilegiados de sociabilidade e desempenham um papel considerável na vida cotidiana dos urbanitas, entrando em concorrência direta com outros espaços públicos de natureza, no tocante ao lazer e à apropriação social. Ir a um parque ou a um jardim público é apenas uma das alternativas para as práticas de apropriação da natureza no contexto urbano, e essa é uma das razões que tornam difícil a comparação nos mesmos termos entre Paris e Salvador.

A natureza urbana como espaço público

A particularidade dos espaços públicos recreativos em Salvador reside antes de tudo na leitura que se pode fazer deles em termos de visibilidade.

Agentes públicos e privados vêm conduzindo depois dos anos 1990 uma política urbana que consiste na “encenação” desses espaços, que passam a desempenhar um papel de “vitrine” no contexto urbano. Nesses espaços, a natureza é “encenada” e “consumida”. Mas apesar dessa vontade explícita de dotar de visibilidade alguns espaços públicos de natureza na cidade, os soteropolitanos freqüentam assiduamente outros lugares que restam “confidenciais” ou “invisíveis”. Assim, as práticas de apropriação dos espaços públicos se organizam em função de lógicas aparentemente contraditórias e que produzem algumas vezes concorrência e conflitos. As praias permanecem como lugares tradicionais das classes populares, mas algumas delas, localizadas na orla atlântica, são objeto de projetos de requalificação e revalorização estética, enquanto outras, localizadas na orla suburbana, se restringem a um público de vizinhança e permanecem abandonadas pelos poderes públicos em matéria de intervenção. A mesma observação pode ser feita em relação aos parques e jardins públicos.

A distribuição, mas, sobretudo, a freqüentação dos parques e jardins públicos em Salvador podem revelar todas as nuances da organização socioespacial da metrópole. O resultado mais evidente das ações empreendidas no espaço urbano depois dos anos 1990 é o agravamento das desigualdades entre os diferentes bairros da cidade. Os documentos de urbanismo, a escolha de implantar jardins ou parques públicos em determinados e privilegiados lugares, em detrimento de outros, o abandono de alguns parques urbanos mostram bem que são grandes os interesses em jogo, em matéria de política urbana, e que, finalmente, os espaços “verdes” desempenham papel de primeira grandeza nesse contexto.

Diferentes estratégias são adotadas para “tornar visíveis” alguns espaços públicos específicos como as praias ou os parques próximos de bairros com população de melhor poder aquisitivo e maior capital escolar. Essas estratégias concernem, dentre outros, à iluminação, à organização de eventos culturais e à sinalização. Por outro lado, os documentos de urbanismo contribuem de uma maneira diferente para evidenciar espaços que permanecem marginais em termos de apropriação: uma outra modalidade de controle socioespacial?

Parques e jardins públicos: entre palco e bastidor

Depois da segunda metade dos anos 1990, a cidade de Salvador empreendeu uma política sistemática de criação e reabilitação de parques e jardins públicos. Não por acaso, esse período coincide com duas importantes mudanças relativas ao conjunto das grandes cidades do mundo e, em particular, daquelas situadas nos países ditos “emergentes”, onde esses fenômenos vão ocorrer com mais intensidade.

A primeira corresponde a uma nova ideologia cuja origem situa-se no continente europeu: o conceito de desenvolvimento e da cidade “sustentáveis”. Iniciada na Europa, durante a conferência de Aalborg, e retomada em seguida na conferência do Rio de Janeiro, em 1994, a reflexão sobre a cidade sustentável nasce a partir de uma releitura crítica do desenvolvimento urbano contemporâneo (Emelianoff, 2004).

A idéia de “sustentabilidade” percorreu o mundo inteiro, criando de fato uma dinâmica “esfervescente” de idéias e experiências. O princípio de base é relativamente simples: essas políticas de desenvolvimento sustentável dão novos poderes às instâncias locais e permitem a resolução de um certo número de problemas ecológicos e sociais através de uma reapropriação da cena política local, de uma nova concepção de “democracia urbana”. O princípio se apóia na idéia de que a melhoria da qualidade de vida urbana valoriza a imagem e a atratividade das cidades, as áreas verdes servindo a esse fim. Salvador também se inscreve nesse processo de “desenvolvimento sustentável”, mas é necessário perguntar se tal política apresenta peculiaridades inerentes ao contexto da capital baiana, constatando-se que a situação socioeconômica da Bahia e do Brasil está longe daquela verificada nos países ricos.

A segunda mudança está relacionada com a evolução socioeconômica do Brasil. Se os anos 1970-1980 foram marcados pelo aumento do poder (econômico e político) das classes médias, em meados dos anos 1990 assiste-se, nas maiores aglomerações urbanas do país, a um aumento expressivo das desigualdades entre ricos e pobres. Essa evolução encontra reflexo na paisagem urbana, que testemunha o surgimento de novos bairros residenciais servidos de centros comerciais e boa infraestrutura urbana, do mesmo tipo que aqueles encontrados nos países mais prósperos.

A conjugação dessas mudanças vai se materializar no espaço urbano através da criação e da reabilitação de parques e jardins públicos. De uma maneira mais “confidencial”, os efeitos dessas novas políticas podem ser observados também a partir da leitura e análise dos documentos oficiais de urbanismo. Os parques e jardins podem assumir papéis de “cenário” ou “bastidor”: de vitrine para alguns, porque próximos de bairros mais “nobres”, de bastidor para outros, porque mais distantes das áreas centrais e mais próximos dos bairros de perfil mais popular. A análise dos documentos urbanísticos oficiais indica claramente as diferentes modalidades de parques e jardins públicos na capital baiana, a partir da relação visibilidade/invisibilidade.

A classificação das unidades de conservação e alguns paradoxos

A leitura do mapa de áreas protegidas, do Plano Diretor de Desenvolvimento Urbano de Salvador, mostra de modo eloqüente esta nova ideologia de desenvolvimento sustentável. A cidade inventariou de modo sistemático as potencialidades ecológicas do conjunto da aglomeração. O inventário dividiu a cidade em unidades de conservação, com graus distintos de qualidade ecológica da cobertura vegetal. Constata-se que uma grande parte da aglomeração urbana é composta por áreas protegidas, que ocupam superfícies consideráveis do tecido urbano: é o caso precisamente da Baía de Todos os Santos e de toda a parte norte da cidade, que correspondem também às reservas hídricas necessárias ao abastecimento da aglomeração. A qualidade ecológica da cobertura vegetal não parece constituir, no entanto, um critério determinante para a implantação de áreas protegidas. Isso pode ser constatado, por exemplo, para o Parque de Pituaçu (alta qualidade ecológica da cobertura vegetal existente, mas sem proteção em toda

sua extensão). Inversamente, unidades de conservação mais importantes em superfície (Parque Metropolitano de Pirajá e São Bartolomeu) apresentam qualidade ecológica média e são protegidas em toda sua extensão.

Nesse documento aparecem igual e freqüentemente superpostas as áreas de domínio público (entre elas, os parques e jardins) e as zonas não edificáveis. Essas zonas aparecem destacadas nas áreas mais densamente povoadas da aglomeração, correspondendo sempre aos parques e jardins públicos: essas áreas de domínio público são raramente protegidas, não apresentando, em geral, uma qualidade ecológica digna de nota (como, por exemplo, os Parques da Cidade, Costa Azul, das Esculturas e o Jardim dos Namorados).

Os levantamentos de campo realizados no bojo dessa pesquisa fornecem elementos explicativos indispensáveis a nossa demonstração em termos de visibilidade: em todos os casos, os lugares mais centrais são também “hipervisíveis” na paisagem urbana, enquanto outros, mais distantes dos bairros mais prósperos, permanecem à sombra dos projetos oficiais e não são objeto de qualquer tipo de intervenção. Constata-se um paradoxo em relação à “sustentabilidade urbana”, já que a qualidade ecológica não parece constituir-se em critério determinante para as operações de requalificação. Enquanto alguns parques são extremamente pobres em cobertura vegetal, não possuindo também nada de excepcional em termos de qualidade estética, e representam um papel significativo na cena urbana, outros, preciosos em termos ecológicos, não recebem qualquer tipo de projeto ou intervenção. Como interpretar essa contradição?

Parques e jardins públicos em Salvador-BA: quadro-síntese.

Nome do parque ou jardim	Área útil	Características do sítio	Ano de criação	Ano de reabilitação	Classificação como unidade de conservação
Parque do Abaeté	225 ha	Localização periférica, ecossistema lacustre e de dunas, lugar de prática do Candomblé. Dotado de equipamentos esportivos, áreas de lazer infantil, lojas e restaurantes.	1978	1992	1992
Parque Costa Azul	5,5 ha	Próximo de bairros de classe média e de centros comerciais (<i>shopping centers</i>), com desenho urbano contemporâneo, zoneamento funcional do espaço, projeto de requalificação “espetacular”, “encenação do parque”, para que seja visto e reconhecido na cidade. Reabilitação de um terreno baldio (local de um antigo hotel em ruínas). Dotado de equipamentos esportivos, pista de <i>cooper</i> , áreas de lazer infantil e restaurantes.	1997	NÃO	NÃO

VISIBILIDADE

Nome do parque ou jardim	Área útil	Características do sítio	Ano de criação	Ano de reabilitação	Classificação como unidade de conservação
Parque das Esculturas	1 ha	Bairro central e turístico, localizado no interior do Museu de Arte Moderna, recuperação de sítio histórico. Topografia acidentada, localizado à beira-mar, tratamento estético e paisagístico do jardim.	1998	NÃO	NÃO
Jardim dos Namorados	8 ha	Localizado à beira-mar, ocupa uma faixa entre a praia e a avenida oceânica. Requalificação de área degradada. Bem iluminado durante a noite. Dotado de equipamentos esportivos, quadras, áreas de lazer infantil e restaurante.	1999	NÃO	NÃO
Dique do Tororó	11 ha	Próximo ao centro antigo da cidade e do Estádio de Futebol Fonte Nova, recuperação ambiental do lago, implantação de áreas pavimentadas às margens da lagoa. "Encenação" de elementos do Candomblé (estátuas gigantes de Orixás no centro da lagoa). Dotado de equipamentos esportivos, pista de <i>cooper</i> , áreas de lazer infantil e restaurantes.	1998	NÃO	NÃO
Parque de Pituaçu	450 ha	Localização periférica, na orla atlântica da cidade. Ecossistema lacustre com áreas florestadas significativas. Uma parte do parque abriga esculturas de Mário Cravo. Dotado de equipamentos esportivos, ciclovias, áreas de lazer infantil e restaurantes.	1973	1995	1992
Parque da Cidade	72 ha	Relativamente central, localizado entre bairros nobres e populares (um muro erigido em 1995 separa o parque do bairro popular imediatamente vizinho). Vigilância permanente, locais considerados inseguros no interior do parque. Dotado de equipamentos esportivos e áreas de lazer infantil.	1974	1992	NÃO

Do parque "vitrine" ao parque esquecido ou de como reforçar a segregação socioespacial

A correlação entre riqueza e pobreza de certos bairros da cidade e o valor ecológico de certas áreas – classificadas como unidades de conservação – são fatores importantes para a compreensão dos processos de segregação socioespacial em Salvador, especialmente se analisarmos os mapas de distribuição da renda dos chefes de domicílio, com foco naqueles de maior (acima de

vinte salários mínimos) e de menor poder aquisitivo (até dois salários mínimos), que podem ajudar na tentativa de elucidação desses processos.

Gradiente de visibilidade para os parques e jardins públicos de Salvador.

Nome do parque ou jardim	Gradiente de visibilidade	Abertura/fechamento do sítio Tratamento dos limites	Sinalização e equipamentos no sítio	Acessibilidade e tratamento estético	Manifestações, festas e visitação
Parque do Abaeté	+++ Parte reabilitada visível - Parte "natural" sem visibilidade	Parque dividido em duas partes: uma hipervisível, recentemente reabilitada (<i>playgrounds</i> infantis e estacionamentos). Nenhum obstáculo visual para a parte "mineral" do parque. Na outra parte do parque, grandes superfícies ocupadas por um ecossistema de lagunas, florestas e dunas. Presença de barreiras visuais, ausência de freqüentação nessa parte do parque.	<i>Playgrounds</i> infantis, restaurantes populares, lojas, placas de informação para os turistas (bilingüe português/inglês).	Acesso a partir de uma avenida com quatro pistas à beira-mar. Belvedere e Terraço.	Candomblé, casa das Lavadeiras, organização de visitas guiadas para os turistas.
Parque Costa Azul	+++++ Hipervisível	Abertura visual máxima. Entre o mar e o parque o limite é estabelecido por um canal. Gradis nos limites com os bairros do entorno.	<i>Playgrounds</i> infantis, ciclovia e pista de <i>cooper</i> , anfiteatro, restaurantes com preços elevados.	Acesso a partir de uma avenida à beira-mar, estética contemporânea, esculturas, pórticos.	Shows musicais no anfiteatro, feiras de artesanato.
Parque das Esculturas	+ Visibilidade difícil	Fechado por gradis monumentais com vigilância. Situado ao lado do Museu de Arte Moderna. Concebido como uma extensão visual do museu, as esculturas são dispostas ao ar livre.	Apresentado como complemento da visita ao museu, restaurante renomado à beira-mar.	Acessível a partir do centro, estacionamento para os visitantes, grande qualidade estética, antigo engenho de cana-de-açúcar.	Em relação direta com o Museu.

VISIBILIDADE

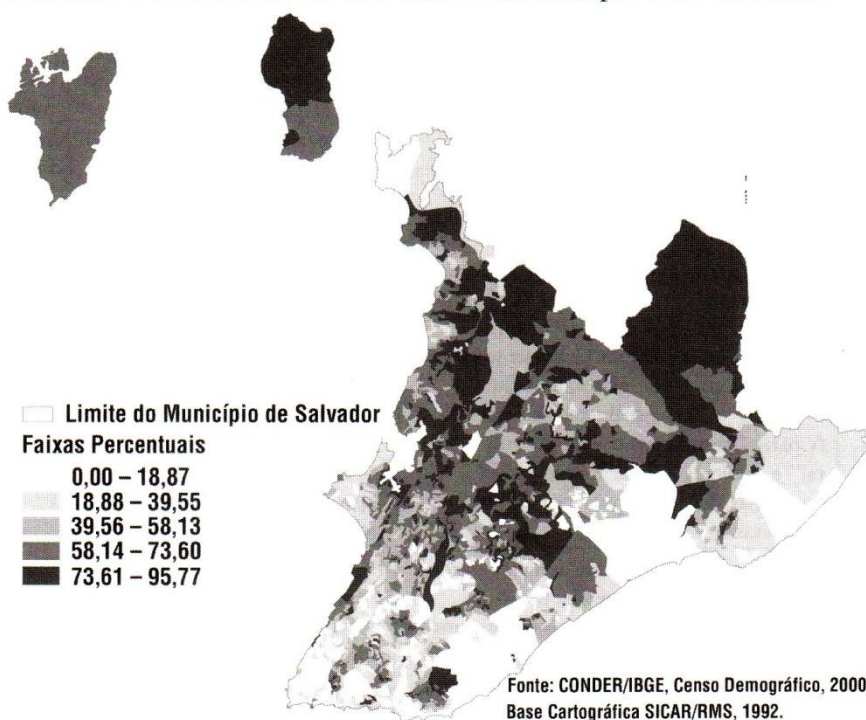
Nome do parque ou jardim	Gradiente de visibilidade	Abertura/fechamento do sítio Tratamento dos limites	Sinalização e equipamentos no sítio	Acessibilidade e tratamento estético	Manifestações, festas e visitação
Jardim dos Namorados	+++++ Hipervisível	Nenhuma barreira visual entre o parque e a avenida. Nenhuma barreira visual entre o parque e a praia.	Nome do parque inscrito sobre uma placa, <i>playgrounds</i> infantis, equipamentos esportivos, quiosques.	Acesso a partir de uma avenida à beira-mar, estética contemporânea, esculturas, pórticos.	Feira de artesanato.
Dique do Tororó	+++ Visível	Parque localizado no centro da cidade nas imediações de um estádio de futebol. Vegetação usada como elemento de favorecimento ou ocultação de visibilidade, a depender do local.	Restaurantes abertos sobre o lago, ciclovia e pista de <i>cooper</i> , <i>playgrounds</i> infantis.	Estátuas monumentais de nove orixás sobre o lago, tratamento paisagístico cuidadoso.	Candomblé, visitas turísticas, grande frequência dos moradores dos bairros do entorno.
Parque de Pituçu	+++ Visível para a parte com tratamento urbano e paisagístico -- A parte "natural" é ocultada ao olhar do visitante	No limite da avenida de quatro vias na beira-mar. Associado ao ateliê de um escultor de renome. Duplo fechamento através de gradis, fechado visualmente em relação aos bairros do entorno. Parte menos visível ocupada por formação florestal.	Sinalização espetacular, visível a partir da avenida à beira-mar, <i>playgrounds</i> infantis, quiosques, ciclovia, pedalinhas sobre o lago.	Entrada a partir do ateliê do escultor, escultura monumental do orixá Exu.	Lugar de culto do candomblé, visitação turística.
Parque da Cidade	+++ Visível	Abertura visual, cercado por gradis. Muro no limite interno com um bairro popular, tentativas de apropriação do espaço pelos habitantes.	Parque central, sinalização visível a partir do exterior, <i>playgrounds</i> infantis, quiosques, anfiteatro.	Acesso fácil a partir do centro da cidade, estacionamentos, estética cuidadosa, árvores frondosas e remanescente florestal.	Shows musicais no anfiteatro.

Elaboração: Francine Deloisy-Barthe e Angelo Serpa.

Constata-se, em primeiro lugar, que as famílias de baixa renda são majoritárias para o conjunto do município. Elas ocupam a maior parte da superfície da aglomeração, com exceção daquelas áreas litorâneas situadas na porção sudeste e norte da península soteropolitana, onde se concentram as camadas da população de maior renda familiar.

O mapa com os responsáveis pelos domicílios mais ricos mostra uma distribuição concentrada em duas áreas, uma na parte litorânea atlântica sul e sudeste e outra – mais expressiva –, em torno do Parque de Pituvaçu. A repartição das classes de renda mais alta, incluindo as classes médias, coincide exatamente com a localização dos projetos mais recentes de criação ou requalificação de parques públicos. Parques que passaram por processos recentes de reabilitação urbana como os de Pituvaçu ou da Cidade encontram-se imediatamente próximos aos bairros considerados “nobres”.

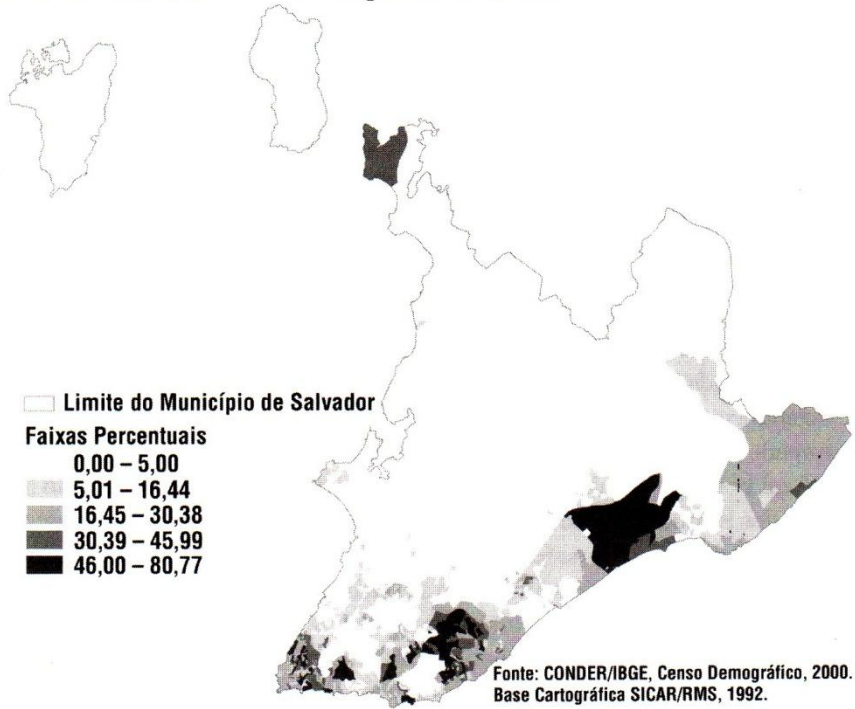
Mapa 1. Município de Salvador. Responsáveis por domicílios sem rendimento ou com renda até dois salários mínimos por setor censitário.



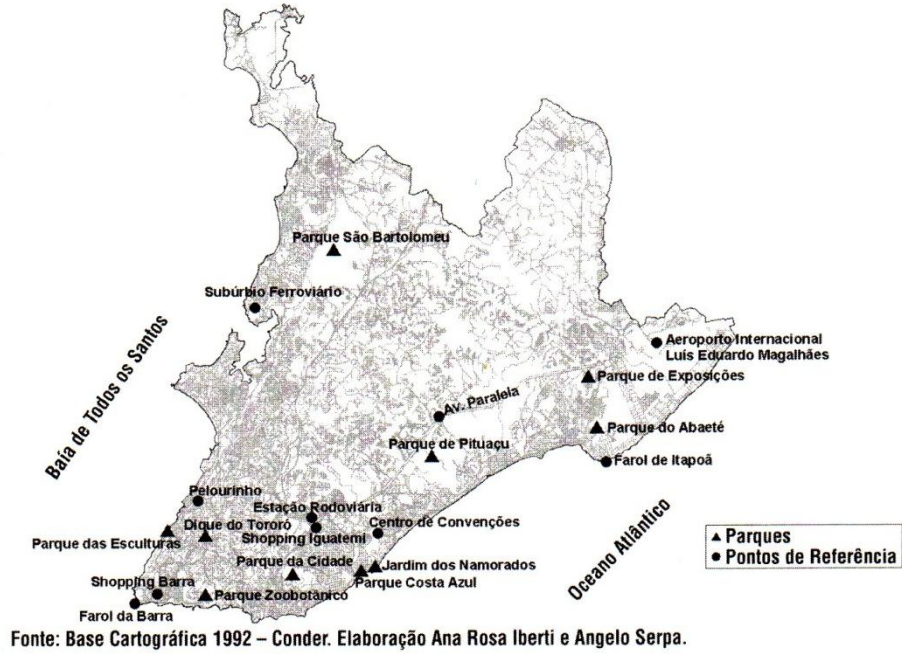
Assim, fica evidente que projetos, programas e intervenções recentes foram realizados em função de estratégias de valorização do solo urbano, em bairros com maior concentração de população de melhor poder aquisitivo. Essas estratégias baseiam-se em um modelo ideal de cidade, onde a criação de espaços públicos, o “embelezamento urbano”, entre outros, constituem estratégias de *marketing* urbano, de acordo com o paradigma de Barcelona. As opções de desenho urbano adotadas e a estética desses espaços reforçam seu caráter mercadológico. A observação *in loco* atesta a adoção de um partido, a um só tempo estético e comercial. O parque confere “identidade” ao espaço urbano, é uma “imagem” a ser exibida e consumida como qualquer outra mercadoria.

VISIBILIDADE

Mapa 2. Município de Salvador. Responsáveis por domicílios com renda acima de vinte salários mínimos por setor censitário.



Mapa 3. Sistema de Parques Públicos, Salvador, Bahia, 2006.



Uma sinalização ostentatória para certos lugares

Os parques soteropolitanos são sistematicamente nomeados e seus nomes se inscrevem na paisagem urbana. Letras gigantes anunciam a entrada de todos os parques, sinalizando sua existência para os moradores e visitantes, para aqueles que circulam em automóvel ou a pé. Essa sinalização singular cumpre uma importante missão: fazer “aparecer” de modo ostentatório o parque público no contexto da cidade.

Outras técnicas reforçam essa estratégia de “visibilidade”, consistindo, na maior parte dos casos, em evitar o máximo possível qualquer tipo de barreira visual. Assim, tanto o Dique do Tororó como o Jardim dos Namorados ou o Parque Costa Azul inscrevem-se na cidade, criando uma paisagem urbana onde a natureza ocupa grandes espaços. Isso, independentemente do que se passa no interior desses espaços, já que o usuário no interior do parque não deixa de estar também, e ao mesmo tempo, “dentro da cidade”. Se nenhuma barreira visual cria rupturas com o horizonte urbano, se o anúncio da existência dos parques é feito através de uma semiologia eficaz, isso não impede seu fechamento, em particular no período noturno. É o caso do parque Costa Azul, bordado por um canal e fechado também por grades monumentais (caso também dos Parques da Cidade e das Esculturas). O Parque de Pituaçu apresenta a peculiaridade de possuir um sistema duplo de fechamento com grades que não impedem a visão durante o dia, mas interditam a entrada durante a noite.

A acessibilidade e a proximidade de certos bairros colocam cada parque sob influência direta de “seu público” de vizinhança. Os usuários, como os parques, são submetidos a uma situação de “hipervisibilidade”, decorrente, sobretudo, das estratégias de desenho utilizadas, que tornam os parques “transparentes”. Cada parque possui um “valor” que se baseia no olhar, mas também no paladar, pois os parques em Salvador podem ser palco para um modo de consumo particular relacionado à alimentação. Uma singularidade dos parques soteropolitanos, em comparação aos parques franceses: em Salvador, praticamente todos os parques possuem ao menos um restaurante, enquanto a prática do piquenique – ao contrário da França – é praticamente inexistente. Tendo em vista esse modo de apropriação particular, compreende-se por que certas áreas dos parques soteropolitanos são acessíveis também durante a noite. Os restaurantes localizados nos parques também devem ser anunciados e sinalizados como qualquer outro tipo de serviço oferecido aos consumidores. Aqui, curiosamente, o parque serve, na sua integralidade, como chamariz, o que reforça e confirma a importância da sinalização ostentatória desses espaços no contexto urbano.

A mesma sinalização ostentatória pode ser observada, de uma maneira diferente, com relação aos signos identitários da cidade. O exemplo do candomblé ilustra bem essa particularidade. A prática da religião é presente em toda a cidade, sob formas as mais diversificadas: esculturas de orixás, nomenclatura etc. Nos parques mais centrais são várias as maneiras de ostentação desses símbolos religiosos e culturais: no Dique do Tororó, estátuas gigantes

dos deuses africanos flutuam sobre o lago; em Pítuaçu, uma gigantesca escultura de Exu marca a entrada do parque. Desse modo, a sinalização ostentatória contribui também para um processo de encenação e folclorização do camdomblé, no contexto de requalificação dos espaços públicos da cidade.

A praia como referencial de “identidades urbanas”

– *A “hipervisibilidade” das praias centrais*

Como para os parques urbanos, pode-se também traçar um gradiente de “visibilidade” para as praias soteropolitanas, das “hipervisíveis”, em geral bordeando o Oceano Atlântico, àquelas que gozam do *status* de quase “secretas”, somente visíveis para os moradores dos arredores, banhadas pelas águas da Baía de Todos os Santos. Em geral, as intervenções concentram-se nos trechos mais centrais da orla atlântica.

Com 350 metros de extensão, as praias mais “centrais” da cidade também carecem de infra-estrutura. Faltam sanitários públicos, a limpeza é precária e não há estruturas adequadas para a venda de comidas e bebidas. Mesmo assim, o trecho entre o Porto da Barra e o Morro do Cristo (incluindo a praia do Farol) é considerado o menos degradado na orla atlântica da cidade (Barra/Itapuã), com praias próprias para o banho. Nas praias da Baía de Todos os Santos, a situação é de evidente precariedade. Com exceção da praia de São Tomé de Paripe (a única urbanizada), as demais são consideradas impróprias para o banho e não possuem quaisquer projetos de urbanização a curto e médio prazos (*A Tarde*, 30/11/2003).

A primeira grande intervenção na orla marítima de Salvador aconteceu em 1983. De lá para cá, inúmeros outros projetos foram elaborados, mas não executados. São, em geral, intervenções pontuais, que não obedecem a um programa de ação continuada, como as intervenções no trecho Jardim dos Namorados/Costa Azul e a iluminação do trecho Porto-Farol da Barra. Desde o verão de 1999, a cidade ganhou um trecho da orla marítima totalmente reurbanizado. Toda a área entre o Jardim dos Namorados e o Costa Azul, de 100 mil metros quadrados e com extensão de 1,5 quilômetro, recebeu novos equipamentos que devem servir como referencial para uma possível reurbanização completa de todo o trecho até Itapuã. Ao custo de R\$ 5 milhões, o projeto incluiu ciclovias, quadras poliesportivas, quiosques, com melhorias nos sistemas viário e de circulação, e nova iluminação (*A Tarde*, 24/05/1998).

Confirmando a tendência de investimentos pontuais na orla atlântica, há ainda a iluminação das praias entre o Porto da Barra e o Farol, “inaugurada” em novembro de 1997. Como no Rio de Janeiro, a população (sobretudo das camadas de renda mais alta) se apropriou das praias como espaço de lazer noturno. Com investimento de R\$ 608 mil, o novo sistema elétrico da Barra conta com noventa postes, cada qual com uma lâmpada de vapor de sódio (luz amarela) de 400 watts, voltada para a pista, e três refletores a vapor metálico (luz branca) de 1.000 watts,

direcionados para a areia da praia. Essa ação integra o Programa de Recuperação e Eficientização da Iluminação Pública de Salvador, que o município vem desenvolvendo em parceria com o Estado e a Eletrobrás. Cerca de R\$ 9,4 milhões serão destinados ao projeto (*A Tarde*, 10/11/1997).

Reproduz-se aqui a lógica da visibilidade, na qual projetos de iluminação e projetos piloto de reurbanização, ainda que pontuais, são executados apenas na orla atlântica da cidade em detrimento da orla suburbana. Em vista da precariedade da infra-estrutura e das condições de balneabilidade nas praias da Baía de Todos os Santos, na orla suburbana, e da grande quantidade de linhas de ônibus ligando os bairros populares às praias da Barra, a única alternativa aos “bárbaros” é a “invasão” das praias dos “ricos”, democratizando forçosamente a apropriação e o uso dessas nos finais de semana, quando os moradores dos bairros nobres abandonam suas praias e partem em direção àquelas localizadas mais ao norte da cidade, como Piatã, Stella Maris e Flamengo.

– *As festas organizadas na praia*

As festas – profanas e religiosas – podem acentuar a visibilidade de trechos de praias mais centrais (como a Festa de Yemanjá, na praia do Rio Vermelho), mas, ao mesmo tempo, podem subverter essa lógica, tirando da “invisibilidade” alguns trechos que não chegam a representar uma centralidade em termos de lazer para a cidade (como a Procissão Marítima do Bom Jesus dos Navegantes, na Baía de Todos os Santos).

Há um calendário de festas profanas e religiosas nas praias da cidade. As mais famosas são a Procissão Marítima do Bom Jesus dos Navegantes, no dia 1º de janeiro, e a Festa de Yemanjá, no dia 2 de fevereiro. Na manhã do primeiro dia do ano, uma galeota com a imagem de Bom Jesus dos Navegantes sai do II Distrito Naval, no Comércio, em direção à praia da Boa Viagem, numa procissão marítima que conta com a participação de centenas de embarcações. Os barcos singram a Baía de Todos os Santos para levar a imagem do santo da Igreja da Conceição da Praia para a Capela da Boa Viagem.

Realizada no Largo de Santana, no bairro do Rio Vermelho, a festa de Yemanjá deixou de ser simples devoção de pescadores para se transformar em evento turístico de sucesso. Ao longo do tempo, a festa vem reunindo filhas e mães-de-santo, babalorixás, pescadores, turistas e curiosos, que cantam e homenageiam Yemanjá, na maior manifestação pública do candomblé na cidade. Há décadas, a comunidade de pescadores repete o mesmo ritual, guardando em balaios oferendas, presentes e pedidos à rainha do mar, para, no final da tarde, serem jogados ao mar por um cortejo de embarcações festivas (*A Tarde*, 15/01/2002).

O Rio de Janeiro é a inspiração para organização do *Reveillon* no Farol da Barra, com montagem de um grande palco para apresentação de espetáculos musicais na passagem do ano. À meia-noite, como na capital carioca, fogos de artifício são lançados a partir de balsas estacionadas próximas à

praia. Na praia do Porto da Barra, o Projeto “Pôr-do-Sol” faz sucesso com a apresentação de shows gratuitos nos finais da tarde do verão soteropolitano. No dia 31 de dezembro, a programação no Farol da Barra começa cedo, às 18h, com a presença das baianas de acarajé, para o ritual de “limpeza” com banho de folhas e pipoca. Em 2005, as apresentações musicais, para um público estimado de quatrocentas mil pessoas, contaram com a participação de Danilo Caymi e Jorge Aragão, além de atrações locais.

Distribuição e segregação das práticas sociais

O termo “espaço de natureza” é em si mesmo polissêmico e pode remeter a tipos diferentes de territórios. Distribuídos em todo o espaço urbano de Salvador, esses espaços assumem formas variadas, como as praias, os parques, os jardins públicos e as florestas urbanas (a área florestada do Parque Metropolitano de Pirajá é a segunda maior floresta em área urbana no Brasil, perdendo apenas para a Floresta da Tijuca, no Rio de Janeiro).

– *Os lugares produzem públicos diferentes? As lógicas de apropriação social do espaço*

A natureza nas cidades brasileiras, e em particular em Salvador, apresenta, do ponto de vista da apropriação social pelos habitantes, três características principais: ela é sagrada (para os adeptos e simpatizantes do candomblé), ela é festiva e ela é popular. Se os territórios da “natureza” no contexto urbano veiculam imagens e símbolos de pacificação social, graças muitas vezes a uma estética elaborada, a uma gestão e a um controle cuidadosos, como esses territórios são usados e apropriados? Como a distribuição dos parques públicos no tecido urbano não é organizada de modo aleatório, a segregação socioespacial acaba gerando problemas – sentimento de insegurança, de perigo – nos processos de apropriação social desses espaços. Quais são os conflitos de uso? De que modo são geridos esses conflitos?

– *A apropriação dos espaços “visíveis”*

Tidas como expressão do “sonho tropical da democracia”, as praias no Brasil expressam, de modo geral, a apropriação seletiva e diferencial de espaços e territórios. Em Salvador, as praias do Porto e do Farol da Barra submetem-se também a “leis territoriais” específicas. Nada é exatamente pré-fixado, mas a apropriação diferenciada possui dimensões espaço-temporais que funcionam mais ou menos assim no Porto da Barra: das 4h30 às 8h da manhã é a vez do pessoal do *cooper*. Das 8h às 13h, o território é apropriado por aqueles que estudam ou trabalham em turnos. A partir das 13h, há uma mistura de turistas, desobrigados a ir trabalhar, “artistas”, “poetas” e “curtidore”, além dos aposentados (*A Tarde*, 10/01/1999).

A descrição do parágrafo anterior é adequada para os dias úteis, mas nos finais de semana a situação assume novos e diferenciados contornos, com a chegada de centenas de banhistas procedentes dos vários bairros populares da cidade. Os moradores das redondezas, usuários habituais do Porto, classificam o fenômeno como “invasão de bárbaros” e estranham os hábitos dos “invasores”, que trazem comida e bebidas de casa, chegam de ônibus e em grupos “extrovertidos e barulhentos”. A situação é a mesma para a praia do Farol da Barra, podendo-se afirmar que as praias nos finais de semana são territórios apropriados por classes sociais distintas, enquanto nos dias úteis são redutos dos moradores da Barra, de classe média e com perfil mais homogêneo, no tocante à formação escolar e à renda.

– *Parque de Pituaçu*

Criado pelo Decreto Estadual nº 23.666, de 4 de setembro de 1973, o Parque Metropolitano de Pituaçu reúne, em seus 450 hectares, uma exuberante vegetação nativa, remanescente de Mata Atlântica, associada com manguezais, restingas e brejos. O parque reproduz em sua extensão as contradições entre áreas visíveis e menos visíveis, o que pode ser constatado por aqueles que se aventuram pelos 18 quilômetros de sua ciclovia, margeando a lagoa existente. Para além da bonita e bem cuidada entrada principal, pode-se constatar a poluição em vários trechos do espelho d’água, proveniente da Favela do Bate-Facho, vizinha ao parque – uma densa vegetação aquática encobre milhares de metros quadrados do que um dia foi água limpa. Apesar desse grave problema, o parque abriga uma surpreendente biodiversidade, privilégio de poucas áreas urbanas de Salvador: 26 espécies de mamíferos, 113 de aves, 52 de répteis, três de anfíbios e seis de antrópodes (*A Tarde*, 08/02/1998).

O parque é aberto às 6h da manhã para quem vem usufruir de sua infra-estrutura de lazer, que inclui uma ciclovia, um bicicletário e um lago com pedalinhas. Os atrativos incluem ainda bares e quiosques com comida e bebidas, *playgrounds* infantis, além do Espaço Mário Cravo, aberto à visitação, com esculturas do conhecido artista baiano. Além dos problemas de poluição e de degradação das áreas protegidas, a insegurança é motivo de queixa dos usuários. Partes inteiras do parque são tidas como “inseguras” e “perigosas”, o que inviabiliza seu uso. Como no Parque da Cidade, o uso restringe-se às áreas com mais equipamentos, no caso do Parque de Pituaçu, toda a área voltada para o mar, distante das áreas vizinhas à Favela do Bate-Facho.

Na Favela, não há estrutura de saneamento e drenagem, nem posto policial. O acesso a essa localidade se dá pela Avenida Jorge Amado, fazendo com que o trecho permaneça praticamente isolado do restante do bairro de Pituaçu. Ao longo da Avenida Pinto de Aguiar, também vizinha ao parque, o cenário é bem diferente. É lá onde se localizam o *campus* da Universidade Católica, assim como o conhecido “trecho dos motéis”. A pista é também caminho para o Estádio de

Pituaçu e para um dos maiores hotéis das redondezas, o Bahia Sol Atlântico, além de prédios residenciais com bom padrão construtivo e bares que se tornaram pontos de encontro para jovens de classe média (*A Tarde*, 12/01/2002).

No interior do parque, essas clivagens sociais acabam por ser reproduzidas através do uso e da apropriação dos espaços, circunscritos às áreas mais visíveis e mais “seguras”, de acordo com a percepção dos próprios usuários. Como em outros parques da cidade, o uso durante a semana é menos intenso, restringindo-se aos estudantes das escolas vizinhas e aos moradores dos bairros próximos. A proximidade de áreas como a Favela do Bate-Facho garante um uso mais “popular” dos equipamentos gratuitos, inclusive nos finais de semana, quando a área atrai moradores de bairros mais distantes, que, em geral, vêm de automóvel e usufruem também dos lazeres “pagos”, como o aluguel de bicicletas e pedalinhas e o consumo de bebidas e lanches nos bares e quiosques existentes no local.

– *Parque das Esculturas do Solar do Unhão*

Salvador viu nascer, em janeiro de 1998, um novo parque temático, o Parque das Esculturas do Solar do Unhão, que foi concebido como um prolongamento a céu aberto do Museu de Arte Moderna. A intervenção na área foi iniciada com o cadastramento das cerca de oitenta famílias residentes no local e sua transferência gradativa para casas novas, no conjunto habitacional Jaguaribe I. Trabalhos de esgotamento sanitário, criação de caminhos, aproveitamento da topografia e recuperação dos arcos da avenida do Contorno foram sendo realizados até o momento da instalação das esculturas de artistas consagrados, como Carybé, Rubem Valentim, Sante Scaldaferrri, Mário Cravo, Juarez Paraíso, Mestre Didi e Chico Liberato.

A primeira entrada recebe os visitantes com o gradil/portal de Carybé, cerca de vinte metros acima do nível do mar, dando passagem para a Esplanada de Acesso, de onde se desce para o Terraço de Exposições, continuando-se ao pé dos arcos, até alcançar o Pátio dos Restaurantes e, finalmente, o fim do percurso, com a Praça de Antônio Conselheiro. A outra opção é iniciar a visita pela parte interna do Solar do Unhão: uma passarela de madeira sobre pedras contorna toda a borda marítima do parque, a uma altura de 4,5 metros, conduzindo o visitante ao painel escultórico de Carybé.

Encravado na encosta da Avenida do Contorno e com uma vista deslumbrante sobre a Baía de Todos os Santos, o espaço reúne, além das esculturas, equipamentos como oficinas de arte, ateliês e uma sala especialmente climatizada para abrigar a obra do baiano Rubem Valentim. O parque abriga também os dois últimos trabalhos de Carybé: um portal de ferro e um painel de concreto aparente, além de surpreender o visitante com uma imagem de quatro metros do beato Antônio Conselheiro, instalado em um dos arcos do Contorno, uma obra marcante do escultor Mário Cravo.

Uma análise do perfil dos usuários mostra que o parque é muito bem freqüentado por turistas, em geral “encantados” com a beleza natural da paisagem. Além dos turistas, a lista de usuários inclui ainda moradores do centro da

cidade, sem muitas opções de lazer nas redondezas. Embora “central”, o parque não é visível para muitos habitantes da cidade. Neste caso a acessibilidade e a distância não são apenas físicas, mas também de ordem simbólica, já que o espaço foi concebido como um prolongamento a céu aberto do museu, atraindo os frequentadores acostumados ao “consumo de obras artísticas”.

O lugar é “invisível” para a maioria da população soteropolitana, que não dispõe de “capital escolar” para esse tipo de “lazer cultural”, embora o acesso ao parque seja gratuito. Pode-se afirmar que as clivagens sociais ganham aqui *status* de “segregação social” ou mesmo de exclusão, já que mesmo os usuários das redondezas possuem perfil de classe média, característico dos bairros que margeiam o parque. A topografia do terreno contribuiu para a “invisibilidade” do lugar, tornando-o exclusivo para o uso de “iniciados”.

A insegurança “impregnada”

Os parques e jardins públicos, independentemente dos valores e da imagem que veiculam, não estão excluídos da vida urbana e de suas tensões e conflitos. Alguns autores sublinharam o lado “mais sombrio” dos parques e jardins públicos. Pierre Sansot (1999) fala, por exemplo, do lado “maldito” do jardim. O jardim público é verdadeiramente uma clareira de quietude na selva urbana? Nada nos assegura isso... ele não escapa à violência... Ele também será o lugar, do mesmo modo que outros espaços urbanos, de delitos e incivildades (Barthe, 2003). Por que ele estaria, afinal, a salvo das turbulências sociais?

No Brasil, especialmente nas grandes metrópoles, a onipresença do perigo, a possibilidade de agressões e de assaltos fazem parte da vida cotidiana. Em Salvador, as páginas do jornal *A Tarde* noticiam permanentemente a violência à qual os habitantes da cidade são confrontados regularmente. E, no entanto, uma visita aos parques e jardins públicos da cidade pode dar uma impressão completamente diferente ao usuário ocasional. Tudo transmite tranquilidade, tudo é meticulosamente cuidado e vigiado. O visitante estrangeiro não se sente de modo algum inseguro. É difícil acreditar nessa profecia generalizada para todos os turistas: atenção, aqui a vida não tem nenhum valor!

Nesses lugares, durante o dia e às vezes também durante a noite, por ocasião de um jantar em um dos restaurantes localizados nos parques, nada parece afetar a tranquilidade e a paz aparentes. O perigo não é tangível, embora a insegurança seja “real”. Parece haver uma espécie de gradiente de “insegurança” para os parques públicos da cidade.

Uma primeira constatação se impõe: a insegurança, as incivildades, o perigo não são verificados *in loco*. É a ausência de usuários e de passantes o melhor indicador dos lugares “inseguros”. Alguns parques, como o de São Bartolomeu/Pirajá, gozam de uma péssima reputação na cidade. Essas características são conhecidas do público usuário, se disseminam pelo “boca a boca” e são também mediatizadas pelos meios de comunicação, que noticiam saques ou assaltos (como, por exemplo, os saques que tiveram lugar no Parque de Pituacu,

afetando especialmente o funcionamento do Espaço Mário Cravo, durante uma greve da Polícia Militar). A proximidade de bairros populares ou sua distância das áreas mais centrais da cidade contribuem para confiscar desses lugares práticas espaciais ordinárias e cotidianas, tornando-os “repulsivos” ao uso. Apesar de se constituírem em superfícies verdadeiramente consideráveis, esses parques são abandonados pelos poderes públicos e evitados pelos usuários.

A consciência do perigo cristaliza a idéia de “impregnação”, que se manifesta através de uma dinâmica que é a um só tempo espacial e temporal. Nós constatamos que alguns desses espaços públicos de natureza não são freqüentados em qualquer hora do dia ou da noite. Os parques, em particular, transformam-se em “terras de ninguém” no período noturno. Isso é verdadeiro para todos os parques analisados, com exceção daqueles que possuem restaurantes abertos no período noturno; nesse caso, o acesso aos estabelecimentos se dá através de caminhos iluminados, onde a vigilância é permanente.

Assim, tanto o Dique do Tororó como o Parque Costa Azul são freqüentados de dia e à noite. Vale ressaltar que somente aquelas áreas ou caminhos que dão acesso aos restaurantes são iluminados e vigiados, o restante do espaço permanecendo fechado e às escuras. Outros, como o Parque de Pituaçu, são totalmente fechados no período noturno e por isso não são utilizados. Um calendário de usos se esboça de uma maneira mais ou menos similar àquela observada nos parques franceses. Certos dias são mais propícios à freqüentação, os fins de semana, por exemplo, mas durante a semana, quando o público é menos numeroso, os usuários não se distribuem de maneira aleatória no espaço. Em Salvador, evita-se os recantos vegetados, bosques e florestas, mais que nos parques franceses.

As lógicas de apropriação do espaço dos parques traduzem de modo mais visível a noção de perigo. No Parque da Cidade, por exemplo, sabe-se que não se deve andar por determinados caminhos e que se pode circular em outros. Esse grande parque está localizado na interface de dois bairros. Em um de seus limites situa-se um bairro de perfil nitidamente popular, do outro lado, um bairro verticalizado, com população de renda mais alta. Durante a semana, o parque é pouco utilizado, com exceção de uma alameda que, passando pelo parque, faz a ligação entre o bairro popular e as avenidas com paradas de ônibus que dão acesso ao centro da cidade. Chama a atenção do visitante um uso tão intenso de determinado caminho, enquanto a maior parte do parque encontra-se vazia de usuários e passantes. O parque representa, portanto, uma área de passagem para os habitantes do bairro popular vizinho a ele. Nada de original se pensamos no mesmo tipo de uso, tão comum nos parques parisienses. Mas, no que concerne aos não-iniciados, não se deve utilizar esse caminho. Um vigilante armado cuida de avisar aos visitantes que evitem caminhar por ali, pois o perigo de ser assaltado é “grande”!

Essa experiência confirma a dupla ambigüidade presente nos parques soteropolitanos: de um lado, todos os sinais visíveis e aparentes desconstroem a idéia de perigo (tudo parece calmo e em ordem, há vigilantes, o parque parece

cuidado, algumas pessoas circulam tranqüilamente etc.), mas, por outro lado, os moradores internalizaram um sentimento de insegurança, evitando a utilização do lugar. Essa especificidade, ligada à ameaça permanente de agressão, limita a liberdade de ação, não se pode ir a qualquer lugar, a qualquer hora. A natureza e, em particular, os parques e jardins públicos vão sendo confiscados ao uso e às estratégias de apropriação social dos diferentes agentes e grupos.

Nota

¹ Este capítulo foi escrito em co-autoria com Francine Deloisy-Barthe, doutora em Geografia, mestre de conferências na Universidade Jules-Verne-Picardie e membro do Laboratório Espaces et Cultures, Paris IV-Sorbonne.

2008 « Le pique-nique à la mode de chez nous », dans Barthe-Deloizy (dir), *Le pique-nique ou l'éloge d'un bonheur ordinaire*, Paris, Bréal, collection, d'Autrepart. P 108-126

d'autre part

△ Éditions Bréal

sous la direction de Francine Barthe-Deloizy

Le pique-nique

ou l'éloge d'un bonheur ordinaire



Chapitre 6



Le pique-nique à la mode de chez nous

Depuis à peine une dizaine d'années, la France s'adonne à une marotte, le pique-nique. Ce n'est pas tant la chose en soi qui étonne, puisque le phénomène n'est pas nouveau mais l'ampleur qu'il prend. La vente de matériel par correspondance, les voyages organisés autour du thème, comme un pique-nique en Laponie à Noël ou au cours d'un safari africain, les rendez-vous pris sur le net et les blogs laissent pantois! Ainsi, à l'occurrence pique-nique, le moteur de recherche de Google ne propose pas moins de 2 200 000 pages en français. Les traiteurs et autres cuisiniers plus ou moins toqués ne s'y trompent pas et proposent leurs services pour cette forme originale de repas hors domicile.

Le pique-nique est en pleine mutation ; sous ses nouveaux habits que cache-t-il ? L'objet de cette contribution concerne le pique-nique des groupes, associations ou collectifs, non pas que les autres formes de pique-nique soient inintéressantes mais la fréquence et la multiplication de ce type de rencontres indiquent bien un engouement qui mérite qu'on s'y intéresse. Aujourd'hui, chaque association, parti politique ou collectif organise son pique-nique. Il en va de même pour les groupes plus informels comme les amis d'un musée, les parents des bébés nageurs d'une piscine municipale, une chorale de chants de marins en Bretagne, des défenseurs de platanes dans le Sud-Ouest... Cet engouement pour le pique-nique serait-il le signe d'une nouvelle forme de sociabilité ? Quel sens donner à cette mutation, comment l'interpréter ? Le pique-nique serait-il une réaction, un sursaut pour contrer la fragmentation de la société urbaine ?

Le pique-nique est territorialisé, il s'inscrit dans le temps et dans un contexte précis. On pourrait penser que cette nouvelle forme de sociabilité indique un changement du rapport à l'espace domestique car l'exiguïté des logements urbains (surtout dans les grandes villes) ne permet pas toujours d'accueillir chez soi un grand nombre de personnes. Si l'intimité continue à être partagée avec les amis proches, cela n'est pas toujours le cas pour les voisins ou connaissances plus lointaines. Dans le cas du pique-nique, chacun est donc logé à la même enseigne et personne ne prend vraiment le repas en charge ; en revanche, on apporte souvent ce qu'on a cuisiné chez soi.

Alors que tout se passe à l'extérieur, paradoxalement le pique-nique apparaît comme une forme de repli hors de chez soi ; une certaine neutralité est maintenue tout en n'interdisant pas d'autres formes de convivialité. Les relations qui s'établissent au sein de ces petites assemblées montrent que si certaines personnalités sont plus actives que d'autres dans l'organisation, il n'y a pas de principes d'autorité qui prévalent. Existerait-il une éthique du pique-nique ? Le pique-nique produit un type de relation moins hiérarchique, plus individuelle, plus ludique et festive. Il contribue à un effet de brouillage entre les catégories habituelles d'identification : espace privé/espace public, proches/anonymes, activités ludiques/militantes.

Le pique-nique au centre de la toile

Le corpus des données nécessaires à l'analyse de ce nouveau phénomène est constitué pour la plus grande part de sites accessibles sur Internet, puis de terrains d'enquêtes avec observation participante. Les informations diffusées sur les sites Internet consultés donnent des indications sur la diffusion de l'information concernant le pique-nique : date, heure, consignes nécessaires sur qui apporte à manger, à boire... et les blogs ou journaux personnels enchérissent ensuite. Ils permettent de raconter le pique-nique une fois qu'il a eu lieu. On possède ainsi toute une littérature accompagnée la plupart du temps de photos qui mettent le pique-nique au centre de la toile.

Ces modes de communication et d'information contemporains ne doivent pas faire oublier que ces formes de pique-nique maintiennent toujours des attributs traditionnels. Manger ensemble, partager

le repas en dehors de chez soi, s'approprier pour un temps limité un lieu qui appartient à tous... Ce qui change en revanche, c'est que les convives ne se connaissent pas toujours, que le groupe peut atteindre un nombre considérable de participants. Citons pour exemple « l'incroyable pique-nique » organisé le 14 juillet 2000 par les élus des communes localisées le long du méridien de Paris (la Méridienne verte) qui avait réuni plus de deux millions de personnes, ou les pique-niques chics et branchés qui rassemblent au dernier moment des centaines de personnes sur l'esplanade des Invalides ou sur la place de la Concorde à Paris. Ils scellent les retrouvailles entre gens de bonnes familles. Le « dressing code » est le signe de ralliement, il convient par exemple de s'habiller en blanc car « cela rend les gens plus beaux » et on est prévenu au dernier moment par SMS.

L'installation du pique-nique, une chorégraphie

L'analyse des modalités de l'installation des groupes sur leur lieu de pique-nique présente un intérêt majeur. Il reproduit un modèle d'organisation centre/périphérie dans lequel la figure du cercle est récurrente. Quels que soient le lieu retenu et la taille du groupe, ce modèle se décline avec certaines variantes en fonction de l'emplacement choisi pour installer la nourriture. La nappe, la couverture, la table et la disposition des éléments du pique-nique font figure de point d'ancrage. À partir de là, à la manière des atomes autour d'un noyau central, les convives dessinent une sorte de chorégraphie. Des forces d'attraction plus ou moins fortes se mettent en place autour de la nappe – et non pas dessus comme c'est le cas au Moyen-Orient – les pique-niqueurs se rassemblent par petits groupes qui ne dépassent pas 4 ou 5 personnes, au-delà, le cercle se dilue et se recompose en une autre unité.

Au cours du pique-nique, on peut ainsi observer des fractionnements, des recompositions, voire des éléments qui sortent du noyau attractif pour s'isoler. On distingue ainsi des temps de concentration forts, correspondant au moment de la distribution du repas et du partage, puis une partition des convives en sous-groupes, voire en individus (mise à l'écart pour faire une sieste réparatrice ou pour organiser les jeux des enfants).

Les stratégies d'occupation et d'appropriation de l'espace ne se comprennent que par cette grille d'interprétation. Si tous les membres du groupe se connaissent, si le niveau d'intimité est fort alors le lieu choisi pour pique-niquer sera nécessairement en situation d'abri, en retrait. Alors que dans le cas d'un groupe constitué par des gens qui ne se connaissent pas, le point de rendez-vous devra être voyant, facilement accessible, accompagné de marqueurs forts.

Cette variable explicative nous semble être une des clés d'interprétation du pique-nique actuel. On peut ainsi définir des types de pique-nique. Ces modèles reproduisent à chaque fois des scénarii différents mais un certain nombre de critères permettent d'en établir les grandes lignes récurrentes. Ainsi pour cette étude, on a identifié le type de regroupement: association, cercle de proches, membre d'un parti politique, d'une structure associative ou d'un groupe de défense d'intérêt particulier. On mettra en perspective ce groupe avec le type de lieu qu'il choisit: la distance/temps au domicile, le choix d'un espace public ou privé, à la campagne, en ville, dans le quartier... La fréquence ou la récurrence du pique-nique dans le temps est également un bon indicateur d'analyse, cela renseigne sur la ritualisation possible du groupe, sur son histoire et sa durée de vie.

Le choix du site d'implantation, la distribution des convives sur le lieu, l'organisation de la rencontre dépendent toujours de la nature du lien existant au sein du collectif. Si on partage toujours « son manger », en revanche, il n'en va pas de même pour l'organisation du repas ou les accessoires festifs qui accompagnent la réunion. La composition des repas, le nombre de convives ont également attiré notre attention, et enfin la manière dont l'information est diffusée: bouche-à-oreille, presse spécialisée, messagerie Internet, affichage. Nous aboutissons ainsi à un panorama assez complet qui dessine une géographie d'une dynamique sociale, mobile, urbaine (pour le corpus choisi), interactive.

Qui amène quoi ?

« Évitez 50 paquets de chips et un Babybel! », tel est le slogan qui résume à lui seul les modalités d'organisation des festivités. Parmi la grande variété des situations, deux modèles concernant le partage

de la nourriture se distinguent. Soit chacun apporte son propre pique-nique et on s'installe ensemble pour le déguster en partageant avec les autres, soit un des organisateurs distribue les rôles et les missions de chacun. Le premier cas concerne le pique-nique où le groupe est nombreux et où les personnes ne se connaissent pas. L'autre cas s'adapte à des groupes plus petits car l'information circule facilement et rapidement.

Cette individualisation est proportionnelle à la taille du groupe, plus il est important en nombre et plus l'individuation est forte. Cela s'accompagne logiquement d'un déploiement plus grand dans l'espace, voire à une logistique qui peut faire intervenir des professionnels. Cette situation conduit à poser les limites du pique-nique car au-delà d'un seuil quantitatif, le groupe dans sa totalité ne peut fonctionner sur un mode de convivialité partagée.

Ainsi se dessinent des modèles de pique-nique qui mettent en scène à la fois un nombre de convives, des lieux particuliers (la plupart du temps des espaces publics), des modes d'organisation de la rencontre, des menus et des manières de manger... Ils mettent en évidence un rapport à l'espace et aux autres qui va crescendo de la recherche de l'isolement qui reprend l'adage « pour vivre heureux vivons cachés » au pique-nique réunissant une foule considérable.

Le pique-nique, tissu de « l'entre-soi » : le cercle des proches

Ce scénario de pique-nique met en scène des groupes de familiers qui se réunissent de manière informelle au gré des envies. Le pique-nique représente l'occasion de se rencontrer dans d'autres circonstances qui apparaissent comme exceptionnelles. Ces cercles sont extrêmement volatils et leur durée de vie est assez courte. La raison en est simple : ces petits groupes ont des activités fondées sur un intérêt commun très précis, sans nécessairement appartenir à une association déclarée formellement à la préfecture. La grande variété des situations rend impossible l'exhaustivité, mais nous pourrions ranger dans cette catégorie les parents des bébés nageurs d'une piscine municipale, les copains d'anniversaire des 6 ans de Capucine, une loge maçonnique, des amateurs de jardins, les élèves d'une

classe d'école primaire... La décision d'organiser le pique-nique vient la plupart du temps d'un des acteurs du groupe, il s'agit donc rarement d'une décision collective. Le projet est soumis au reste du groupe et lorsqu'il est accepté, on s'organise.

Pourquoi choisir de sortir hors de chez soi alors que l'on pourrait tout à fait envisager une rencontre au sein de l'espace domestique ? Le premier argument concerne la taille du groupe et sa composition ; rares sont les logements, surtout en milieu urbain, qui peuvent aujourd'hui accueillir plus d'une dizaine d'invités. L'invitation à déjeuner et à dîner implique un protocole même minimal et surtout un temps de préparation et de travail pour celui qui accueille. Avec le pique-nique, chacun met la main à la pâte et apporte sa contribution, et dans le cas des pique-niques familiaux avec des enfants, notamment lors des anniversaires, le groupe à gérer dans un espace fermé est loin d'être une activité ludique pour les adultes, surtout si les enfants sont « livrés » sans accompagnement. Égaillés dans un espace ouvert, occupés par des jeux et encadrés par des adultes, l'exercice s'avère moins périlleux. Dans le cas de groupes d'amis réunis par une passion commune et qui ne se côtoient pas nécessairement en dehors de cet intérêt, l'initiative du pique-nique représente un intermédiaire commode entre l'invitation personnalisée et la réunion anonyme réalisée dans un cadre formel.

La diffusion de l'information se fait par bouche-à-oreille, relayée par le téléphone, par des affiches à l'école ou à la piscine, et de plus en plus fréquemment par l'intermédiaire de la messagerie Internet... et vient qui veut. Le groupe concerné atteint rarement plus d'une quinzaine de personnes. Le choix du lieu du pique-nique renvoie toujours à la nature de la composition du groupe, et il a souvent été testé au préalable par un des membres du cercle. La plupart du temps, il s'agit d'un espace public de nature, une forêt, un parc ou un lieu de proximité fréquenté par chacun en d'autres circonstances. La distance à parcourir pour l'atteindre est assez courte et le pique-nique est prévu souvent pour le repas de midi. Lorsqu'un cercle d'amis prévoit un pique-nique, le trajet peut-être plus long, le pique-nique apparaît alors comme une pause déjeuner pour couper la journée de visite.

La fréquence de ces pique-niques est aléatoire, ils se réalisent au gré des envies de chacun et correspondent aux circonstances. Ils marquent la plupart du temps des rituels de fins ou de début d'année. Le pique-nique sert à entériner la vie du groupe, mais ne présage en aucune manière de sa longévité. En revanche, il préfigure d'autres réunions plus intimes, il apparaît comme une anti-chambre d'une amitié à venir.

Les plats sont souvent « faits maison », la composition du repas est simple et reproduit dans l'ordre de présentation le même schéma que dans les foyers. Des entrées, un plat principal, fromage et dessert. On y retrouve des grands classiques : les chips, les œufs durs accompagnés de leur tube de mayonnaise ou de moutarde, la traditionnelle salade de riz semble avoir été supplantée par le taboulé mais les tranches de viande froide ou de charcuterie occupent toujours une place de choix dans les menus. Lorsque le pique-nique correspond à un événement particulier, comme par exemple un anniversaire, on prévoit le gâteau qui pour la circonstance sera dégusté sans les manières de table habituelles.

○ Pique-nique en actes : Les folies potagères

Le cas des folies potagères servira d'exemple pour illustrer un premier type de pique-nique : « le pique-nique entre soi ». En juillet 2006, Annick et Hervé convient leurs amis à un pique-nique. Les invitations ont été lancées depuis un mois environ par téléphone ou via les messageries Internet. Une carte avec le circuit à emprunter et les activités de la journée a été envoyée. Au programme, la visite d'un château et d'un écomusée, un jardin privé ouvert au public célébré dans les médias et le pique-nique en milieu de journée. L'après-midi est consacré à la découverte d'un jardin potager et d'un verger de pommes à cidre.

Le couple habite une ancienne ferme du Vexin normand et veut faire découvrir jardins et châteaux à leurs amis. Pour la circonstance, ils ont intitulé cette journée : « Les folies potagères ». Le rendez-vous est fixé le matin à 9 heures chez eux. La journée est soigneusement organisée et chacun doit prévoir son pique-nique, les hôtes se chargent des boissons. Le groupe se compose de 14 personnes, amis plus ou moins proches du couple, certains se connaissent, d'autres se rencontrent pour la première fois.



© F. Barthe-Deloizy

Acte 1 – L'installation sur le site, le choix du lieu

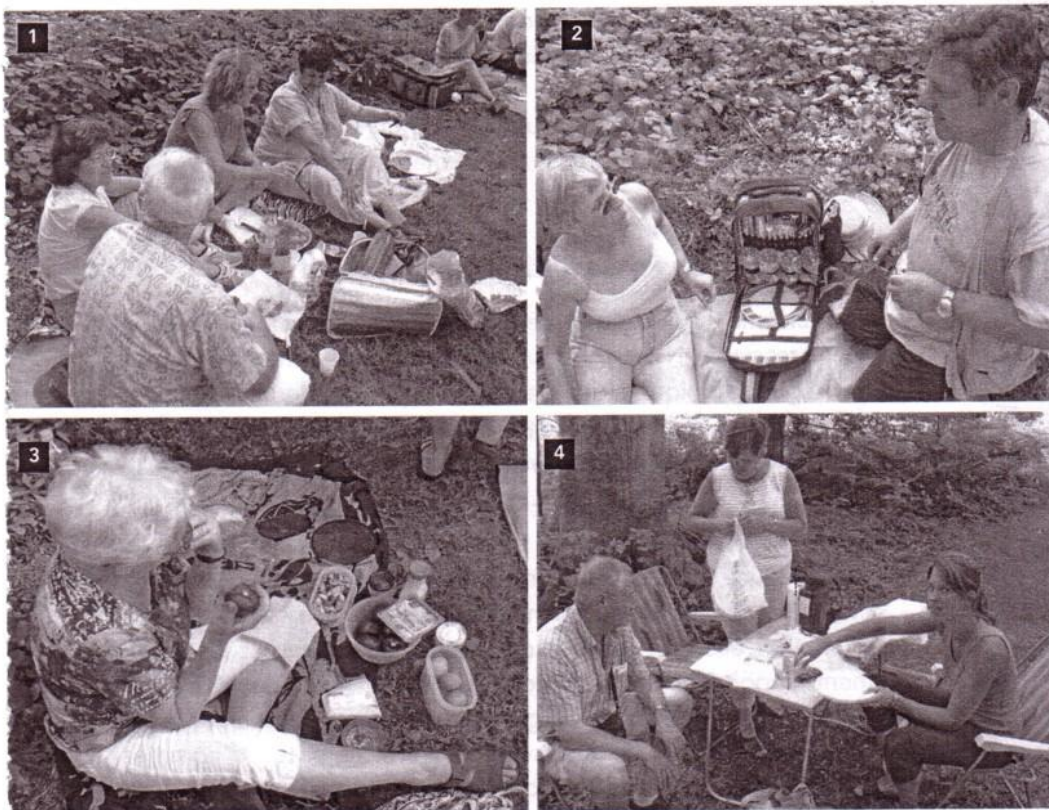
Un site de pique-nique avait été repéré et retenu pour le confort de ses installations : bancs, tables, poubelles, facilité d'accès pour les voitures. Mais arrivés sur les lieux, il était occupé par un autre pique-nique. Un plan B est mis en place, il n'est pas envisagé de se joindre au groupe déjà installé, on tient à rester entre soi afin de ne pas déranger l'intimité des autres. Après quelques négociations, la décision revient aux organisateurs qui connaissent « le coin » de trouver un lieu de repli. Quelques kilomètres plus tard, le pique-nique s'installe dans une allée forestière à l'ombre de grands hêtres. La stratégie de mise de place fait l'objet de commentaires. Il faut trouver un parking pour les voitures mais un endroit isolé des autres. On s'enfonce donc dans l'allée pour se mettre à l'abri des regards, mais le groupe reste visible pour indiquer son emplacement. Le terrain est plat, l'allée dessine une manière de chemin de table.



© F. Barthe-Deloizy

**Acte II – La cérémonie de l'ouverture de la bouteille:
le geste fédérateur**

La répartition et la distribution des convives se réalisent en fonction de la linéarité de l'allée forestière, ce qui rompt la symbolique habitude du repas en rond autour de la nappe. On observe cependant qu'un centre se dessine autour des organisateurs du pique-nique. Ils jouent un rôle fédérateur entre les autres invités en passant remplir les verres. Au premier plan, le rituel de l'ouverture de la bouteille de vin accompagné des commentaires sur la difficulté de l'exercice avec le tire-bouchon du canif.



© F. Barthe-Deloizy

Acte III – Le pique-nique installé

Quatre scènes qui indiquent les différents modes d'installation et d'équipements. Chacune correspond à un groupe de convives, le pique-nique est composé d'un assemblage de plusieurs installations particulières.

1. On remarque les boîtes en plastique et leur contenu qui définissent les figures historiques du pique-nique: tomate, œufs durs, mayonnaise, parts de fromage.
2. Un couple installé sur une couverture inaugure le tout nouveau sac à dos équipé pour le pique-nique, à côté, installation collective et partage d'un même panier-repas. Les tranches de charcuterie restent encore dans les papiers, on déballe.
3. Une version plus individualiste, de l'installation et de la prise du repas.
4. Une famille installée sur un matériel de camping plus élaboré, table chaises... les assiettes, couverts et verres reproduisent ce qui se passe à la maison.

Une consigne a été donnée : on peut inviter de son côté des amis pour participer à la journée. Ainsi, se constitue le groupe par sphère de proximité. Le noyau dur est composé des initiateurs de la journée, s'y agglomèrent ensuite des invités plus lointains, l'attraction la plus forte se faisant sur le thème de la journée : des visites de jardins.

Le rendez-vous associatif : le rituel festif

Le deuxième modèle de pique-nique proposé concerne les rendez-vous associatifs. Nous ont servi ici : la chorale des chants de marins de Trégunc, le pique-nique des féministes de la Meute aux Buttes-Chaumont, le pique-nique des membres du jardin partagé Éole. Leurs sites Internet ont été utilisés comme source documentaire.

Les pique-niques de ces collectifs s'organisent dans un cadre formel et suivent un calendrier précis. La plupart du temps, on organise ces pique-niques à des dates qui rythment la vie associative. Cela peut être pour terminer l'année, dans ce cas, la réunion est accompagnée d'un bilan, elle est l'occasion de rappeler aux membres les événements importants. L'organisation est prise en charge par les personnalités qui ont l'habitude de gérer l'association (dans le cas où les associations sont composées d'une majorité d'hommes, les conjointes sont sollicitées pour préparer le repas ou donner des idées). La date et le lieu du pique-nique sont choisis longtemps à l'avance et font l'objet de soins très attentifs. Il faut réserver, prévoir une solution de repli en cas de mauvais temps, prévenir les autorités si le groupe est important. C'est le cas par exemple pour l'association du RAFT (Riverains de l'Avenue Fustel de Coulanges à Mérignac) qui organisait son pique-nique en 2005 dans un stade, ou pour l'association des « Cocos de l'Ain » (cellule du groupe communiste du département de l'Ain) qui utilisait une maison des associations. Le nombre de participants est au minimum d'une dizaine mais peut atteindre une cinquantaine de personnes. Le matériel est plus compliqué à gérer aussi, en particulier lorsqu'on prévoit des installations en dur (bancs, chaises, tables et sono pour la musique). L'organisation est collective pour tout ou partie du repas. La plupart du temps, les boissons sont prises en charge par le collectif, la nourriture est laissée au soin de chacun.

Les pique-niques des associations peuvent ressembler à des banquets ou à des repas collectifs. Lorsqu'ils s'organisent dans des structures en dur, on ne retrouve pas, comme pour les autres formes de pique-nique, une forme d'installation décontractée dans la nature. Seul le partage du repas, le fait que chacun apporte son écot et qu'il y ait mise en commun suffit à donner l'allure d'un « vrai » pique-nique. Il s'agit dans ce cas précis de manger dehors ensemble et pas nécessairement d'apporter sa nourriture. Dans certaines situations, les repas sont préparés par un traiteur et chacun paie son écot.

Les membres de ce collectif se connaissent tous, mais certains entretiennent des relations plus personnelles. La diffusion de l'information se réalise par le biais de l'association, soit par affiche, tract ou au cours des réunions. On a pu mettre aux voix le pique-nique comme proposition d'activité. Il apparaît alors comme une animation annexe et hors contexte en regard de l'activité associative mais néanmoins, il est l'occasion pour le groupe de se retrouver « hors cadre ». En revanche, les conversations, les activités et les discussions portent toujours au cours de la journée sur ce qui fait le lien entre chacun à savoir : l'association ou le collectif. Certaines activités autres peuvent avoir lieu au cours du pique-nique, comme par exemple, des chansons, des jeux ou des spectacles.

Cette forme du pique-nique ritualise la vie du collectif et sa répétition dans le temps est souvent annoncée (le 2^e ou le 3^e pique-nique, ou comme tous les ans, etc.). Cette précision indique la pérennité de l'association, une sorte de signal de la bonne santé du groupe.

Le pique-nique de rue

Depuis une quinzaine d'années, les repas de rue connaissent un grand succès. Dans les plus grandes villes de France, on organise des repas de rue, de quartiers ou d'immeubles. Cette pratique consiste à partager avec ses voisins un repas composé de plats apportés par chacun.

Ces repas de voisins ou de voisinage ont une histoire (Salomé Berthon, 2004, 2005). Ils datent de 1991 et sont organisés par les membres d'une association, le carrefour culturel Arnaud Bernard à Toulouse.

Claude Sicre, écrivain et musicien, est considéré comme l'instigateur de ces premiers repas de rue. Plusieurs associations d'envergure locale puis nationale ont relayé cette initiative et depuis 1994, le premier vendredi de juin est devenu une journée nationale des repas de quartier. En 1999, l'opération « Immeubles en fête » lancée par une association parisienne (l'association Paris d'Amis) proposait aux habitants des villes françaises de prendre un apéritif avec ses voisins d'immeubles. Les repas de rue sont une occasion conviviale de rencontre, de partage et d'échange. On installe à la « bonne franquette » des tables et des chaises dans la cour de l'immeuble, sur une place, sur un trottoir... Ces espaces permettent à la fois de se réunir sans trop gêner la circulation et on partage ce que chacun a apporté. Largement médiatisés, ces pique-niques semblent faire l'unanimité car ils favorisent les rencontres, la solidarité, la tolérance et le respect d'autrui « l'un des meilleurs antidotes à la montée de l'indifférence et de l'exclusion ». Mais comme le souligne Salomé Berthon, il convient de ne pas oublier la dimension militante qui est une des origines de ce type de pique-nique ; en effet les organisateurs de ces premiers repas récupéraient des aliments invendus et les préparaient collectivement pour les proposer « à des personnes seules ou à des SDF ».

Le pique-nique comme lieu d'ancrage des collectifs

Ce type de pique-nique réunit sous une même bannière une nébuleuse de groupes qui ont des centres d'intérêt communs mais qui ne se rencontrent jamais. Seul le moment du pique-nique permet à ces collectifs informels de convertir en spatialité leur intérêt commun.

Cette nécessité s'exprime par une formule, en usage sur le net : « se voir IRL » (*in the real life*). La nature des liens qui unissent le groupe peut revêtir des aspects très variés. Ainsi, les femmes pulpeuses (*pulpies*), les adeptes du wifi, les gothiques, les mamans divorcées, les végétariens, etc. L'originalité de ce modèle de pique-nique tient surtout au fait que les adeptes de ces groupes ne se connaissent pas entre eux et que le pique-nique permet de partager non seulement le repas mais les mêmes intérêts voire les mêmes passions. Il devient, le temps de la rencontre, un moment de partage. « Tout le monde vient avec à manger et à boire et un peu plus pour

le partager, pour passer un moment avec des gens sympas et marrants ayant des affinités proches des nôtres » (site Internet wifi). Le mode d'emploi de ces pique-niques est toujours similaire : un appel est lancé sur les sites Internet des groupes. Plus que le partage du repas, il est question ici d'un partage de compétences pour les wifi pique-nique, d'un moment de solidarité entre personnes de X size (pour le groupe des *pulpies*). Pique-niquer ensemble permet de se montrer aux autres, de sortir de l'anonymat et surtout de se voir en vrai, puisque la plupart des convives ne se connaissent que via la toile Internet. Pour les gothiques par exemple, l'annonce se présente sous forme humoristique : « Participez comme tous les ans à Ze grand pique-nique Nethgoth, 9^e édition au parc du château de Versailles, plan d'eau des Suisses, c'est une idée pas trop onéreuse pour nous permettre de nous rencontrer IRL. Le pique-nique n'appartient à personne, il est ce que nous en faisons au gré des années, le simple reflet de ce que le net nous a permis ».

Le pique-nique protestataire : un nouveau mode de revendication militante



Manifestation-pique-nique des motards en colère

Un rendez-vous place de la République à 11 h 30 a été lancé par voie d'affiche et de tracts. Ce pique-nique s'intitule « Manif jambon beurre ». Les attributs classiques qui définissent le pique-nique n'existent plus, aucune installation autour du repas commun, on ne se pose nulle part pour manger.

Les 2-roues doivent
pouvoir stationner

**GRAND
PIQUE-NIQUE
MOTARD**

Rendez-vous avec vos sandwichs
Place de la République
Samedi 3 juillet 2004 à 11 h 30

Pour plus d'information contactez :
FFMC 197C - 35 rue des Messiers
93100 Montreuil
<http://www.ffmc75.org>
Réunion les 1^{er} et 3^{er} jeudi
de chaque mois à Montreuil

Fédération Française
des Motards en Colère

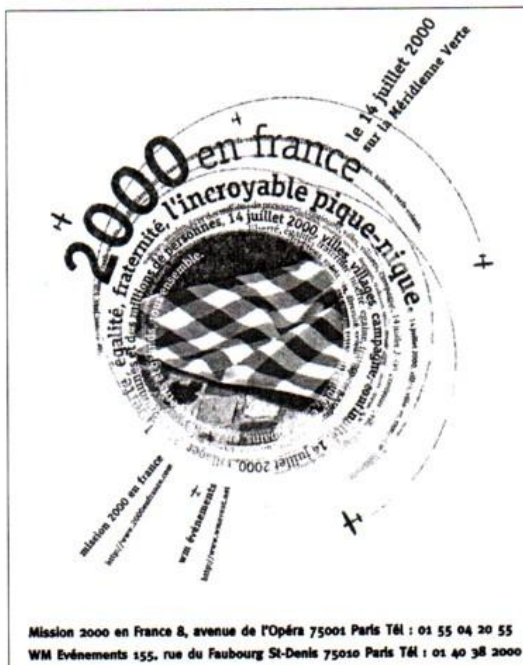
Le pique-nique fait ici office de rassemblement autour d'une cause commune. Ce n'est pas tant le fait de manger ensemble qui importe mais le rassemblement et l'union du plus grand nombre. Rien n'est signalé à propos de l'équipement ou de la nourriture. Dans le cas de l'affiche pour les motards en colère, on signale juste qu'il faut arriver « munis de sa nourriture ». Le pique-nique présente l'avantage de détourner les procédures habituelles de demande d'autorisation à la préfecture, puisqu'il ne s'agit pas officiellement d'une manifestation mais justement d'un pique-nique. Comme l'atteste l'appel de l'association des motards en colère : « Ce rendez-vous sera l'occasion d'exprimer notre colère contre la politique de verbalisation des deux-roues motorisés en stationnement sur les trottoirs entreprise par la Préfecture de police de Paris » ?

L'observation de ces pique-niques montre, en effet, que le lieu où l'on s'installe doit être visible, symbolique, qu'il est un point de ralliement. C'est la raison pour laquelle dans la plupart des cas, le rendez-vous est pris dans un espace public urbain central dont les usages sont multiples, comme c'est le cas par exemple pour la Pelouse de Reuilly (pique-nique « Non à l'émigration jetable ! »), ou totalement insolite pour la pratique du pique-nique comme l'atteste l'exemple de la place de la République où il semble impossible de s'installer pour manger ensemble. Ce qui compte ici c'est de « faire masse » et d'occuper le terrain.

Pique-niquer devient accessoire. Tout l'intérêt de ce type de pique-nique réside dans le fait qu'à l'inverse des manifestations politiques où la présence policière est prévue, les réactions des services d'ordre qui peuvent être pris au dépourvu sont plus lentes voire plus tolérantes. La fréquence de ces types de rencontres est très aléatoire et dépend en fait des organisations qui la décident. Tous les acteurs composant ces pique-niques ont une pratique (la moto, défense des sans-papiers, etc.) et une revendication communes. Le nombre de manifestants peut atteindre des centaines de personnes. L'information se réalise par voie de tract, d'affiche ou par Internet. Le repas ne présente aucun intérêt en soi, il n'est que l'alibi de la manifestation. Les convives ne se connaissent pas, seule la défense d'un intérêt commun fait le groupe qui peut se dissoudre très vite.

Le pique-nique événement culturel

Une des tendances actuelles du pique-nique est la création d'événements culturels. Élaborés par des professionnels de la communication, ils sont organisés minutieusement au même titre que n'importe quelle autre manifestation culturelle avec l'ambition d'en faire une grande messe œcuménique. Ils sont souvent à l'initiative d'une organisation politique, syndicale ou associative de type ONG. Leur existence répond à une stratégie de « marketing politique ». Le message est clair: il revêt une dimension symbolique, c'est une fête de l'intégration et de la tolérance qui met sur le devant de la scène les valeurs de spontanéité, de fraternité et de découverte de l'autre, un résumé des attributs de la République une et indivisible. On pourrait l'apparenter à un geste publicitaire, mettant en avant les compétences de spécialistes de la communication. Ce fut le cas pour le pique-nique de la Méridienne verte en 2000, qui avait réuni 2 millions de personnes le 14 juillet dans 8 régions et 337 communes. Il fut mis en scène par celui même qui organisa la grande moisson sur les Champs-Élysées en 1990 ou le nouvel an chinois de 2004 (Gilles Fumey, *Brèves de comptoir*, Café géographique).



L'incroyable pique-nique

En l'an 2000, le territoire français est traversé le long de la Méridienne verte par une nappe à carreaux rouge et blanche. L'événement est organisé par la mission interministérielle 2000. Mis en scène dans 337 communes, 8 régions et 20 départements, cet incroyable pique-nique est ouvert à « tous les Français et au monde entier » afin qu'ils partagent un repas fraternel.

Ces grands événements se préparent donc en équipe, mobilisent un personnel nombreux et sont prévus longtemps à l'avance. Ils bénéficient d'une très large couverture médiatique. Le choix de la date renvoie à la symbolique de l'initiative: l'incroyable pique-nique s'est déroulé le 14 juillet 2000. Dans ce cas, c'est l'image du pique-nique plus que le pique-nique lui-même qui est mise en scène. C'est pourquoi l'accessoire emblématique, le référent unanime au moins pour la France, la fameuse nappe à carreaux se doit d'être présente dans ces manifestations médiatiques. On la retrouve d'ailleurs dans le pique-nique de la Méridienne verte de juillet 2000 et dans celui du Grand Stade de Saint-Denis en 2005 organisé par la mairie de Paris.

Ces pique-niques proposent une version collective et festive, l'expression d'une citoyenneté populaire qui ne peut faire que l'unanimité. C'est un moment partagé, égalitaire, convivial au sein duquel une communauté de citoyens se retrouve pour célébrer un certain esprit républicain. Ces pique-niques incroyables et gigantesques sont rarement répétitifs, tout l'intérêt de leur impact médiatique réside d'ailleurs dans cette exceptionnalité. Leur réussite dépend de l'adhésion du plus grand nombre car il convient de faire masse autour de la nappe à carreaux. En apparence, ils sont décrochés du fait politique, à l'instar de « L'incroyable pique-nique » organisé le long de la Méridienne verte. L'ampleur du projet a fait son succès. De Dunkerque à Prats-de-Mollo-la Preste via Paris, plus de 2 millions de pique-niqueurs s'étaient retrouvés autour d'une nappe gigantesque. Sur chaque site communal, une organisation était prévue pour accueillir les convives qui arrivaient avec leurs provisions mais pouvaient aussi acheter à manger sur place; chacun rapportant chez soi un bout de la nappe comme souvenir. Les installations prévues pour le pique-nique sont alors du même type que pour les grandes manifestations culturelles ou sportives. On installe donc des toilettes, des barrières de sécurité, des tables. Les flux de personnes sont gérés par des services compétents, la Croix-Rouge ou des équipes médicales de secours sont prévues en cas de problèmes. Ces pique-niques ne sont pas seulement l'occasion de manger ensemble, on y organise des spectacles, on fait venir des chanteurs ou des personnalités médiatiques. Tout ceci est souvent accompagné de gestes spectaculaires comme des lâchers de ballons ou une envolée de colombes.

Conclusion

La multiplication des initiatives concernant le pique-nique se développe et s'accroît depuis une dizaine d'années. Ce fait social renvoie à une dynamique et témoigne d'une société urbaine, mobile et interactive. Cette forme de sociabilité de plein air matérialise la vie de ces groupes. Il semblerait que le mot soit grisant et fasse consensus, c'est sans doute la raison du succès de son emploi. La question des limites que le pique-nique peut atteindre se pose en terme quantitatif: un pique-nique géant regroupant plusieurs milliers voire millions d'individus est-il toujours un pique-nique ou s'agit-il d'une opération médiatique dont personne ne pourrait se permettre de contester la légitimité? Dans une société fondée sur l'image, l'organisation et la médiatisation de tels événements sont plus de l'ordre du geste théâtralisé permettant de mettre en évidence une force collective qu'un véritable engouement citoyen? En ce sens, ces manifestations sont plus à mettre sur le registre du banquet que du pique-nique.

Le succès de toutes ces formes nouvelles de pique-nique pourrait trouver une explication en dehors de la fonction initiale du pique-nique ; plus que le manger ensemble, le partage du repas, ce serait la forme d'organisation du pique-nique et les valeurs qu'il véhicule qui expliqueraient son succès. Il exprime en effet des valeurs fortes, telles que la convivialité, la générosité, le partage, l'ouverture vers les autres et l'égalité. Ces qualités servent de ciment social et l'on peut même avancer qu'elles servent à l'élaboration d'une éthique. Le pique-nique s'apparente à une fête, il exprime, comme le souligne Guy Di Méo dans son ouvrage sur *La géographie en fêtes* (2001), une sorte de « Nous territorialisé sur la base d'espaces aux apparences prosaïques ». Les modalités du partage, de l'équité, l'aspect festif, convivial et ludique représentent autant de règles informelles qui sont reprises et traduites comme des symboles d'un projet citoyen.

Enfin, le lien qui unit les acteurs du pique-nique demande aussi à être interrogé; ces groupes, collectifs ou associations sont-ils le signe d'une communautarisation? Il faut admettre que la ligne de partage est compliquée à établir. En effet, lorsque le groupe se signale dans l'espace public par le pique-nique, il devient visible et se manifeste en tant que tel, malgré (mais ce n'est pas toujours le cas) sa position

d'abri ou de repli. En revanche, du fait de cette extériorité, de la temporalité très courte de ces évènements et de la rapidité avec laquelle les groupes se font et se défont, on ne peut pas affirmer que ces groupes aboutissent forcément à une communautarisation.

À travers ces quelques exemples se dessine une des limites de la définition du pique-nique. Si historiquement, la pratique existait avant le mot, il semblerait qu'aujourd'hui, le mot ne dise plus grand-chose de la pratique.

Francine Barthe-Deloizy

Deuxième partie

De la nature au naturisme :

Constructions socio-spatiales, idéologies et représentations

2001. « Géographie du naturisme à la recherche de l'éden. »
Géographie et Cultures, N° 37, p 37-58

2003. « Le naturisme : des cures atmosphériques au développement durable », *Communications*, N° 74,
p 49-64

2005. « Dynamique du fait insulaire et développement du naturisme », dans Bernardie-Tahir N et Taglioni F (dir), *Les dynamiques contemporaines des petits espaces insulaires : de l'île-relais aux réseaux insulaires*, Paris, Karthala. P 301-316

2008. « No paraiso terrestre, entre representações e praticas : os espaços da nudez. », dans Serpa A, *Espaços culturais, vivências, imaginações e representações*, Salvador de Bahia, EDUFBA. P 339-353

2001. « Géographie du naturisme à la recherche de l'éden. », *Géographie et Cultures*, N° 37, p 37-58

GÉOGRAPHIE DU NATURISME À LA RECHERCHE DE L'ÉDEN

Francine BARTHE

*Université d'Amiens et
Laboratoire Espace et culture¹*

Résumé : La pratique de la nudité collective prend une ampleur sans précédent depuis les années 1970. Signal d'une mutation des valeurs sociales, le naturisme d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec le mouvement des origines, né au XIX^e siècle en Allemagne, dans un contexte de profondes transformations sociales, économiques et urbaines. Celui-ci prônait une éthique de vie fondée sur une relation saine, authentique et vraie avec la nature. La Fédération française de naturisme, institution garante des principes fondateurs du mouvement, portée par des militants de la première heure, voit ses adhérents se transformer en consommateurs de centres de vacances. La France est devenue la patrie du naturisme pour les vacanciers de toute l'Europe du Nord-Ouest.

Mots-clés : Naturisme, nudisme, hygiénisme, éthique de vie, religions judéo-chrétiennes, clubs, plages.

Abstract : *Collective nudity became a widespread practice during the 70s. This current evolution has to do with changes in social values and bears scarcely any resemblance with the original movement, initiated in 19th century Germany in a context of massive social, economic and urban transformations, which promoted an ethic based on a healthy, authentic and deep relation to nature. The French naturism federation, which warrants the founding principles of the movement as defended by early militants, has seen its members turn to consumerist patterns of holiday-making. France has become a homeland for naturists from all over Northwestern Europe.*

Keywords : *Naturism, nudism, hygienism, life ethic, judeo-christian religions, clubs, beaches.*

Mener une observation sur le mouvement naturiste en France suppose d'éviter deux écueils majeurs liés à la "nature" de l'étude : rendre compte d'un phénomène de société sans verser dans l'apologie ou le prosélytisme, et se dégager des images et connotations sulfureuses. S'interroger sur le naturisme nécessite une mise en tension d'un espace, celui des territoires naturistes, de valeurs culturelles, celui de la nudité et des normes sociales, de l'association systématique du nu à la sexualité (avec ses multiples tabous), celui des sociétés judéo-chrétiennes. C'est

1. 191 rue Saint-Jacques, 75005 Paris. francinebarthe@wanadoo.fr

dans cette perspective que cet article cherche à ouvrir des pistes car les études sont rares sur le sujet, sans prétendre pour autant présenter les résultats d'une recherche aboutie qui reste à mener.

Aujourd'hui, deux millions de personnes en France se mettraient entièrement nues sur les plages et cinq millions et demi auraient déjà tenté l'expérience¹. La nudité collective deviendrait ainsi un phénomène de masse associé au tourisme estival et balnéaire. Ces chiffres signalent à l'évidence un engouement dépassant largement une simple pratique corporelle. Expression d'une éthique sociale, voire d'un projet de société, le naturisme, comme la pratique de la nudité collective, intéresse pour tous ces aspects la géographie culturelle. Comment les lieux naturonudistes se sont-ils créés et façonnés afin de répondre aux valeurs de cette démarche ? Comment sont-ils appropriés, aménagés, perçus ? À travers ces multiples questions, on note que le naturisme met en rapport la nature et des comportements culturels au sein d'une organisation spécifique de l'espace.

Ainsi, l'objet de cet article est de saisir les enjeux de ce mouvement né en Allemagne dès le milieu du XIX^e siècle, de préciser ses modes de fonctionnement et sa place dans les sociétés d'Europe occidentale, principalement en France. Cela exclut d'office l'aire musulmane de notre étude, elle réclamerait à elle seule une étude spécifique.

Tout d'abord, nous examinerons les principales acceptions du terme naturisme et les différences entre naturisme et nudisme, tout en établissant une typologie succincte de ces "anticonformistes", marginaux dans leur pratique, issus de toutes les catégories sociales. Ensuite nous montrerons que la pratique du naturisme ne va pas de soi, qu'elle n'a rien de "naturel". Elle est le résultat de longues luttes menées dès le début du siècle par les fondateurs du mouvement. Enfin, nous étudierons les composantes spatiales et territoriales du naturisme : en effet, celui-ci est encadré par la loi et, plus précisément par l'article 330 du Code pénal qui le contraint à se mettre à l'abri des regards indiscrets.

Naturisme, nudisme : les valeurs du nu

Nu et civilisations

L'étude de la nudité implique en premier lieu une analyse des différentes valeurs accordées au statut de la nudité ; celle-ci nous permettra de considérer la place du corps dans la société et d'établir une

1. D'après une enquête IFOP auprès d'un échantillon de 1 000 personnes demandé par la FFN en avril 1993, plus de 11 millions seraient prêts à tenter l'expérience si l'occasion se présentait.

distinction entre naturisme et nudisme. De prime abord, on remarque que dans les pays riches, la nudité et le naturisme ne représentent un phénomène de société que dans les cultures très anciennes liées à la civilisation judéo-chrétienne. D'ailleurs, celles-ci se positionnent vis-à-vis du nu dans un rapport de permissivité qui comporte des nuances selon la religion et l'intensité de la ferveur religieuse : dans les pays à forte pratique catholique de l'Europe méditerranéenne, le nu est peu admis, alors que dans les pays protestants il l'est beaucoup plus.

En revanche, dans les cultures pré-industrielles qui subsistent à l'état de relique, ou qui sont confinées sur des territoires difficiles d'accès (les îles, les forêts, les déserts) et qui connaissent encore une situation qui évoque l'époque pré-coloniale, le nu pratiqué relève d'un code social sans aucune connotation de marginalité. Ce "nu primitif", est d'ailleurs le signe de l'absence de contact avec d'autres formes de civilisations. D'ailleurs, qu'un de ces endroits vienne à être découvert, et l'un des premiers effets (sans jeu de mots) du contact entre les deux cultures est de conduire la population à se vêtir.

Il est d'ailleurs symptomatique que cette absence de regard moral sur la nudité dans ces civilisations participe à la construction du mythe du bon sauvage, ou d'un espace édénique, dans les sociétés modernes où, d'une manière générale, la nudité admise et tolérée signale un régime libéral tandis que son interdiction et sa répression sont les marques de politiques totalitaires et autoritaires (voir plus loin, l'épisode nazi en Allemagne ou dans tous les pays du bloc soviétique pendant le régime stalinien).

Le nu coutumier

Poser d'emblée, la nudité et le naturisme comme deux phénomènes distincts, c'est rappeler que la nudité est un état qui peut être permanent, habituel ou exceptionnel, alors que le naturisme représente un mouvement associatif organisé qui défend des valeurs dont l'une des plus remarquables est la nudité. La pratique de la nudité dans les pays industriels relève d'un certain nombre d'habitudes essentiellement liées à l'hygiène : dans les siècles passés, la toilette a toujours fait l'objet de rituels, souvent collectifs ; dans tous les pays de l'Europe centrale et dans l'ancien Empire ottoman, ce sont dans les bains et les étuves que se déroulent les rituels liés à la toilette. Le nudisme s'y pratique donc de manière collective, mais hommes et femmes sont séparés et les ablutions ont lieu dans un endroit clos ; en revanche, dans les pays de l'Europe du Nord ou au Japon (de moins en moins), le bain et le sauna se pratiquent de manière collective et familiale ; ainsi, dans le sauna des pays scandinaves, bien antérieur à la pratique de la religion protestante, qui réunit des familles élargies à plusieurs générations, la nudité est

largement admise. L'arrivée au XX^e siècle de la salle de bain a provoqué une individualisation de ces pratiques (Corbin, 1982).

La nudité publique, que l'on ne trouve que dans certains lieux (les parcs urbains dans les pays germaniques, les plages) et dans certains pays, ne relève pas du naturisme. Ces pratiques, associées à des lieux, ne sont pas figées dans le temps, au contraire ; elles renvoient à des processus d'évolution des différentes sociétés qui s'imprègnent des valeurs du moment (Bruckner, 2000). Ainsi, depuis les années 1970, la pratique du nu tend à se développer dans un contexte de libertés des mœurs plus affirmé ; en cela, elle rejoint les valeurs et les codes des pays de l'Europe du Nord qui vivent depuis longtemps une nudité collective et sociale inscrite dans leurs comportements.

L'emploi du corps

Aujourd'hui, l'image de la nudité s'est banalisée : tous les supports des media visuels ont recours aux corps nus des femmes (et plus récemment des hommes) dans les stratégies commerciales. Le puritanisme s'efface devant les intérêts mercantiles qui banalisent les corps dénudés ; mais les corps offerts aux regards blasés des urbains sont des corps "zéro défaut", il faut être jeune, mince, grand, sans stigmates de maladie. Ils imposent par la même un code social du corps qui s'apparente à une norme totalitaire. Cet emploi du corps et cette tendance sont récusés par l'éthique naturiste revendiquant un nudisme social et quotidien. C'est pourquoi, la mode en général, celle de la haute couture ou celle des seins nus (Kaufmann, 1995), le *topless* apparu ces vingt dernières années sur les plages avec les rituels qui l'accompagnent – de déshabillage, d'installation dans certains endroits (Urbain, 1994) – ne relève pas du naturisme pour qui l'éthique de vie (dénudée d'exhibitionnisme) donne un rôle central à des valeurs telles que la simplicité, la sincérité, l'égalité, l'innocence, le pacifisme...

Le nudisme sauvage, expression plus contemporaine, mise à la mode par le mouvement hippie (le *power flower* date de la fin des années 1960), est pratiqué par des petits groupes de jeunes, en général dans des endroits isolés en pleine nature (le fameux bain de minuit en fait partie). Il s'agit d'une activité épisodique signe d'une révolte et d'une contestation de l'ordre social.

À ce nudisme sauvage et contestataire, s'adjoint un nudisme vacancier ou nudisme épisodique. Sa diffusion se fait à partir des plages naturistes qui servent de pôle émetteur à cette pratique. Ces consommateurs de soleil, adeptes du bronzage intégral, trouvent de nombreux avantages dans la pratique du nu (liberté de mouvement, bronzage intégral, tranquillité et propreté des lieux naturistes). Ainsi, le nudisme de plage se développe sans aucune référence à l'éthique

préconisée par le mouvement naturiste et déborde largement ce dernier par son ampleur.

À ce propos, il est intéressant de constater que les naturistes français, comme tous les groupes soudés autour d'un projet de vie, ont inventé un vocabulaire spécifique pour "les autres". Le plus employé concerne ceux qui n'appartiennent pas au groupe, autrement dit ceux qui conservent leur maillot : ce sont "les textiles". Ils distinguent également une catégorie à part, "les apoilistes". Car sans habit comment reconnaître le moine ? "L'apoiliste", terme péjoratif employé par les naturistes, désigne le "sans gêne à poil", bruyant, qui jette des ordures partout, laisse ses restes de pique-nique, se sert sans arrêt de sa voiture ou de sa moto, se révèle le plus souvent violent et agressif, et exprime sa libido sans aucune retenue (reste à savoir si le même système d'appellations, à forte connotation latine, se retrouve dans les pays d'Europe du Nord ?).

Le naturisme et les naturistes

Ce terme a été défini lors du Congrès international des fédérations naturistes en 1974 comme "une manière de vivre en harmonie avec la nature, caractérisée par la pratique de la nudité en commun qui a pour but de favoriser le respect de soi-même et des autres et celui de l'environnement". Il représente donc une véritable éthique de vie.

Les valeurs défendues par le naturisme, l'égalitarisme, l'hédonisme, l'ouverture sur soi et sur les autres, l'authenticité et la sincérité doivent se développer dans un état de nudité positive et sociale appelé "gymnité". Pour les naturistes, il s'agit d'une pratique en groupe de la nudité collective à des fins thérapeutiques et hygiéniques où la relation avec la nature, élément fondamental, doit permettre un certain retour aux sources¹ (les références à la recherche du paradis terrestre, la fontaine de jouvence, la mère nature sont fréquentes).

Qui sont les naturistes ?

La Fédération française de naturisme fait régulièrement des sondages parmi ses adhérents afin de mieux cerner la pratique et les attentes des naturistes. Du point de vue socioprofessionnel toutes les catégories de l'INSEE sont présentes, mais certaines sont "sur-représentées" par rapport à d'autres. Les professions libérales, cadres, artisans et cadres moyens (en particulier les enseignants), sont les plus nombreuses ; en revanche, les ouvriers et agriculteurs sont "sous-

1. Ces références renvoient au texte de M. A. Descamps, 1987, sur la mythanalyse p. 202 à 210 ; aux travaux du psychanalyste Jung en particulier, *Psychologie et éducation*, p. 236 et à l'ouvrage de Suzanne Dumartin, 1974.

représentés". L'âge moyen varie entre 25 et 55 ans, les familles avec enfants, représentent les plus gros effectifs naturistes. Cela s'explique pour plusieurs raisons : en premier lieu, les centres ou les clubs sont aménagés et prévus pour l'accueil des familles, ce qui correspond aux principes édictés par la Fédération qui, depuis les années 1950, se définit comme un mouvement populaire et familial ; en second lieu, les statuts des clubs ou des centres précisent que les célibataires (surtout masculins) doivent être présentés par un membre du club. La visite dans un club ou dans un centre de vacances naturiste nous montrerait donc un public constitué essentiellement de familles entre 30 et 45 ans avec un ou deux enfants de 5 à 15 ans issus de classes moyennes ou de cadres et professions libérales.

Le nu et la loi, quelles libertés pour quel espace ?

Les mouvements nudistes sont nés avec le christianisme¹. Avant lui, il n'existait ni interdiction ni proscription du nu dans toute l'Antiquité, que ce soit chez les Celtes, les Grecs ou les Romains, donc personne ne cherchait à le défendre. C'est l'église catholique qui fixe les premières prescriptions interdisant la nudité. Symbole de pauvreté ou de luxure, les valeurs du nu sont fixées lors du Concile de Trente. Ces premières interdictions déterminent un ordre moral qui atteindra son apogée avec la société puritaine du XIX^e siècle, c'est aussi à cette époque que naîtront les premiers mouvements de pensée naturiste.

Comment la société légifère-t-elle à propos du nu ? Où commence la nudité prohibée ? Est-ce de montrer ses chevilles, comme au temps de nos arrières grands-mères ? De dévoiler les mollets les cuisses, la poitrine, ou l'ensemble du corps ? Dans quelle attitude ? Les réponses ne sont pas précises : aucune loi ne mentionne, ne régleme ni ne sanctionne expressément la nudité.

C'est essentiellement le fait de la jurisprudence qui considérera, dans certains cas, la nudité comme un outrage aux bonnes mœurs ou un outrage public à la pudeur, délits qui recouvrent beaucoup d'autres comportements. En fait, c'est la pression sociale qui impose les restrictions en vigueur pour le nu, variables selon l'époque et le lieu : l'article 330 du Code pénal du 13 mai 1853 assimile la pratique de la nudité à de l'exhibitionnisme. Il faut donc se demander dans quels cas un outrage est public, quelle est cette pudeur outragée et par quoi ? L'article 330 ne punit pas l'outrage à la pudeur, mais l'outrage public à la

1. La Genèse : Adam et Ève chassés du jardin d'Éden : "Tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, sans se faire mutuellement honte...". Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : "Où es-tu ?". Il répondit : "J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur car j'étais nu, et je me suis caché". "Qui t'a révélé, dit-il, que tu étais nu ? ..." (*La Bible, Ancien Testament*, p. 6).

pudeur : cela implique une victime qui soit outragée en public. Pour relever de cet article de loi, l'acte accompli doit l'être dans un domaine public. La loi ne concerne donc pas les centres naturistes qui ont des terrains clôturés, inaccessibles aux regards extérieurs. La loi a donc obligé les naturistes à se replier dans les camps. Cela explique à la fois la configuration des premiers lieux naturistes qui étaient des propriétés privées, châteaux, domaines, forêts mais également leurs situations marginales, à l'écart et difficiles d'accès : îles (île du Platais à Villennes-sur-Seine, à Meulan, l'île du Levant en Méditerranée), anciennes carrières (Carrières-sur-Seine), ancien fort désaffecté à Lille. Ces lieux, qui permettent à la fois une conformité vis-à-vis de la loi et une protection contre les intrus, développent aussi un processus de communauté fermée.

Le nouveau code pénal de 1994 a remplacé l'article 330 par l'article 222-32 ; ce dernier punit lourdement l'exhibitionnisme de caractère sexuel imposé à la vue d'autrui ; il exclut de toutes poursuites les personnes qui pratiquent le naturisme dans les lieux autorisés. Les arrêtés municipaux, compléments du Code pénal, applicables pour toute la France dans des situations locales peuvent autoriser l'ouverture au public de sites propices au naturisme ; c'est le cas des plages depuis les années 1970.

La loi dans les territoires naturistes

Si la loi encadre la pratique naturiste, cette dernière produit aussi des points de repères en mettant en place des valeurs fondées sur une morale de vie où l'hygiène, le sport et la pratique collective jouent un rôle prépondérant attesté par la création d'une licence délivrée par la FFN. En effet, cette licence naturiste garantit que la personne ou l'organisation qui la délivre adhère non seulement aux valeurs naturistes mais assure aussi des conditions de sécurité morales et techniques. En outre, elle permet d'obtenir auprès des pouvoirs publics les autorisations de fermeture et de création de sites naturistes, avec un respect de l'éthique naturiste, éthique que le ministère du Tourisme, de la Jeunesse et des Sports reconnaît officiellement depuis 1983.

Avec la banalisation du nudisme de plage, on assiste aujourd'hui à une véritable inversion de la figure juridique. À l'origine, le mouvement a été contraint à la plus grande confidentialité, les sites choisis étaient très difficiles d'accès et soigneusement clos, maintenant, le nu se montre sur des plages de plus en plus nombreuses. C'est la loi qui en autorisant la pratique de certaines plages va garantir au plus grand nombre une pratique de la nudité dans des conditions de sécurité optimales. Ainsi, la crainte de voir le mouvement s'étioler par manque de militants et de cadres se nuance par cette légitimation. Les naturistes sont tout à fait favorables à l'article 222 modifiant l'article 330 du Code pénal. Ils y voient la garantie d'une pratique naturiste conforme à leurs idéaux.

Le naturisme : une réaction, une revendication, une utopie ?

Quelle nature et quelle société ?

Le naturisme est la recherche d'une qualité naturelle de vie fondée sur le respect et la protection de la nature par la pratique de la nudité quotidienne et collective. La vie au grand air, les bains de soleil, une alimentation saine et l'activité physique et sportive constituent ses principaux éléments visibles. De ce point de vue, il s'inscrit dans une démarche de combat contre les contraintes religieuses et plus largement sociales, des abus de la société industrielle, de consommation.

Dès lors, on peut s'interroger sur le type de nature à laquelle renvoie la pratique naturiste ; le plus souvent, il s'agit d'une nature qui inspire simplicité et vérité, et développe ses valeurs de régénération dans des lieux éloignés des centres urbains (forêts, rivages, montagnes). C'est pourquoi, le naturisme, contrepoint aux maux de la ville, apparaît comme un phénomène de réaction : cela explique aussi que ce mouvement concerne une population urbaine, dès son origine jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, le naturiste, ni rural, ni usager d'une nature aménagée à des fins récréatives (comme dans les jardins urbains), se définit comme un acteur dans et de cette nature.

Un tel positionnement suppose un changement sensible dans les mentalités héritières de la tradition chrétienne et plus particulièrement protestante : en effet, dans les pays de l'Europe du Nord et en Angleterre, la religion protestante établit de nouveaux rapports entre l'homme et Dieu ; en supprimant les intercesseurs entre Dieu et les hommes, tels qu'ils s'imposaient dans la hiérarchie catholique, le protestant "se retrouve sans intermédiaire dans un redoutable face à face avec un dieu à la fois caché et présent partout..., le fidèle ne pourra vérifier sa gloire que dans cette création qui l'entoure" (Viard, 1990, p. 62). Ainsi, les bienfaits d'une mère nature bienveillante se substituent-ils au recours à l'entité divine salvatrice et organisatrice de la religion catholique ; en d'autres termes, l'image d'autorité du Père créateur s'estompe au profit d'une omnipotence de la nature. C'est précisément cette substitution qui permettra le développement spectaculaire du mouvement naturiste dans les pays où le protestantisme s'est solidement implanté. Ainsi, on peut établir un lien entre naturisme, protestantisme et catholicisme. Force est de constater qu'il existe une coïncidence forte entre aires confessionnelles et aire naturiste. Une analyse précise de ces composantes reste à faire, d'autant que sur une même aire confessionnelle comme celle du protestantisme, on constate dans un cas (celui des pays germaniques), une pratique généralisée du naturisme alors qu'aux États-Unis et au Canada, celle-ci reste marginale.

Origines du mouvement

Le terme "naturisme", est employé, pour la première fois en 1778 par un belge nommé Planchon ; il utilise ce néologisme pour le titre d'un ouvrage prônant une meilleure hygiène de vie par l'observation des lois naturelles. C'est à cette époque que s'établit un nouveau rapport entre la nature et la société à travers un premier rejet net de la société industrielle naissante nourri notamment par un sentiment nostalgique d'une nature idéale perdue (dont Rousseau fut un des ardents propagateurs), c'est aussi le temps où se réalise l'association entre l'esthétisme et l'hygiénisme : "ce qui est beau est sain". Ce mouvement entre en fait dans un cadre plus large correspondant à un vaste retour aux philosophies et religions "nатуро-nudistes" des siècles précédents.

En effet, dès l'Antiquité, les Grecs donnèrent le nom de "gymnosophistes" (de *gymnos*, nu) aux sages nus de l'Inde, le sport était d'ailleurs pratiqué nu pour les athlètes. Au début du christianisme, de nombreuses sectes préconisèrent la nudité comme un moyen de se rapprocher du divin et des mouvements gnostiques issus du christianisme recommandèrent également la nudité. Jusqu'au XVII^e siècle, époque de son extinction probable, cette pratique se perpétue, malgré des persécutions, dans toute l'Europe jusqu'aux confins de la Russie tsariste.

À partir du XIX^e, on assiste aux premiers essais individuels de naturisme ; d'abord en Allemagne, puis dans tous les pays industrialisés (Europe, États-Unis) : si la dimension purement religieuse a disparu, ces tentatives ont toutes en commun l'ambition de proposer une réforme de vie (Walt Whitman¹ en 1836, aux États-Unis, Arnold Rickli² en 1855, en Autriche, et Heinrich Puder³ en 1893, en Allemagne).

L'évolution et l'organisation de ce naturisme s'inscrit dans une période riche en bouleversements économiques, politiques, sociaux et culturels : la révolution industrielle, l'émergence des idéologies révolutionnaires (marxisme, socialisme, anarchisme), l'exode rural, l'urbanisation, le développement de la presse et du livre, les courants littéraires (romantisme, symbolisme), tout cela contribue à la naissance de nouvelles formes d'organisations économique et sociale où la vision de la nature se modifie profondément (Luginbühl, 1992 et Viard, 1990) ; ces différents mouvements vont nourrir l'hygiénisme, à l'origine du

1. Walt Whitman, grand poète lyrique américain né en 1819, s'installe dans le Dakota où il mène une vie rustique, il vit complètement nu et préconise le végétarisme.

2. Arnold Rickli, né en 1810 soigne ses malades par une réinsertion dans la nature complètement nus. Sa réforme de vie passe par une réinsertion dans la nature, il fait pratiquer des cures atmosphériques.

3. Heinrich Puder est médecin, il invente l'expression de *Nacktkultur* ou culture du nu. Il fait paraître à Londres *Les hommes nus* qui est considéré comme le premier manifeste du nudisme en 1893.

naturisme moderne, qui s'instaure comme un savoir technique et scientifique (courant de pensée contagionniste). Dans le même temps, des naturalistes (Haeckel en 1866 et Möbius en 1877) redéfinissent les sciences de la nature en les unifiant (concept unificateur de l'écologie).

C'est dans ce contexte que s'exprime avec le plus de nécessité le besoin d'une nature réparatrice et belle pour l'homme. Les espaces de nature sauvage vont concrétiser cette aspiration de beauté et de salubrité, qui sera à l'origine, notamment du culte de la lumière et de la peau, avec son corollaire selon lequel l'éloignement de "la mère nature" provoquerait de multiples maux (rachitisme, tuberculose, alcoolisme).

Ainsi, la société du milieu du XIX^e siècle donne naissance aux premiers camps de naturistes comme aux premiers parcs naturels, premières réponses spatiales aux besoins de calme et d'harmonie.

En Allemagne : hygiénisme et réforme de vie, la culture du corps libre

L'idée d'une nudité naturelle est lancée, elle va être organisée d'abord en Allemagne. La réaction contre l'atmosphère des villes, l'abandon de ce qu'il y a d'artificiel dans le mode de vie et la civilisation urbaine industrielle trouve un écho favorable dans les principes naturistes.

En 1903, Richard Ungewitter, fondateur du mouvement naturiste, fait tout d'abord paraître deux brochures intitulées *Les hommes doivent redevenir nus* et *La nudité du point de vue moral, esthétique et hygiénique* ; puis, en 1906, crée l'alliance allemande de nudo-naturisme. De son côté, Paul Zimmerman fonde le premier centre naturiste, le Freilichtpark, le parc de la Lumière (1903), à côté de Lübeck sur la Baltique : sa fondation, d'esprit réformiste, préconise l'application de principes liés à l'alimentation (végétarisme), l'interdiction du tabac et de l'alcool ; si la gymnastique matinale est obligatoire, la compétition demeure strictement interdite. Cette conception "spartiate" fera école et son camp deviendra par la suite un modèle précieux, toujours visité aujourd'hui.

Parallèlement, et dès 1896, le mouvement des *wandervögel* (les oiseaux migrateurs) favorise la pratique de la "gymnité" ; à l'origine, il s'agit d'un courant protestataire de la jeunesse allemande qui revendique un nouveau mode de vie fondé sur une alimentation plus saine, et la liberté de se mettre nu pour la pratique du sport et du bain. Ces partisans critiquent le port des corsets, refusent les vêtements trop engoncés, ils organisent des voyages, des excursions en forêt, sur des lacs... L'île de Sylt, sur les rivages de la Baltique devient leur lieu de prédilection où ils organisent des rencontres et des concerts.

À la fin de la Première Guerre mondiale, un mouvement d'opinion en faveur du naturisme se développe en Allemagne, relayé notamment par la presse (de gauche comme de droite) et le cinéma. Ainsi, à la fin de 1918, la première fédération naturiste au monde, la FKK (Freikörperkultur und Lebensreform – La libre culture du corps et réforme de la vie) voit le jour à Berlin ; elle rassemble des groupements populaires, les anciens *wandervögel* et des adeptes de la nature, et compte jusqu'à 317 sociétés. De nombreux camps, colonies et écoles voient le jour dans les années 1920. À partir de l'Allemagne, les idées naturistes essaient dans plusieurs pays, Suisse, Autriche, et par l'intermédiaire des émigrants allemands, aux États-Unis, puis en Argentine et au Brésil.

Naturisme et totalitarisme

Dès le début des années 1930, dans un contexte de crise politique et de chômage, la loi interdit la pratique de la nudité pour le bain. En 1933, à l'avènement d'Hitler, le mouvement naturiste est démantelé. Le nouveau chancelier du Reich proclame que "le naturisme est un des pires dangers menaçant la culture et la morale allemandes, elle est une atteinte aux fondements de toute culture digne de ce nom". Les *wandervögel* disparaissent et sont intégrées aux *hitlerjugend* ; toutefois, certains éléments du naturisme sont récupérés comme celui lié au culte du corps.

En effet, pour le national-socialisme, la nudité nordique exaltant la discipline du corps et la culture physique sont nobles et aptes à développer le sentiment nationaliste. Des corps d'hommes virils (les femmes, mères ou futures mères n'apparaissent jamais nues) sont montrés dans les revues de propagande (la revue SS des *Schwarzkorps*), sur les photos (Leni Riefenstahl), ou dans des films. Dès lors, les mesures répressives s'accroissent : Göring prend un arrêté rendant la tenue de bain obligatoire ; les nazis emprisonnent les naturistes dans les camps de concentration (où certains sont castrés) et rasant les centres naturistes. Le mouvement naturiste qui défend des valeurs comme le pacifisme, l'internationalisme et l'individualisme, devient une victime parmi d'autres, de l'idéologie nazie.

*En France : héliose et gymnosophie*¹

En France, dès 1857, des médecins préconisent l'héliothérapie aux enfants déficients et tuberculeux. Dans *La Revue des deux mondes*, un article sur le naturisme allemand paraît², mais la tension politique et militaire de l'époque occulte complètement l'exemple allemand, en fait,

1. Héliose : terme adopté par les médecins hygiénistes de la fin du XIX^e siècle et remplacé depuis par héliothérapie. Gymnosophie : terme philosophique et religieux signifiant la sagesse du nu.

2. L'article de Marguerite Le Furs de 1912 présente un reportage sur le parc des sports de Lankwitz.

contrairement aux autres pays développés, le naturisme français se développe en dehors de l'influence allemande, on peut ainsi affirmer qu'il n'existe pas de filiation directe entre les deux mouvements. C'est dans la période de l'Entre-deux-guerres que le naturisme français prend son essor sous l'impulsion de Kienné de Mongeot, journaliste sportif : il prône la sagesse du nu, la gymnosophie¹, en pratiquant le sport à la manière de la Grèce antique. Son mouvement et les clubs qu'il crée (le Sparta-club) attirent essentiellement une élite composée de médecins, de journalistes et d'avocats. Dans le même temps, les docteurs André et Gaston Durville éditent *La Vie sage*, éloge du plein air, et ouvrent un centre de soins, l'Institut naturiste dans une île du Levant de 70 hectares.

Durant cette période, des procès retentissants accompagnent le développement du naturisme (6 000 adhérents en 1930), les ligues de vertu et de moralité publique fustigent la nudité et dénoncent les revues naturistes, objets de dépravations. L'association des pères de famille publie un manifeste :

"Les pères de famille ont tout de même quelque chose à dire en présence d'une telle propagande... La 'nudofolie' ou la 'nudomanie' est voisine de la pornographie, la complice de l'érotisme, et pousse à la débauche des hommes et des femmes sous prétexte de faire de l'héliothérapie... Nous qui sommes de la vieille école, nous en restons scandalisés, vous êtes ignobles, ignobles ! Vous êtes de la nouvelle génération, celle qui est née de la guerre et qui déshonore notre vieille France..." (Kienné de Mongeot, 1952).

Si les codes moraux et le contexte historique nourrissent la condamnation du naturisme, celle-ci peut aussi s'exprimer à travers des clivages idéologiques : ainsi, le naturisme élitiste de Kienné de Mongeot est vivement contesté par le parti communiste français qui crée une cellule communiste de naturistes, afin de promouvoir "le naturisme rouge" contre le "naturisme des châteaux". De cette contestation naît un naturisme populaire sous l'impulsion, d'Albert Lecoq, créateur de nombreux clubs et acteur du tourisme social lié au Front populaire. La Guerre de 1939-45 fige cette impulsion. C'est en 1950 que naît officiellement la Fédération française de naturisme, Albert Lecoq en est à la fois l'héritier et le père fondateur.

1. Il écrit en 1950 : "Je ne suis ni naturiste ni encore moins nudiste, mais terme que j'ai lancé et qui semble prendre beaucoup : gymnosophe. C'est-à-dire sage vivant nu, recherchant la vérité et luttant contre tout ce qui est néfaste à l'homme, physiquement et moralement... en ce qui concerne les réalisations, j'entends qu'elles aient lieu dans un cadre de beauté, car j'ai horreur de la vulgarité, de la laideur, du désordre et de la malpropreté" (Kienné de Mongeot, 1952).

Le naturisme social : loisirs, vacances et nouveaux territoires

L'Après-guerre est marqué par un bouleversement considérable des structures anciennes avec, en particulier l'avènement des classes moyennes dans la plupart des pays européens et le début du temps des loisirs (Corbin, 1995). En France, comme en Allemagne les associations de naturisme se développent d'une manière exponentielle, comme le montre l'évolution du nombre des adhésions à la FFN. La stagnation des effectifs à partir des années 1980 renvoie à la banalisation du nudisme de plage (Figure 1).

Par ailleurs, le brassage des populations touristiques et la création d'une Fédération naturiste internationale (1951) regroupant les fédérations nationales, accélèrent le processus d'autant que la révolution des mœurs de la fin des années 1960 contribue amplement à l'essor du naturisme dans une société où la nudité devient une des formes de protestation. La France devient la première destination touristique pour les naturistes d'Europe. Dès lors, la clientèle des pays de l'Europe du Nord représente le plus gros des effectifs des centres de vacances français.

Pendant la même période, la situation est différente pour les pays situés derrière le Rideau de Fer. En Pologne, URSS, Roumanie, Hongrie, le naturisme est assimilé à un sectarisme dangereux et à une expression de la décadence impérialiste. Seules, la Yougoslavie de Tito et l'Allemagne de l'Est adoptent une position plus nuancée ; ainsi, les naturistes de la République démocratique allemande, déjà nombreux Avant-guerre, perpétuent leur pratique malgré les interdictions et les multiples sanctions. Au début des années 1980, leur obstination leur permet de faire admettre le naturisme ; des émissions de télévision sont réalisées sur les plages naturistes¹.

L'analyse des composantes du mouvement naturiste montre une corrélation étroite avec les grandes aires culturelles en Europe. Dans les pays nordiques de religion protestante, la pratique de la nudité étant admise, il n'existe pas ou peu de structures fédératives et la nudité est pratiquée librement sur toutes les plages associée au maillot de bain. En revanche, dans tous les pays fortement marqués par une culture latine catholique ou orthodoxe, on assiste à une attitude de blocage. Les pays de contact comme la France ou la Croatie sont des exemples originaux car la pratique du naturisme y est importante. Dans ces deux cas, la laïcisation de la société et la pratique très ancienne du naturisme en font des cas spécifiques : la France, est le premier pays d'accueil pour les centres (83 centres dont 70 homologués par la Fédération), la Croatie (la côte dalmate) avec 14 centres, accueille surtout une clientèle originaire

1. Images du film *Nackt und frei*, réalisé et produit par Gerhard Thiel, 1999.

d'Europe du Nord. Les législations en vigueur dans les différents pays expliquent également les limitations à la pratique. La Grèce ou l'Italie par exemple, qui bénéficient de conditions optimales en termes de chaleur, d'ensoleillement et de sites balnéaires, interdisent le naturisme sauf sur quelques sites (par exemple sur des îles des Cyclades).

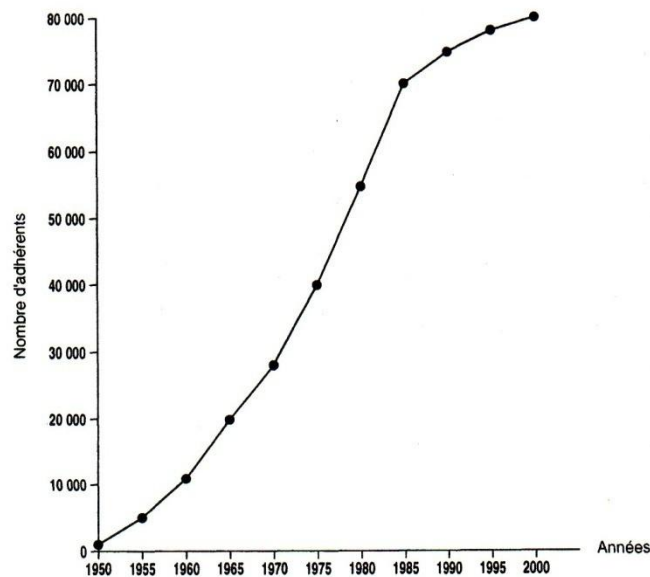


Figure 1 : Évolution du nombre d'adhérents de la Fédération française du naturisme de 1950 à 2000 (Source FFN).

La nature consommée

Le naturisme : une nouvelle forme de tourisme

Fort de son succès, le naturisme sort aujourd'hui du bois, comme l'atteste le changement de terminologie : on ne parle plus de camp mais de centre de vacances. Les promoteurs¹ imaginent des villages naturistes pour répondre aux aspirations des vacanciers en quête de lieux où se "ressourcer" et où l'on puisse retrouver de nouvelles valeurs, authentiques et généreuses. Aux militants de la première heure ont succédé les consommateurs, les "naturistes" ; en France, la Fédération française de naturisme (FFN), consciente de ces mutations, se pose la question du

1. En 1999, un appartement dans les centres naturistes du Cap d'Agde s'est vendu cinq ans après son acquisition le double de son prix. Les acquéreurs ne sont pas obligatoirement naturistes.

renouvellement de ses cadres et surtout des valeurs qui ont tendance à se perdre au détriment d'un comportement consumériste.

Reconnue depuis 1983, par le ministère du Tourisme, de la Jeunesse et des Sports, la Fédération est devenue en 1988, partenaire de la fondation pour l'éducation et l'environnement en Europe. Elle communique avec ses adhérents par des sites Internet et par le biais d'une presse spécialisée (tirage à 40 000 exemplaires) de trois revues : *La vie au soleil* que l'on trouve dans les kiosques, *Nat info* et le *Nouveau naturisme*. L'évolution des "Unes" de couverture, depuis le début des publications, reflète les transformations de l'image du naturisme dans le grand public. Existant depuis 1923, la presse naturiste n'a été référencée dans l'annuaire de la presse qu'à partir de 1963. Soumis jusqu'à 1972 à la censure, les éditeurs devaient jongler avec les lois, les éléments de la nature, la paire de ciseaux, la gomme et le crayon à retouche, alors que dans les pays germaniques aucune censure n'avait cours. Aujourd'hui, il n'y a plus de restrictions véritables sur les illustrations de première page, la direction générale des NMPP a classé depuis 1990 les revues *Vie au soleil*, le *Nouveau Naturisme* et *Nat info* sous la rubrique "santé" ou "tourisme". Cependant, les premières pages choquent encore quelques libraires qui refusent de laisser des revues de nu à portée des enfants ; ces journaux se retrouvent donc classés dans la catégorie X.

Les territoires naturistes

Confinés dans des lieux proches de la capitale jusque dans les années 1950, les lieux naturistes se sont multipliés à partir des années 1960. Ils se répartissent sur tout le territoire national. On distingue, suivant le statut, la taille et les aménagements proposés, trois types de territoires naturistes : les clubs, premiers sites installés et régis par la loi d'association de type 1901, lieux de prédilection d'un naturisme militant de la première heure ; les centres de vacances, établissements à but lucratif, gérés par des sociétés immobilières ; moins nombreux que les clubs et surtout plus récents, ils accueillent néanmoins un public considérable (les statistiques font défaut, mais on peut raisonnablement évaluer à deux millions le nombre d'utilisateurs des centres) : on assiste à leur multiplication depuis les années 1980, enfin, les plages qui appartiennent au domaine public mais sont régies par des arrêtés municipaux. Chaque type de lieu présente des caractéristiques communes avec les autres : la pratique de la nudité en commun et la caution de la FFN qui garantit le site à la pratique conformément aux statuts de la Fédération

Les clubs, pour la plupart urbains, sont localisés à la périphérie des villes ; la clientèle est locale et présente surtout en fin de semaine ; en cela la fréquentation d'un club s'apparente à celle d'une résidence secondaire. D'ailleurs, plus de la moitié du parc des logements en dur

(chalets ou bungalows) sont en propriété. La pratique de la nudité étant préconisée le plus souvent possible lorsque le temps le permet, la fréquentation optimale des clubs se situe à la belle saison ; l'hiver, les adhérents se font plus rares même si on doit signaler certains clubs (comme celui des Clapières à Briançon) où l'on pratique le ski naturiste à l'intérieur du domaine.

En ce qui concerne les licenciés on constate une évolution : jusque dans les années 1970, les naturistes étaient essentiellement composés de membres des clubs, ceux-ci se rendaient dans les centres en été. C'est à partir de 1981 que le nombre de vacanciers fréquentant les centres vont représenter plus de 50 % des effectifs et depuis la tendance ne fait que se confirmer. En 1999, sur les 78 000 licenciés français, 10 000 seulement l'étaient dans des clubs.

Les centres naturistes

Appartenant au pôle touristique, les 83 centres naturistes français représentent une capacité de 58 000 lits, pour le secteur locatif. Le chiffre d'affaires produit par ce pôle est de 660 millions de francs pour l'année 1998 pour 3 000 emplois. La répartition des centres montre, à l'image de la répartition du phénomène touristique français, une sur-représentation dans les régions balnéaires du Sud. La lecture de la figure 2 indique que la région la mieux équipée est le Languedoc-Roussillon, associant le plus grand nombre de centres à la capacité d'hébergement maximum ; c'est sur le littoral languedocien que se trouve Cap d'Agde, une station qui fait figure d'exception puisqu'elle est la seule à avoir été édiflée en dehors d'une décision de la Fédération, dans le cadre de l'aménagement du territoire dans les années 1960. L'architecture très dense, les potentialités d'accueil touristique de 35 000 personnes en été, en font un centre touristique très urbain (police municipale, station-service, banque, etc.). L'Aquitaine est la deuxième région naturiste française en terme de nombre de centres et de capacité d'hébergement. C'est surtout historiquement la plus ancienne région convertie au naturisme (premier centre ouvert à Montalivet en 1950). Provence-Alpes-Côte-d'Azur associé à la Corse offre également des possibilités nombreuses en terme de nombre de sites ouverts au naturisme. Les régions du Nord de la Loire (Bretagne, Normandie et Vendée) font figure de parents pauvres.

Il n'y a pas de modèle d'organisation d'un centre naturiste : suivant les dates d'ouverture, la taille (qui peut varier de quelques milliers de mètres carrés à 340 hectares pour le plus grand, le domaine de Lambeyran près de Lodève). Le mode d'hébergement porte encore l'héritage du naturisme social des débuts : tous les centres proposent des emplacements de camping (seuls deux, La Jenny dans les Landes et Aphrodite, village en Languedoc ne proposent que des habitats en dur).

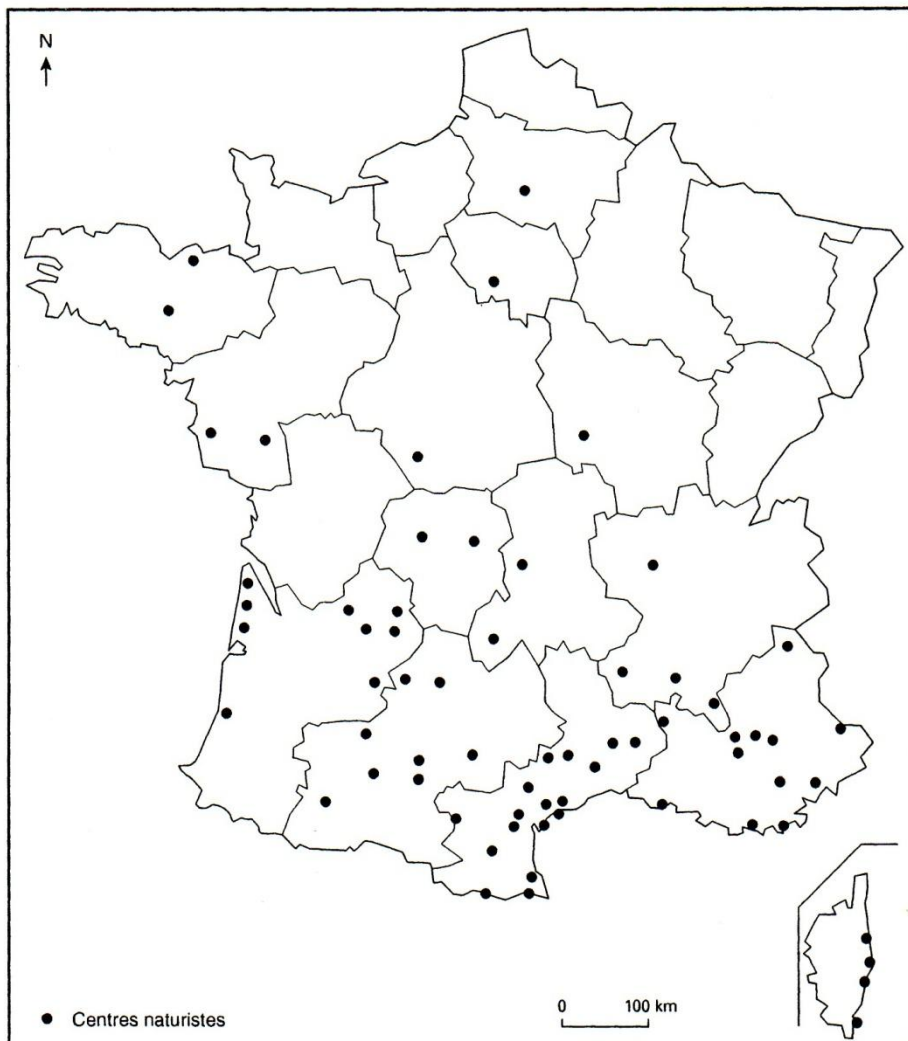


Figure 2 : Répartition des centres naturistes en France.
Source : Annuaire de la Fédération naturiste internationale 1999-2000.

La plupart du temps, les moyens de circulation favorisent le vélo ou la marche à pied et les voitures sont laissées, soit à l'entrée du centre soit dans un parking. À notre connaissance, l'architecture n'a pas fait l'objet de recherches poussées, le souci environnementaliste des naturistes se montre fort peu dans les types de constructions proposées à la location ou à la vente (sauf peut-être pour les modes de chauffage solaire, ou le tri sélectif des déchets). Il resterait à étudier quel type de

nature est choisi pour installer un centre et de quelle manière celle-ci est appropriée par les naturistes. Cependant, une constatation s'impose : les centres naturistes profitent tous d'une nature très "aménagée" offrant les mêmes conditions de "confort" que les autres infrastructures touristiques répondant à la demande d'une population de vacanciers.

Ainsi, le profil des naturistes montre aujourd'hui une tendance allant vers une pratique de loisir estival épisodique. Cette évolution suggère que le naturisme, en tant qu'éthique sociale défendant des valeurs et héritière d'une histoire, est soumis à une mutation profonde qui peut conduire à sa disparition par une banalisation de la pratique de la nudité.

Les clubs : la mémoire du naturisme

En 1997, la FFN recense 180 clubs et associations affiliés. À l'inverse des centres, seuls 110 ont un terrain pouvant accueillir des campeurs, des chalets ou des bungalows. Ce sont des associations qui comptent entre 20 et 500 adhérents pour les plus importants. Leur chiffre d'affaires représente 10 millions de francs. Ils permettent de pratiquer un naturisme de proximité toute l'année. C'est à Paris que l'on trouve le plus grand nombre de clubs (12) avec les plus anciens (le Sparta-club de Kienné de Mongeot) ; c'est aussi dans la capitale que ces clubs n'ont pas de terrain. Les départements les plus peuplés et les plus urbains comptent le plus grand nombre d'adhérents. La plupart des locaux et des équipements ont été créés et bâtis par les adhérents eux-mêmes, signe d'un esprit collectif plus effectif que dans les centres de vacances. Même si, depuis 1983, année de l'agrément ministériel, certains clubs ont eu la possibilité de toucher des subventions du ministère de la Jeunesse et des Sports, ce type de structure est en perte de vitesse, avec des effectifs qui s'amenuisent : en effet, les principes d'hygiène de vie des précurseurs n'attirent plus une nouvelle clientèle beaucoup plus individualiste et beaucoup plus exigeante en matière de confort.

Les plages naturistes, tolérées et autorisées

En France, 220 plages sont homologuées par la FFN, mais on assiste depuis une dizaine d'années à une recrudescence de sites où le nudisme de plage est pratiqué. Ce qui induit des dérives que les municipalités ont beaucoup de mal à contrôler. (ce sujet, évoqué à de multiples reprises dans les revues naturistes mériterait une étude plus précise). Ici, la différence se marque par une législation autorisant ou tolérant la pratique de la nudité, car les plages appartiennent au domaine public. Les plages autorisées assurent la pratique du naturisme sous le couvert d'une municipalité. C'est donc par un arrêté municipal que se définit une plage naturiste, une bande libre de dix mètres à partir du niveau des plus hautes eaux doit être laissée libre d'accès et des panneaux doivent avertir le public de la pratique naturiste de la plage, mais la

distance à parcourir entre le centre et la plage naturiste doit se faire (de plus en plus théoriquement) avec un habit minimum. Le slip dit "minimum" est donc obligatoire sous peine d'expulsion entre le centre et la plage naturiste.

Les plages tolérées sont des plages où la pratique du naturisme est établie depuis plusieurs années sans qu'elle donne lieu à une désapprobation administrative. C'est en quelque sorte un droit d'usage, il renvoie à des pratiques très anciennes et s'apparente, nous semble-t-il, à une forme de nudisme coutumier, tout ceci reste à démontrer et nécessiterait des enquêtes de terrain fines. Sur ce type de plage, il existe très fréquemment un accord verbal donné par la municipalité.

L'étude des arrêtés municipaux (Figure 3) permet de distinguer deux grandes périodes : celle des années 1970-1980 avec treize sites ouverts et celle des années 1981-1999 avec le même nombre de sites autorisés au naturisme ; aucun arrêté n'a admis le naturisme sur les plages dans les années 1960, période agitée pendant laquelle un grand nombre d'altercations eurent lieu (chasse aux nudistes de Saint-Tropez dont le film *Le gendarme à Saint-Tropez* avec Louis de Funès fit un large écho...)

C'est sur la côte Atlantique que l'on trouve les plages les plus nombreuses : 33 sites se répartissent sur 25 kilomètres entre Saint-Nazaire et Bayonne. La taille des plages varie de quelques mètres à plus de deux kilomètres. Sur la côte méditerranéenne, 25 plages naturistes sont ouvertes au public : trois en Corse, huit sur la côte languedocienne et dix sur la côte d'Azur, sur une longueur totale de 24 kilomètres. Les côtes de la Manche et de la Bretagne (de Calais à Lorient) proposent dix plages aux naturistes sur 3,6 km ; la plupart des plages sont seulement tolérées, souvent après accord verbal de la mairie. La Bretagne n'offre que huit plages de quelques mètres à 500 mètres maximum. Ce faible nombre ne peut s'expliquer par le seul climat car la densité des plages naturistes des Pays-Bas ou d'Allemagne situées plus au Nord infirmerait une telle explication : en fait, c'est surtout la faiblesse des effectifs de la clientèle étrangère qui recherche des endroits plus ensoleillés l'été qui peut expliquer une telle situation ; les plages naturistes de cette partie de la France sont surtout fréquentées par des locaux (moins nombreux qu'ailleurs) ; enfin, les résistances des municipalités, qui hésitent à donner les arrêtés municipaux ou même des accords verbaux, participent à cette faible densité.

Les onze plages naturistes de l'intérieur se répartissent au bord des rivières (l'Ardèche, la Cèze) ou de lacs (lac de Castillon dans les Alpes-de-Haute-Provence, lac de cratère dans le Cantal, lac de barrage dans l'Isère) ou ancienne gravière comme à Strasbourg.

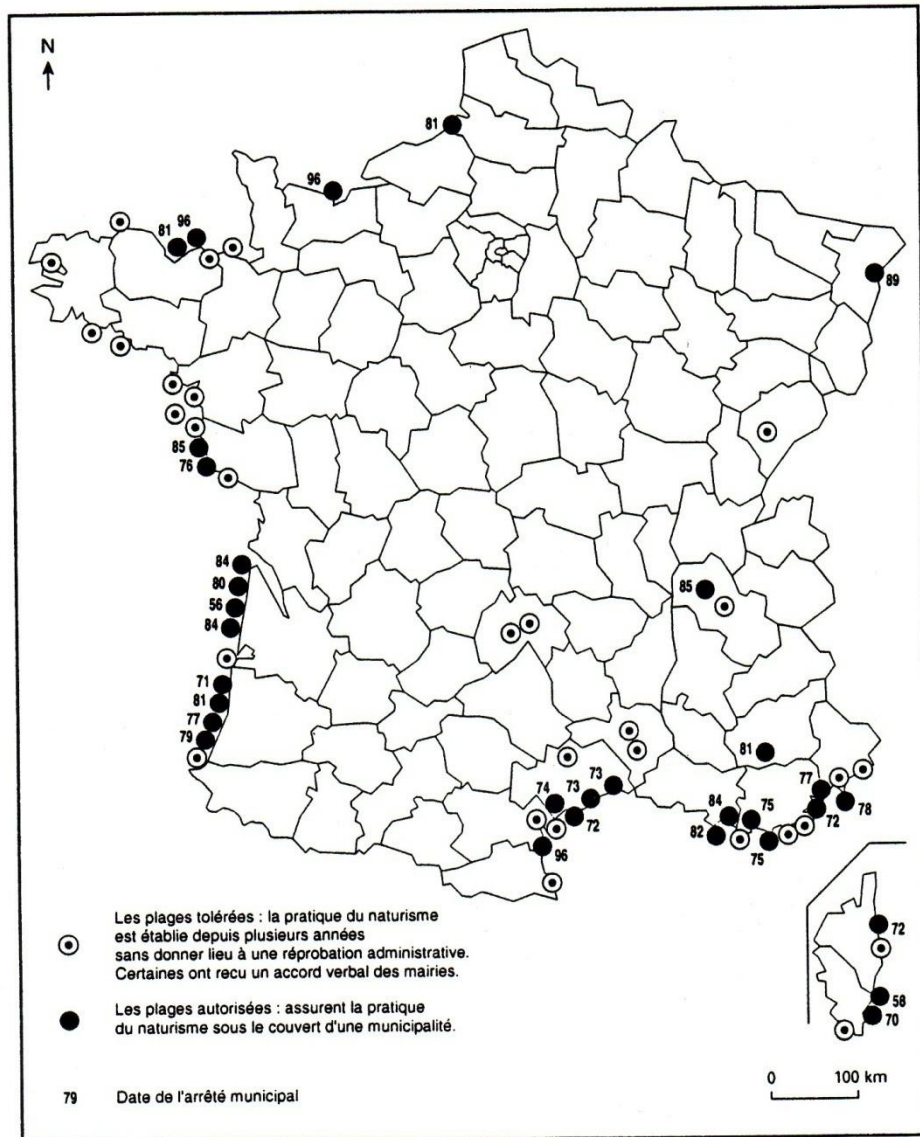


Figure 3 : Plages naturistes en France autorisées ou tolérées
Source : Guide 2000 de la FFN.

Les plages naturistes, pour la plupart surveillées, sont toujours signalées par un panneau d'information et leur accès, toujours discret, demande beaucoup de vigilance. Elles représentent des pôles de diffusion de la pratique naturiste. La limite existant entre "plage textile" et naturiste est souvent ténue, le panneau fiché sur le sable ne définit pas une frontière nette. Elle suscite deux types de réaction qui peuvent être

concomitantes : soit le voyeurisme et la curiosité, ou, et c'est le cas le plus fréquent, l'extension du domaine naturiste par une pratique qui tend à se généraliser.

L'image de la France à l'étranger : la patrie du naturisme

En 1998, 52 % des effectifs recensés par la FFN lors de la saison estivale étaient étrangers. Parmi ceux-ci le plus gros contingent de visiteurs venait des pays germaniques : hollandais, belges, allemands et les suisses (Figure n° 4) constituent plus de 90 % des naturistes étrangers venant passer des vacances en France. Ainsi, la France est devenue la première destination touristique de vacances naturistes en Europe. Cette situation s'explique par la mise en œuvre d'une véritable promotion du naturisme français par le biais de plusieurs organismes.

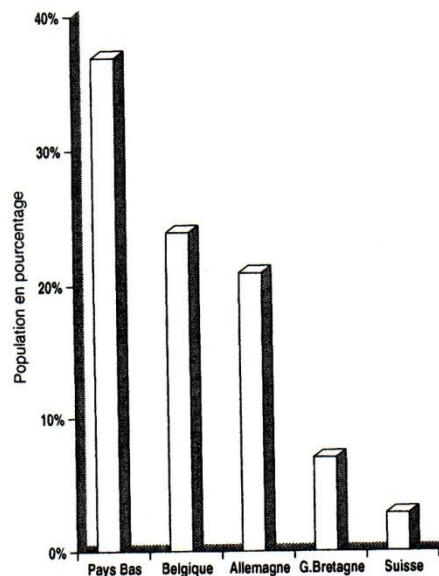


Figure 4 : Fréquentation des étrangers dans les centres naturistes français (saison 1999-2000). Source FFN.

En France, *La Maison du naturisme*, ouverte depuis 1993, propose différents services d'information et de réservation "pour choisir son paradis dans l'hexagone". *La Maison de la France*, relais du ministère du Tourisme, fait la promotion du naturisme français en Europe et édite des brochures et cartes en anglais et en allemand décrivant les caractéristiques des grands centres de vacances naturistes.

À Berlin, Amsterdam ou à Vienne, les vitrines de *la Maison de la France*, à côté des clichés convenus de la France "alliant modernité et tradition" (du Futuroscope de Poitiers, à la gastronomie et les grands vins en passant par la beauté des paysages de nos villages à clocher et la Tour Eiffel), propose une image de la France que les Français imaginent à peine : la France, paradis du naturisme.

Bibliographie

- BÉGUIN, Albert (dir.), 1949, *Le Romantisme allemand*, Paris, Cahiers du sud.
- BIBLE ANCIEN TESTAMENT, 1989, Traduction œcuménique. Texte intégral, Le livre de poche.
- BOULAND, Jean-Luc, 1997, *Tout en nu de A à Z, pratique et histoire du naturisme*, Édition Encre.
- BRUCKNER, Pascal, 2000, *L'euphorie perpétuelle, essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset.
- CORBIN, Alain, 1982, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Aubier.
- CORBIN, Alain, 1995, *L'avènement du temps des loisirs (1850-1960)*, Paris, Aubier.
- DESCAMPS, Marc-Alain, 1987, *Vivre nu, psychosociologie du naturisme*, Paris, Édition Trismégiste.
- DOUBLIER, Roger, 1976, *Le nu et la loi*, Paris, Édition Nature-éditions.
- DUMARTIN, Suzanne, 1974, *Un paradis perdu et retrouvé : le nudisme*, Paris, La pensée universelle.
- EHRENBERG, Alain, 1998, *La fatigue d'être soi, dépression et société*, Paris, Odile Jacob.
- ELIAS, Norbert, 1987, *La société des individus*, Paris, Fayard, collection Agora.
- GODDARD, Jean-Claude, (dir.), 1991, *La Nature*, Paris, Édition Vrin.
- GUIDE MONDIAL 2000-2001 de la Fédération naturiste internationale.
- GUILLAIN, France, 1997, *Le bonheur d'être nu*, Albin Michel.
- JUNG, Karl-Gustav, 1958, *Psychologie et éducation*, Paris, Buchet Chastel, 266 p.
- KAUFMANN, Jean-Claude, 1995, *Corps de femmes, regards d'hommes*, Paris, Nathan.
- LEFUR, Marguerite, 1912, "Le parc des sports de Lankwitz", *La Revue des deux mondes*.
- LUGINBÜHL, Yves, 1992, "Nature, paysage environnement, obscurs objets du désir de totalité" dans *Du milieu à l'environnement*, Paris, Economica.
- NAT'INFO, quelques numéros de 1991 à 2000.
- PITTE, Jean-Robert, 1999, "La vision catholique de la Nature et de l'environnement et ses conséquences sur l'aménagement de l'espace", dans *Géographie et liberté Mélanges offerts à Paul Claval*, Paris, L'Harmattan.
- URBAIN, Jean-Didier, 1994, *Sur la plage*, Paris, Payot.
- VIARD, Jean, 1990, *Le Tiers espace essai sur la nature*, Edition méridiens, Klincksiek.

2003. « Le naturisme : des cures atmosphériques au développement durable », *Communications*, N° 74,
p 49-64

COMMUNICATIONS

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES - CENTRE D'ÉTUDES TRANSDISCIPLINAIRES
(SOCIOLOGIE, ANTHROPOLOGIE, HISTOIRE)

Bienfaisante nature

74

2003/ Seuil

Francine Barthe-Deloizy

Le naturisme : des cures atmosphériques au tourisme durable

Le mot *naturisme* existe depuis la fin du XVIII^e siècle : pour la première fois, en Belgique, le docteur Planchon l'utilise comme titre d'une communication où il prône une meilleure hygiène de vie par l'observation des « lois naturelles¹ ». Ainsi, dès son origine, le mot *naturisme* associe les idées de santé et de nature. Au XIX^e siècle, il correspond à une réaction contre les abus de la société industrielle de consommation et au refus des contraintes religieuses (et plus largement sociales). Il propose comme alternative une pratique de la nature. Bien qu'il ne se réclame d'aucun parti politique, d'aucune idéologie, ni d'aucune nation, le naturisme a mis en forme des discours, une organisation, des principes et une attitude à l'égard de la société. Il s'est manifesté essentiellement en Europe. Avec le temps, le sens du terme a évolué, et il exprime aujourd'hui la recherche d'une qualité de vie fondée sur le respect et la protection de la nature par la pratique de la nudité quotidienne et collective : ce que les naturistes nomment la « gymnité » (de *gymnos*, qui signifie « nu » en grec). La vie au grand air, les bains de soleil, une alimentation saine et équilibrée, l'activité physique et sportive constituent ses principales caractéristiques. Avec ce mouvement se développent une utopie et des mythes : le paradis perdu, la fontaine de Jouvence, l'innocence et la sincérité, toujours vécus de manière collective. Véritable système d'interprétation du monde, le naturisme a été peu abordé par les sciences sociales². Il pose pourtant avec beaucoup d'acuité la question des rapports de l'homme avec la nature, et des valeurs qu'il lui accorde.

Une thérapeutique de l'âme et du corps.

Les premiers nudistes sont nés avec le christianisme. Dans l'aire religieuse judéo-chrétienne, des mouvements mystiques ou gnostiques pra-

Francine Barthe-Deloizy

tiquent la nudité jusqu'au XVIII^e siècle. Elle est considérée comme une « manière d'être » et permet de se rapprocher du divin. Lors du concile de Trente, l'Église catholique fixe les premières valeurs du nu, symbole ambivalent de pauvreté et de luxure. La différence des mentalités s'accuse entre l'Europe protestante et l'Europe catholique³ : en instituant des rapports directs avec Dieu, les protestants se retrouvent sans autre intermédiaire que la Nature, où se manifeste la présence divine⁴. Les bienfaits de la Mère Nature se substituent au recours à l'entité divine, salvatrice et organisatrice, de la religion catholique. Cela explique pour une large part le développement spectaculaire de la pratique de la nudité collective dans tous les pays de l'Europe du Nord. À ces valeurs mystiques et religieuses s'ajoutent les lents progrès de l'hygiène⁵. La nudité relève aussi d'un certain nombre de pratiques collectives liées à la toilette, parfois ritualisées (le sauna des pays scandinaves, par exemple).

Au XIX^e siècle, la bourgeoisie capitaliste puritaine s'affirmé et de nouvelles attitudes vis-à-vis du corps apparaissent. En France, elles sont bientôt codifiées dans le cadre de la loi sur l'outrage public à la pudeur (article 330 du code pénal voté en 1863)⁶. En même temps, se développe le courant « contagioniste », une doctrine hygiéniste fondée sur l'avancée des connaissances en matière médicale. Le cloaque des villes et leurs miasmes sont dénoncés comme causes de l'insalubrité et vecteurs de maladies. Pour lutter contre les fièvres, étudiées par les médecins, les ingénieurs adoptent une stratégie fondée sur ce que Sabine Barles appelle une « rectification de la ville⁷ ». Le credo des premiers hygiénistes tient en deux mots-clefs : circulation, aération. L'air et l'eau viciés par les *excreta* des urbains doivent être éradiqués. La vision organiciste de ces premiers hygiénistes se fonde sur une analogie entre la ville et le corps. La ville est malade, il faut la ventiler, et séparer les eaux saines des fluides nauséabonds. La ville est dangereuse, les citoyens doivent pour guérir retrouver loin des villes une nature salubre. Ainsi naissent les premières cures atmosphériques ou thermales.

Les bains d'air et de lumière : héliose et cures atmosphériques.

Les premiers écrits naturistes sont des thèses médicales. Dès la fin du XVIII^e siècle, les doctrines d'aération et de ventilation reposent sur un véritable culte de la lumière solaire. En 1776, La Peyre et Lecomte présentent aux Académies royales de médecine et de chirurgie une communication intitulée *Principes du rayonnement solaire intégral sur le sujet intégralement nu*. En 1787, le docteur Russel publie en Grande-Bretagne

Le naturisme : des cures atmosphériques au tourisme durable

Les Effets des bains de mer sur les glandes : le prince de Galles le prend au mot et lance la mode des stations balnéaires à Brighton. L'idée de rechercher des milieux salubres pour la guérison des malades est déclinée par de nombreuses publications, dont la plus célèbre est le *Traité d'hygiène domestique*, de P.F. Vidalin (1825), suivie du *Traité de salubrité des grandes villes*, de J.B. Monfalcon (1846).

Parmi les prescriptions les plus courantes, figure l'exposition du corps entièrement nu (allongé, immobile ou en mouvement) aux rayons solaires, aux bains d'air, de lumière et d'ombre (le soleil filtrant à travers le feuillage des arbres). Cette pratique se développe sous le nom d'*héliothérapie*, ou *héliose* ; elle s'intègre dans le protocole médical des cures atmosphériques, thermales ou marines, notamment dans le traitement de certaines maladies glandulaires. Font également partie de ce dispositif les exercices physiques, le port de vêtements souples (les premières féministes dénoncent le corset, responsable de malformations et de maladies), ainsi que le régime alimentaire (on voit apparaître les premières formes de végétarisme⁸), souvent associé à la suppression de l'alcool et du tabac. C'est dans les pays germaniques qu'ont lieu les premiers essais de naturisme : en Autriche, en 1855, Arnold Rickli recommande les premières cures atmosphériques à ses malades ; en 1893, le docteur Heinrich Puder invente le terme *Nacktkultur* (culture du nu)⁹. En France, la doctoresse Duhamel pratique l'héliothérapie et obtient des succès remarquables en exposant nus des enfants rachitiques ou tuberculeux au soleil et à l'air marin sur la plage de Berck¹⁰. Ces expériences isolées se multiplient, et au début du XX^e siècle l'idée d'une nudité thérapeutique s'organise en mouvements constitués tout en prenant parfois, comme en Allemagne, une dimension plus idéologique.

Naissance d'une doctrine en Allemagne.

Organisation de jeunesse créée en 1896, les *Wandervögel* (Oiseaux migrants) prônent une réforme de vie fondée sur la critique de la société et des valeurs de l'Allemagne wilhelmiennne¹¹. C'est une forme de sécession idéaliste et romantique. Les *Wandervögel* organisent des voyages, des marches en groupes dans les forêts et les montagnes, visitent des ruines et pratiquent la nudité collective. Au début du XX^e siècle se développe une réflexion théorique : Paul Zimmermann crée en 1903 à Lübeck une fondation qui semble être le premier centre naturiste européen : le *Freilichtpark* (parc de la Libre Lumière), proche de la Baltique. La gymnastique y est obligatoire (mais sans compétition), l'alcool et le tabac sont prohibés et l'alimentation est végétarienne. Parallèlement, Richard Ungewitter

Francine Barthe-Deloizy

publie à compte d'auteur une brochure intitulée *Les hommes doivent redevenir nus*, puis un deuxième ouvrage en 1905, *La Nudité du point de vue hygiénique, moral et esthétique*.

À la fin de la Première Guerre mondiale, le naturisme apparaît comme une composante importante de la société allemande. En 1918, il s'est institutionnalisé et fédéré autour de la *Freikörperkultur und Lebensreform* (FKK) [Libre culture du corps et réforme de la vie], la première organisation officielle, créée à Berlin. Elle diffuse dans toute l'Allemagne, puis dans l'Europe germanique. Un mouvement d'opinion favorable au naturisme se développe alors, relayé par la presse (de gauche comme de droite). Le premier Congrès international de naturisme a lieu à Francfort en 1930. Cependant, à l'avènement de Hitler, en 1933, les associations sont démantelées. Les *Wandervögel* sont intégrés dans les *Hitlerjugend*. Certains éléments du naturisme sont récupérés pour servir la cause nazie, et en particulier le culte du corps : la revue SS des *Schwarzkorps* de même que les films ou les photos de propagande montrent des corps virils avec complaisance. Mais le nouveau chancelier du Reich proclame que « le naturisme est un des pires dangers menaçant la culture et la morale allemandes, il est une atteinte aux fondements de toute culture digne de ce nom¹² ». Dès lors, s'accroissent les mesures répressives : les nazis emprisonnent les responsables dans des camps de concentration, où ils sont castrés ; les centres et les parcs naturistes sont détruits. Il faut réfuter l'assimilation trop fréquente entre nazisme et naturisme : les valeurs défendues par le naturisme allemand, telles que le pacifisme ou l'internationalisme, démentent cette filiation. Le naturisme est une victime parmi d'autres de l'idéologie nazie.

L'entre-soi d'une communauté invisible : les gymnosophes.

En France, le courant hygiéniste domine longtemps, d'autant que l'influence du modèle allemand est occultée par les réactions antigermaniques liées à la Grande Guerre. En 1922, les docteurs André et Gaston Durville ouvrent un centre de soins, L'Institut naturiste, dans une île au bord de la Seine, à Villennes. On y prône le plein air. Ils font ensuite l'acquisition du domaine d'Héliopolis (île du Levant, voisine de Porquerolles) avec l'intention d'en faire une « abbaye de Thélème du naturisme »¹³. De son côté, le docteur François Fougerat de Lastours (gazé à 100 % pendant la Première Guerre mondiale et sauvé par une cure d'héliose) expose dans sa thèse de médecine, *L'Homme et la Lumière* (1925), ses observations de guérisons d'enfants exposés au soleil. Il crée

Le naturisme : des cures atmosphériques au tourisme durable

en 1928 le Club gymnique de France et fonde une cité naturiste à Meulan, puis la Ligue gymnique d'hygiène sociale à Bonneuil-sur-Marne.

Une tendance parmi d'autres, la gymnosophie, ou « sagesse du nu », prend une ampleur considérable sous l'égide de Kienné de Mongeot, considéré comme un des pères fondateurs du naturisme français. Il réfute pourtant le vocable de *naturiste* ; dans sa revue *Vivre* il explique :

Je ne suis ni naturiste ni encore moins nudiste mais gymnosophe, c'est-à-dire sage vivant nu, recherchant la vérité et luttant contre tout ce qui est néfaste à l'être humain physiquement et moralement.

Cette quête d'authenticité n'est possible que par une fréquentation de la nature belle et généreuse, où la pratique sportive occupe une place essentielle¹⁴. Au-delà de la conception initiale des hygiénistes, exclusivement thérapeutique, s'affirme la recherche d'un épanouissement harmonieux au sein d'une nature esthétisée. Cette position philosophique et morale de Kienné de Mongeot s'érige progressivement en véritable doctrine et change la composition du cercle des adeptes : aux malades des centres de cure et des sanatoriums s'ajoute une élite composée de médecins, d'avocats et de journalistes. Les châteaux et les grandes propriétés privées deviennent les lieux de prédilection des militants de la gymnosophie.

Cette mutation s'accompagne d'un nouveau mode d'organisation, et l'institutionnalisation s'accroît. Les ouvrages, les revues, les clubs représentent l'ossature du mouvement. En 1920, un comité de quatre-vingts médecins fonde et légitime la revue *Vouloir*, qui deviendra *Vivre intégralement* en 1926, puis *Vivre d'abord* en 1950. En 1926 s'ouvre le Sparta Club, considéré comme le plus beau club gymnique du monde. À partir de ce noyau d'origine, le mouvement fait tache d'huile dans toutes les grandes villes de France (Bordeaux, Lyon, Lille, Marseille), puis en Afrique du Nord (Casablanca, Tunis, Alger et Oran). À la veille de la guerre, le mouvement compte 6 000 adhérents.

Cependant, l'édification de cette doctrine ne se fait pas sans heurts : c'est même dans un contexte parfois survolté que se développe le naturisme français. Les ligues de vertu, les « associations de pères de famille » s'insurgent contre « la nudofolie ou la nudomanie voisine de la pornographie [...] qui pousse les hommes à la débauche¹⁵ » et de nombreux procès confrontent le mouvement à la loi. C'est pourquoi les premiers clubs naturistes ont donné cette image de camp retranché, avec un esprit de communauté confidentielle, voire invisible. La logique spatiale qui en découle produit des territoires fermés, privés, en marge des villes, dans des endroits difficiles d'accès : forêts, îles, carrières...

***Le naturisme social et populaire :
l'esprit campeur.***

Avec l'arrivée du Front populaire en 1936, le « naturisme des châteaux » est contesté. Le Parti communiste français crée une cellule de « naturistes rouges ». Dans le même temps, le gouvernement du Front populaire et surtout le ministre de la Jeunesse et des Sports, Léo Lagrange, puisent des idées dans le naturisme. La période est aussi marquée par l'essor du scoutisme, les Jeunesses ouvrières chrétiennes, Jeunesses agricoles chrétiennes, etc. Le tourisme populaire et les activités de plein air, accompagnés d'un nouveau mode d'hébergement, le camping¹⁶, se développent partout en Europe. Ainsi, le naturisme s'affirme dans un contexte historique et culturel où se conjuguent liberté, temps libre, exaltation du corps et de la nature. Pendant la Seconde Guerre mondiale, une nouvelle orientation apparaît sous l'impulsion d'Albert Lecoq, disciple de Kienné de Mongeot, qui contribue à la création d'une section Vivre à Lille. En 1941, il entre en désaccord avec Kienné de Mongeot et quitte l'organisation des gymnosophes pour fonder sa propre structure, Les Clubs du soleil. Il reprend les grandes idées du tourisme populaire de plein air et crée en 1944, dans la clandestinité, le premier Club du soleil dans sa propriété de Carrières-sur-Seine. En 1950, il fonde la Fédération française de naturisme (FFN) et une revue, *La Vie au soleil*. Sous son influence, le nombre d'associations se multiplie partout en France (9 clubs en 1948, 86 en 1953, 180 en 2000). Le nombre d'adhérents passe de 6 000 en 1930 à 20 000 en 1965.

Le naturisme français prend de l'ampleur, s'institutionnalise et se dote d'organes de représentation ; il est présent à Londres au premier Congrès international du naturisme de 1951. Il est devenu un mouvement populaire étroitement lié au tourisme de plein air. Les nouveaux statuts ne font pas du passé table rase, ils intègrent l'héritage des naturistes hygiénistes et des gymnosophes, auquel s'ajoute désormais la dimension touristique. La nature occupe toujours une place de choix dans les statuts adoptés par la FFN, c'est toujours le cadre idéal dans lequel on peut pratiquer des activités sportives. Mais de nouvelles valeurs apparaissent, notamment dans les domaines de l'éducation et de la famille. Les clubs sont faciles d'accès, ils se répartissent sur l'ensemble du territoire, à proximité immédiate de chaque grande ville. Ils sont dotés d'installations sanitaires, de terrains de sports, parfois de piscines (réalisées par les militants). Leur mode d'hébergement est le plus souvent le camping avec quelques bungalows. L'ambiance est rustique et amicale ; l'esprit militant domine.

Les habits neufs du naturisme.

En 1950, s'ouvre à Montalivet, en Gironde, un nouveau type de structure, le « centre naturiste », qui annonce des changements importants, et va servir de référence. Édifiés sur le principe des associations à but non lucratif, les clubs cèdent la place aux nouvelles structures d'orientation touristique¹⁷. À la fin des années 60, le naturisme, en devenant une pratique estivale, double ses effectifs. Des sociétés de financement sont nécessaires pour s'occuper de la gestion et de l'administration ; plus tard, les investissements devenant plus importants, les promoteurs privés prennent le relais. L'écart grandit entre les organisateurs et les gestionnaires des centres d'une part et, d'autre part, les usagers qui fréquentent les lieux quelques semaines par an. Aux militants bénévoles de la première heure ont succédé les consommateurs.

Cette transformation s'accomplit en parallèle avec la révolte de la jeunesse, le féminisme, le pacifisme, les mouvements alternatifs qui remettent en cause l'ordre établi. La libération des mœurs et la plus grande liberté sexuelle qui l'accompagne se manifestent par des actions symboliques et spectaculaires (le *No Brass Day*, journée sans soutien-gorge des Américaines). Ajoutons les hippies et leur *flower-power*, la formation de communautés de néo-ruraux et les voyages dans les pays d'Orient... Simplicité, sincérité, égalité et naturel : les valeurs revendiquées par tous ces contestataires rejoignent celles des naturistes. À la fin des années 70, le nu est repris et décliné partout : il s'affiche sur les murs des villes et dans les médias. Les publicitaires, considérés un temps comme des compagnons de route par la revue *La Vie au soleil*, font campagne dans la presse et à la télévision ; ils rendent le nu familier au grand public. Quelques slogans astucieux nous sont restés en mémoire : « Aujourd'hui j'enlève le haut... puis le bas » (en feuilleton, avec Myriam, mannequin), « La City habille les femmes nues », « Plutôt à poil qu'en fourrure » (avec des comédiennes et des top models militantes de la cause animale). Mais les nudités offertes au regard blasé des urbains sont « zéro défaut »¹⁸ : minces, jeunes, parfaites. Elles imposent des normes esthétiques que réfute l'éthique naturiste. Victime de son succès, le mouvement est largement débordé par une pratique estivale de masse.

En 2000, la FFN compte 80 000 licenciés. Mais il semble bien difficile d'avoir une idée exacte du nombre de pratiquants. Maison de la France, organisme officiel du ministère du Tourisme, chargé de faire la promotion de la France à l'étranger, annonce 1,5 million de touristes naturistes et 6 millions de nudistes occasionnels sur les plages. Un sondage IFOP de 1993 avance le chiffre de 12 millions de personnes qui seraient prêtes à

Francine Barthe-Deloizy

tenter l'expérience ! Ces chiffres sont sans doute à l'origine du vertige qui touche les professionnels du tourisme : le naturisme devient un marché prometteur¹⁹.

Le nu partout... mais surtout sur les plages.

L'avènement du tourisme de masse s'accompagne de changements profonds dans les mentalités, avec de nouveaux credo – le culte du corps et de la performance, la quête du bonheur et de l'authenticité²⁰. Le mouvement naturiste doit-il en tenir compte et sacrifier ses principes fondateurs ou au contraire se replier autour des valeurs historiques, véritable socle de la doctrine ? La question a d'autant plus d'importance que la généralisation de la pratique de la nudité collective a déjà contraint la FFN à adopter de nouvelles formes d'hébergement touristique (des appartements, des chalets, des bungalows). Les dates d'ouverture des centres et leur capacité d'accueil rendent compte de ce phénomène : aux 3 centres ouverts dans les années 50²¹ s'ajoutent 27 centres entre 1960 et 1970, 29 centres dans les années 80, 24 centres dans les années 90²². Le marketing commercial, la communication autour d'un nouveau « produit » touristique s'imposent alors, au détriment de l'idéal naturiste bénévole. Il convient dès lors de remplir à tout prix les grands centres touristiques naturistes et de « ratisser large ». La nouvelle clientèle se compose donc de nudistes occasionnels qui pratiquent un « micro-nudisme », c'est-à-dire une pratique de la nudité intégrale uniquement pour la baignade. À ce phénomène s'ajoute celui de l'arrivée massive d'une clientèle venue des pays de l'Europe du Nord (Allemagne, Hollande, Suisse et Grande-Bretagne), qui représente plus de la moitié des clients des centres. Les « natouristes » épisodiques sont de plus en plus nombreux, ce qui se traduit par une modification des pratiques. La gymnité obligatoire, chère aux naturistes de la première heure, laisse la place à un rhabillage systématique (*cloth optional*).

Consciente de l'ampleur du phénomène, la FFN publie de nombreux articles où elle rappelle les principes fondateurs. Dès 1972, le terme *naturiste* est revendiqué par rapport au *nudisme*, qui n'est qu'une pratique de plage épisodique et un terme « dévoyé »²³. En 1974, le Congrès international du naturisme, qui se tient au cap d'Agde, redessine les contours de la doctrine, désormais définie comme

une manière de vivre en harmonie avec la nature, caractérisée par une pratique de la nudité en commun qui a pour but de favoriser le respect de soi-même et des autres et celui de l'environnement.

Le naturisme : des cures atmosphériques au tourisme durable

Les ouvrages naturistes, relayés par la presse spécialisée²⁴, s'attachent à dresser une typologie des différents praticiens de la nudité. Le « textile » est celui qui n'en est pas, il se baigne en maillot de bain. Le nudiste « sauvage » pratique la nudité en groupe dans des endroits déserts ; c'est un individualiste hédoniste, adepte du « pas vu pas pris ». L'« apoiliste », c'est le sans-gêne à poil, pollueur à la libido débridée. Par opposition, une figure de naturiste idéal se dessine : il combat les abus de la société de consommation industrielle et urbaine par un retour à l'inspiration naturelle. Cette recherche d'une qualité naturelle de vie doit le mener à une complète réforme sur tous les plans : le rapport à la nature (pas d'exploitation déprédatrice, une protection et une conscience écologiques), l'habitat (construction de cités-jardins, retour à de petits villages), l'hygiène (pratique des bains d'eau, d'air et de lumière, balnéothérapie, thalasso-thérapie, héliothérapie), la médecine (refus de la surconsommation et préférence accordée aux médecines douces), l'agriculture (lutte contre les productions de l'élevage industriel et préférence pour l'agriculture biologique)... On constate que ce champ de valeurs est proche de celui des écologistes.

Le tournant du développement durable.

La nudité pratiquée en commun étant de plus en plus admise et tolérée, on assiste au sein de la Fédération française de naturisme à un recentrage du discours et à la mise en place de stratégies plus visibles pour le grand public. Le naturisme a de fait toujours revendiqué son attachement à l'écologie, son souci de respecter la nature, d'être en communion avec elle : le choix des sites des clubs ou des centres l'atteste. La FFN précise d'ailleurs que « le naturisme est le seul mouvement à marier l'intégration de l'homme et la sauvegarde de la nature²⁵ ». Dans de nombreux centres (par exemple, Héliomonde en région parisienne, créé en 1960), les chalets des résidents sont chauffés à l'énergie solaire ; certains clubs sont classés réserve naturelle d'oiseaux (Villecresnes) ; une politique active est menée pour la récupération des déchets, et surtout la circulation des automobiles est interdite dans l'enceinte des sites (choix du vélo ou de la marche à pied). Marc-Alain Descamps affirmait récemment :

L'hypertrophie de la consommation mène à une civilisation du déchet et de l'ordure, qui fait de la nature un vaste dépotoir. Depuis plus d'un siècle les naturistes mettent en garde contre ces excès. Ils sont heureux de voir l'humanité prendre enfin en considération les problèmes de l'environnement et de la protection de la nature en attendant de déter-



Les premières tentes au centre de Montalivet,
plantées au milieu d'une pinède renaissante après l'incendie (1951).
(Source : M.-A. Descamps.)



Le garage à vélos, au pied de la dune,
avant l'arrivée à la plage (Montalivet).
(Source : M.-A. Descamps.)



Un même mode d'habiter : le chalet en bois dans la pinède
(centre d'Arnaoutchot, Landes).



L'esprit « campeur » : organisation d'une soirée barbecue entre voisins
(centre Devèze).

Francine Barthe-Deloizy

miner la finalité de la civilisation. [...] On peut espérer voir s'établir une nouvelle civilisation où les idéaux de bonheur, d'amour et de solidarité remplaceront la concurrence forcenée et impitoyable et où une place de plus en plus grande sera consacrée aux loisirs dont le naturisme sera le centre²⁶.

En 1992, les naturistes se retrouvent donc dans les analyses environnementales du sommet de Rio ; les notions de développement durable et de fragilité de l'équilibre écologique figurent dans les articles de leurs journaux. À la fin des années 90, la FFN développe différentes expériences tournées vers le développement durable : partenariat avec des instances européennes ou naissance d'un label revendiquant un naturisme authentique, la période est riche d'initiatives.

Le naturisme en quête de nouveaux labels.

Dès 1994, la FFN adopte une stratégie de partenariat avec des instances européennes qui s'intéressent aux questions environnementales. Elle signe une convention pour trois ans en 1998 avec la Fondation pour l'éducation à l'environnement en Europe (la FEEEE)²⁷, lance des programmes de sensibilisation pour les jeunes naturistes (« Nat'éduc » et « Alizé ») et met en place un « éco-label » de tourisme durable. Le Danemark sert de modèle de référence : les *Green Keys* existent en effet depuis les années 80 dans le domaine de l'hôtellerie. En France, le label se transforme en « Clés vertes », uniquement adapté à l'hôtellerie de plein air.

L'« éco-label Clés vertes » vient ainsi combler le retard significatif de la France vis-à-vis de ses voisins européens ; en effet, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse et la Finlande disposent déjà de nombreuses chartes d'environnement dans le secteur touristique. La présentation des candidatures soutenues par la FFN a eu lieu en 1998. Le programme fonctionne depuis 1999 ; sur les 72 demandes de labellisation, 33 étaient naturistes. 24 lauréats ont été retenus sur les critères suivants : information et sensibilisation du personnel et des vacanciers à l'environnement, réduction à la source des pollutions et des déchets, rationalisation des consommations d'eau et d'énergie, opérations liées à la qualité de la vie des espaces. Le cahier des charges est attentif à la valorisation des ressources locales et aux actions d'assainissement, à la maîtrise des flux énergétiques et à la gestion des déchets, ainsi qu'à la qualité paysagère des sites. Si cette labellisation entre dans une logique de plus grande visibilité auprès des touristes étrangers, en revanche elle touche peu la clientèle française.

60

Le naturisme : des cures atmosphériques au tourisme durable

Le label Naturisme et Terroir naît en 1998. Homologué par la FFN, il s'est constitué autour d'une association de type loi 1901. Il regroupe neuf centres qui ont choisi un mode de gestion alternatif. Le rendement n'est pas recherché, ni l'extension du label à d'autres centres. L'objectif de départ est simple : trouver une stratégie efficace à l'encontre des grands centres de bord de mer qui drainent une clientèle pratiquant un naturisme de masse. L'initiative émane de trois petits centres ruraux (ils sont neuf à partir de 1999). Les responsables se connaissent, s'apprécient, tous sont des naturistes convaincus, ils ont choisi dans les années 70-80 le naturisme comme genre de vie. À ce titre, ils peuvent être assimilés à des néo-ruraux en rupture avec le monde urbain. Les statuts de l'association définissent les principes fondateurs du nouveau label : Naturisme et Terroir s'adresse aux naturistes attachés aux valeurs d'origine du mouvement (le principe fondamental de la nudité est réaffirmé). Le centre doit exister depuis au moins cinq ans pour recevoir l'agrément, sa taille ne peut pas excéder cent cinquante places, il est géré par une famille naturiste qui accueille d'autres naturistes, pour faire vivre un naturisme authentique en symbiose avec l'environnement local.

Le terroir est un assemblage de gastronomie, paysages, folklore et coutumes locales, parlers et patois. À l'inverse des grands centres, l'intention des promoteurs du label est de faire sortir les naturistes de leur camping : « Nous ne sommes pas des usines à bronzer²⁸. » Invitations à découvrir paysages, culture et cuisine locales en organisant des repas, des randonnées, des manifestations folkloriques. Ainsi, le centre de Chandelalar, dans l'arrière-pays de Grasse, organise toutes les semaines la cuisson du pain dans un four du XII^e siècle restauré par le propriétaire, des guides accompagnent les touristes dans des balades où ils peuvent découvrir la faune et la flore locales. Le centre de Laulurie en Périgord propose à ses convives des repas gastronomiques et des danses folkloriques, il fait la promotion des mille cinq cents sites à visiter du Périgord. Des randonnées pédestres sont organisées au mas de la Balma (dans le Vallespir, Pyrénées catalanes).

Proches de l'éco-tourisme et du tourisme culturel, les centres Naturisme et Terroir comptent sur le bouche à oreille pour réussir, mais souhaitent conserver une taille humaine. Le président de l'association dresse d'ores et déjà un constat positif : plus de 60 % de la clientèle revient chaque année. Il pourrait ouvrir son centre à une clientèle ordinaire, ce qui augmenterait le chiffre d'affaires. Il s'y refuse car il a choisi un genre de vie conforme à ses idéaux. Naturisme et Terroir participe à la promotion du naturisme en milieu rural. Tous les centres sont en effet parfaitement bien intégrés à la vie locale et acceptés par le voisinage. L'arrivée en période estivale de familles peu bruyantes, consommatrices auprès des commerces villageois, a largement contribué à cette reconnaissance. Dans ces endroits

Francine Barthe-Deloizy

reculés de la France rurale, la pratique du naturisme ne suscite plus de réactions grivoises.

*
* *

Le nu aujourd'hui est admis et toléré partout. L'écologie et le développement durable sont devenus des idéologies à la mode. Le naturiste de l'an 2000 pourrait bien se définir comme un écologiste nu ou un écologiste intégral. Est-ce à dire que le naturisme a perdu son originalité et sa marginalité ? C'est oublier un peu vite qu'une grande partie de l'Europe, encore muselée par les rigidités du dogme catholique ou des idéologies communistes, s'ouvre à peine à l'expérience naturiste. Il sera fort intéressant d'analyser en détail les effets des brassages culturels qu'elle suscite dans les centres qui viennent de s'ouvrir en Espagne, en Crète ou sur les rives du lac Balaton en Hongrie.

Francine BARTHE-DELOIZY
francinebarthe@wanadoo.fr
Université Jules-Verne, Picardie

NOTES

1. Jean Braud, « Deux siècles de naturisme », *Bulletin de la commission Études, réflexion et communication interne de la FFN* (CERCI), 1999, p. 27.

2. Deux thèses récentes viennent d'être soutenues sur le sujet : Sylvain Villaret, *L'Évolution du naturisme et de l'éducation physique : les influences réciproques (XIX^e siècle-milieu du XX^e siècle)*, sous la direction de P. Arnaud, Université de Lyon I, 2001 ; et Arnaud Baubérot, *Le Naturisme et la Société française. Histoire sociale et culturelle d'un mythe : le retour à la nature (fin du XIX^e siècle-années 30)*, sous la direction de P. Boutry, Université de Créteil, 2002.

3. Jean-Robert Pitte, « La vision catholique de la Nature et de l'environnement et ses conséquences sur l'aménagement de l'espace », dans *Géographie et Liberté. Mélanges en hommage à Paul Claval*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 659-660.

4. Jean Viard, *Le Tiers Espace. Essai sur la nature*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1990, p. 62-63.

5. « Ainsi, au XIX^e siècle, l'innovation majeure demeure-t-elle l'extension de l'usage des bains partiels ; ce dont témoigne la diffusion encore restreinte, il est vrai, des pédiluves, des manuluves, des bains de siège et des demi-bains... mais l'interdit qui frappe la nudité joue contre sa diffusion. S'essuyer les organes génitaux pose problème. Fermez les yeux, ordonne Madame Celnart à ses lectrices, jusqu'à ce que vous ayez terminé l'opération » (Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, 18^e-19^e siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982, p. 210).

6. Roger Doublier, *Le Nu et la Loi*, Paris, LGDJ, 1976.

7. Sabine Barles, *La Ville délétère. Médecins et ingénieurs dans l'espace urbain, XVIII^e-XIX^e siècle*. Seyssel, Champ Vallon, 1999.

8. Le végétarisme naturiste se développe en France à partir du début du XX^e siècle. De 1912 à

Le naturisme : des cures atmosphériques au tourisme durable

1935, il a un retentissement considérable, et Paul Carton en est le principal promoteur. En 1924, Jacques de Marquette, naturiste converti au végétarisme, ouvre à Paris les trois premiers restaurants végétariens. Voir Arouna P. Ouédraogo, « Assainir la société, les enjeux du végétarisme », *Terrain*, n° 31, septembre 1998, p. 59-76.

9. Heinrich Puder, hygiéniste socialiste, écrit de nombreux articles sous le pseudonyme de Doktor Scham (Docteur la Pudeur). Il publie *Nacktkultur* aux éditions Steglitz à Berlin en 1906.

10. Cité par Jean Gantois, « Naturisme d'hier et d'aujourd'hui », *Nat'Info*, n° 89, 1999.

11. Les *Wandervögel* ont participé aux *Jugendbewegung*, ou mouvements de jeunesse, qui, en Allemagne dès la fin du XIX^e siècle, sont le reflet des enthousiasmes révolutionnaires de 1848. Le fondateur du mouvement est Karl Fischer. La pratique de la nudité collective n'est qu'un des aspects de ce mouvement. Il comptait 25 000 membres en 1913.

12. Citation extraite du film *Nackt und Frei* (1999), de Gerhard Stihel.

13. Ce domaine couvre soixante-dix hectares. L'autre partie de l'île est toujours occupée par l'armée. C'est encore aujourd'hui un village unique au monde, où l'on est vêtu du strict minimum. Aucune voiture ne peut y circuler. Voir André et Gaston Durville, *À l'île des naturistes*, Paris, Éditions de l'Institut naturiste, 1922.

14. Cette importance accordée aux sports fait écho à l'olympisme du baron Pierre de Coubertin. Voir Alain Ehrenberg, *Le Culte du sport et de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991 : « Les sports représentent aux yeux d'hommes comme Pierre de Coubertin une manière de produire une élite plus ouverte qui mêlerait les couches supérieures de la bourgeoisie et l'aristocratie. [...] Les sports étaient une manière d'adapter les valeurs hiérarchiques des élites dans une société où la naissance n'était plus suffisante au maintien de la hiérarchie sociale [...]. C'est l'œuvre de vie qui cherche à stabiliser et à pacifier la société française par la transformation des multitudes en une franc-maçonnerie de plein air » (p. 74).

15. Cité par Kienné de Mongeot dans la revue *Vivre* en 1952.

16. *Ethnologie française*, 2001/4, « Habiter la nature. Le camping », octobre-décembre, Paris, PUF.

17. En France, la répartition des clubs et des centres rend compte de la situation : les clubs sont localisés sur l'ensemble du territoire (sauf dans les DOM-TOM, où seul existe celui de la Guadeloupe). En revanche, les centres se trouvent en majorité au sud de la Loire et ils sont éloignés des grands centres urbains. La région la mieux équipée est le Languedoc-Roussillon, suivie par l'Aquitaine, région pionnière pour l'installation des centres. Voir Francine Barthe, « Le naturisme à la recherche du paradis », *Géographie et Culture*, n° 37, 2001, p. 37-58.

18. Les campagnes de publicité de Benetton font figure d'exception.

19. Voir Sandrine Peregrina (chef de produit à Maison de la France) : « Consciente de l'importance de ce produit sur les marchés étrangers, Maison de la France, sur proposition de la FFN, a suscité en 1998 la création du Club français du naturisme. Sa mission est de promouvoir les centres de vacances naturistes sur les marchés étrangers » (« Le naturisme : un positionnement à faire évoluer », *Espaces*, revue mensuelle des professionnels du tourisme, des loisirs, de la culture et de l'environnement, n° 162, 1999, p. 20-22).

20. « C'est que toute notre religion de la félicité est animée par l'idée de maîtrise : nous serions maîtres de notre destin comme de nos ravissements, capables de les édifier et de les convoquer à loisir. Voilà le bonheur entré à côté de la technique et de la science dans la liste des exploits prométhéens : nous devrions le produire au double sens du terme, le susciter et l'afficher [...]. Contre les jérémiades et la morosité, il faut "jurer d'être heureux" et enseigner cet art aux enfants » (Pascal Bruckner, *L'Euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset, 2000, p. 60).

21. Le centre héliomarin de Montalivet, en Gironde (1951), les centres René Oltra au cap d'Agde, en Languedoc-Roussillon (1958), et à Villata, en Corse (1958).

22. La France dispose de l'offre naturiste la plus importante d'Europe : elle a une capacité de 50 000 lits, tous modes d'hébergement confondus, pour un chiffre d'affaires de plus de 700 millions de francs, dont plus de la moitié en devises (source : FFN).

23. « Le terme de nudiste remplaça rapidement celui de gymnosophe ou de libre-culturiste pour nommer les personnes pratiquant la nudité intégrale dans les "camps", clubs ou centres. Il fut ensuite remplacé par le mot naturiste pour différencier ces adeptes des personnes pratiquant, en nombre croissant au fil des années, le bronzage intégral sur les plages. Pour la FFN le nudisme

Francine Barthe-Deloizy

se limite à un déshabillage ponctuel, le plus souvent à la plage ou dans un cercle restreint » (Jean-Luc Bouland, *Tout en nu de A à Z*, Paris, Encre, 1997, p. 152).

24. « La saga du nu », *Nat'Info*, n° 89, 1999, p. 28-32.

25. Jean-Luc Bouland, *Tout en nu de A à Z*, *op. cit.*, p. 69.

26. *Vivre nu. Psychosociologie du naturisme*, Paris, Trimegiste, 1987, p. 222.

27. La FEEE a été fondée en 1981 aux Pays-Bas, elle est issue du groupe d'experts du Conseil de l'Europe. Les thèmes centraux de la politique de la Commission européenne sont la gestion des ressources en eau, des déchets et de l'énergie, ainsi que la protection de la nature et de la biodiversité. L'Office français de la FEEE (6 avenue du Maine, 75015 Paris) a vu le jour en 1983. Sa mission essentielle est de promouvoir la notion de développement durable à travers différents programmes et selon l'approche préconisée par le chapitre 36 de l'*Agenda 21*.

28. Entretien avec le président du groupe M. Francis Toutain, Laulurie en Périgord, novembre 2001.

RÉSUMÉ

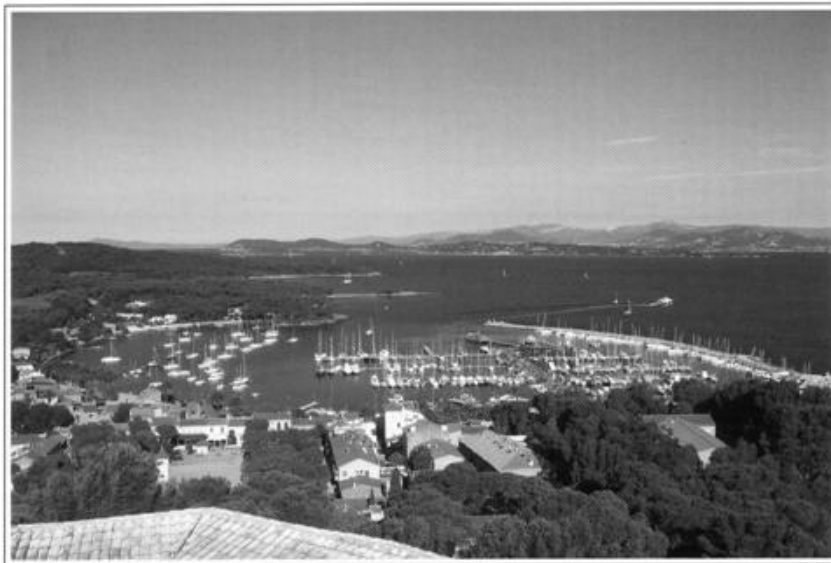
Né au XIX^e siècle en Allemagne, le naturisme prônait une éthique de vie fondée sur une relation saine, authentique et vraie avec la nature. Aujourd'hui, avec la banalisation de la nudité collective sur les plages, il tend à devenir une simple pratique touristique très éloignée du militantisme des origines. Rattrapé par ce succès, le naturisme cherche une nouvelle voie dans le tourisme durable tout en restant fidèle à ses principes fondateurs, qui mettent en avant la nature et le corps comme valeurs fondamentales de la société.

2005. « Dynamique du fait insulaire et développement du naturisme », dans Bernardie-Tahir N et Taglioni F (dir), *Les dynamiques contemporaines des petits espaces insulaires : de l'île-relais aux réseaux insulaires*, Paris, Karthala. P 301-316

SOUS LA DIRECTION DE
Nathalie Bernardie et François Taglioni

Les dynamiques contemporaines des petits espaces insulaires

De l'île-relais aux réseaux insulaires



Préface de Philippe Pelletier et postface de Louis Marrou

KARTHALA

Dynamique du fait insulaire et développement du naturisme

Francine BARTHE-DELOIZY
Université Picardie Jules Verne

Emmanuel JAURAND
Université Paris XII-Val-de-Marne

Résumé

Un phénomène emblématique de la culture occidentale comme le naturisme, révèle une genèse et une évolution étroitement associées à l'insularité et aux valeurs qui lui sont attribuées. Défini comme une pratique de la nudité collective fondée sur le mythe du retour à la nature, le naturisme a largement orienté la dynamique de certaines petites îles. Un modèle spatial d'évolution montre en trois phases respectives l'utilisation par le naturisme d'une certaine spécificité insulaire. La situation marginale de l'île, isolée et faiblement occupée, fournit au naturisme un territoire de projection dans un contexte de sécurité. L'île devient ensuite un pôle de diffusion du naturisme en direction des îles voisines et surtout du continent proche. Le modèle insulaire est copié et sert d'alibi à une « mise en tourisme ». Concurrencée par d'autres territoires, l'île tend à devenir un isolat : le naturisme y décline ou se modifie.

Mots clés : Ile – naturisme – nudisme – mythe – tourisme

Abstract

Naturism is a western culture's specific phenomenon, it reveals a genesis and evolution tightly associated with insularity and its values.

Defined as a practice of collective nakedness founded on the myth of return to nature, naturism has largely influenced the dynamic of some little islands. Insularity specificity provides to naturism a spatial evolution pattern in three phases. The situation of the island, isolated and sparsely populated will give to naturism a safe context for the first step of its development. Secondly, the island becomes a pole of diffusion of naturism towards the neighbour islands and most of all the close mainland. In the third phase the insularity model is copied and serves as a pretext to commercial tourism practices. In competition with other kind of territories, islands tend to be marginalized and naturism declines or revolves.

Key words : Island-naturism-nudism-myth-tourism

Introduction

En 1959, un projet extravagant arrive sur les bureaux des très doctes représentants de la Cour de la Haye. Il est question d'une demande concernant la création d'une république naturiste sur l'île de Cavallo, au large de la Corse. Là, sur ce bout de terre minuscule appartenant à l'archipel des îles Lavezzi, le centre mondial de naturisme souhaite créer le premier état naturiste du monde. Considérée comme totalement incongrue et insolente, la demande fut suivie d'un refus catégorique, mais elle scella une union qui existait depuis plusieurs décennies : celle du naturisme et de l'île, au point de les confondre l'une et l'autre. Ce raccourci commode, monté en épingle par les médias, a installé la collusion d'une image de l'île, symbole d'une utopie, et de la nudité, incarnant un des mythes fondateurs de la culture judéo-chrétienne : le paradis terrestre.

Le naturisme a tendance à se résumer en une pratique de plage en état de nudité intégrale. Cette image s'explique pour une grande part en raison de l'impact d'un film qui, en son temps (1964), connut un certain succès : le *Gendarme de Saint-Tropez*. Il offrait la vision caricaturale d'un troupeau grégaire de nudistes pourchassés par un Louis de Funès grimaçant. Cette pratique hédoniste et individualiste définit le nudisme. Le naturisme s'en distingue : il s'agit d'une doctrine sociale qui défend une éthique de vie, le respect de l'environnement et d'autrui, la pratique de la nudité collective mixte et familiale, le plus souvent possible. Le mouvement est structuré, organisé dans le cadre d'une fédération, les sites naturistes sont répertoriés, les centres privés, réglementés et clos.

Interdit par la loi, le naturisme a dû très vite trouver des lieux propices à une pratique vilipendée par les ligueurs de morale et de vertu. Les îles conjuguèrent à merveille toutes les qualités requises pour vivre nu. Dans ces endroits retirés du monde, difficiles d'accès, envahis par la friche ou battus par les vents, les pionniers du naturisme ont pu faire vivre leur utopie, celle de Robinson ou celle du Paradis d'avant la chute. C'est la

raison pour laquelle, le rêve de cité naturiste a pu s'ébaucher pour quelque temps. Là, en dehors du monde on pouvait vivre « nus comme au premier jour et tous égaux » suivant l'adage « pour vivre heureux vivons cachés ». Confidentiels et réservés à des petits groupes marginaux, les premiers sites insulaires étaient minuscules. Île et naturisme ont dès les origines été associés.

Les relations entre le nudo-naturisme et les territoires insulaires permettent d'interroger, dans un premier temps, les valeurs que les naturistes projettent sur les îles : une forte charge symbolique, un lieu autre, en dehors du monde, une utopie. Mais dans un second temps, force est de constater que le naturisme a aussi contribué à modeler une identité insulaire. Se pose alors la question de savoir quel rôle une île singulière ou des réseaux insulaires peuvent jouer dans la diffusion du naturisme ? Certaines données géographiques objectives existent-elles qui permettraient ou gêneraient le développement du naturisme dans les îles ? Quel degré d'isolement ? quelle taille ? la présence ou l'absence d'une société locale ? Toutes ces caractéristiques devraient permettre de définir la bonne île pour les naturistes, car toutes les îles ne sont pas naturistes tout comme le naturisme se déploie sur des sites qui ne sont pas toujours insulaires.

L'objet de cette réflexion est de montrer, dans une perspective dynamique et à partir d'exemples précis, les processus à l'œuvre dans le système de relations existant entre l'île et le naturisme. À travers un modèle spatial d'évolution, nous découvrirons en trois phases l'utilisation par le naturisme d'une certaine spécificité insulaire (cf. le modèle à la fin de l'article).

L'île de Robinson ou l'hétérotopie naturiste (fig.1)

Le naturisme existe depuis la fin du XVIII^e siècle. À cette époque, il s'agit d'une doctrine médicale qui propose une thérapeutique fondée sur les principes d'une nature réparatrice, la *Natura medicatrix* (Villaret 2000, Baubérot, 2002). Au XIX^e siècle, c'est en Allemagne que les premiers centres naturistes voient le jour dans des instituts médicaux, loin des villes. La proximité de la nature est requise pour que la cure soit efficace. La dénudation du corps apparaît comme un des éléments d'une hygiène de vie globale.

L'organisation des mouvements de jeunesse (*Jugendbewegung*) au début du XX^e siècle transforme le naturisme en un mouvement de revendication sociale. La nudité apparaît comme un des éléments de contestation radicale de la civilisation urbaine et industrielle naissante. Affranchi de la doctrine médicale, le naturisme devient une idéologie qui prend le nom de « *Naktkultur* » ou culture du nu. Les principes de liberté, d'égalité

entre hommes et femmes, la lutte contre le port du corset, la culture du corps libre (*Freikörperkultur*) s'incarnent alors dans un naturisme plus radical. Les participants de ces mouvements de jeunesse entament une réflexion sur la sexualité et l'éducation sexuelle, sujet alors tabou. Dans certains groupes la sexualité est pratiquée librement, comme une forme de révolte contre l'autorité. C'est la raison pour laquelle ces premières organisations naturistes sont violemment critiquées par la morale officielle et interdites par la loi.

Il devient donc nécessaire pour ces associations de trouver des lieux où vivre leur utopie. Des lieux déserts, à l'abri des regards, éloignés des grands centres urbains, en rupture avec le monde corrompu par les miasmes de la société industrielle, sont nécessaires afin de pouvoir vivre en toute liberté une nudité mixte et collective dans une nature belle et généreuse. Le premier site choisi pour incarner cette utopie naissante est une île de la mer du Nord, l'île de Sylt.

Sylt en Mer du Nord : incarnation de la « *naktkultur* » allemande

En 1919, l'association de jeunesse « Freideutsch » acquiert un ancien camp militaire désaffecté à Klappolth. L'île est inoccupée mais les vestiges de l'ancien fort sont vite transformés et aménagés en un camp de vacances rustique. Située à 200 kilomètres de Hambourg, près de la frontière danoise, l'île de Sylt possède 40 kilomètres de plages de sable. La vie naturiste s'organise très vite dans ce qui apparaît pour cette jeunesse comme un Eden. On pratique la gymnastique, les bains de mer et de soleil dans une ambiance dionysiaque (Cluet, 1999). Considérée comme le site fondateur du naturisme, l'île de Sylt connaît avec l'arrivée du nazisme des jours sombres : une partie de l'organisation « Freideutsch » est assimilée à la *Hitlerjugend* et le naturisme y est proscrit.

Physiopolis : une île naturiste sur la Seine

En France, le modèle naturiste fait des émules avec un temps de retard ; ce n'est que pendant l'entre-deux-guerres que les premiers médecins préconisent les cures naturistes. Ce sont deux médecins, les frères Durville, qui cherchent les premiers des sites susceptibles d'accueillir des naturistes. Comme en Allemagne, ce sont les îles (même celles qui sont situées entre les bras d'un fleuve), qui font l'objet de leur choix. À 30 kilomètres de Paris, ils découvrent l'île du Platais à Villennes sur Seine. L'île est à mi-distance des deux rives de la Seine et surtout à l'abri

des regards indiscrets. Véritable havre de paix, elle n'est occupée que pour l'élevage des animaux et vide de toute habitation car classée en zone inondable.

La *Société Naturiste* est créée dans le but de se porter acquéreur de 24 hectares de terrain (la superficie totale de l'île est de 42 hectares). Très vite, des parcelles sont vendues pour y construire des chalets et des tentes fixes. L'ambition des docteurs Durville était de faire de l'île du Platais la première commune naturiste de France. Animé par un esprit avide de retour à la nature et à une vie rustique, le rêve de la cité idéale est affirmé dans leur revue, «*La Vie Sage*» : «*Physiopolis ne sera pas une ville comme les autres, résidence d'été elle ne comportera que des pied-à-terre modestes mais confortables. Les grandes propriétés n'existeront pas à Physiopolis. Pourquoi posséder à soi un terrain, quand chaque naturiste a la jouissance de vastes parcs, de bois, d'immenses stades, où l'on peut s'ébattre en commun¹* ». La réussite de Physiopolis se confirme en terme de fréquentation : en juin 1929, 5 000 adeptes débarquent sur l'île chaque semaine ; toutefois, très vite, la nudité intégrale fait l'objet d'une censure de la part des pouvoirs publics. C'est la raison pour laquelle les frères Durville se mettent en quête d'un autre site propice au naturisme pendant toute l'année. Physiopolis n'aura constitué qu'une île-escale du naturisme français de l'entre-deux-guerres.

Héliopolis : première cité naturiste française

Lorsque les frères Durville débarquent sur l'île du Levant en 1930, elle est quasiment déserte. Le hameau qui existait au XIX^e siècle est en ruine. Seuls, deux ménages résident sur les 996 hectares de sa superficie. Séduit par le cadre idyllique du lieu, ils se portent acquéreurs de 65 hectares. Comme pour l'île de Sylt ou l'île du Platais, le choix ne doit rien au hasard. Occupée par un bain pour enfants à partir du Second Empire (Gritti, 1989), c'était une île-prison ; l'armée occupe ensuite une partie du site. Ravagée par des incendies, elle est devenue un maquis désert qui ne présente pas un grand intérêt. Cette partie de la côte varoise est en angle mort par rapport à la riviéra azurée touristique depuis un siècle (Boyer, 2002). L'île apparaît donc comme peu hospitalière et isolée. Paradoxalement, ces contraintes attirent les frères Durville, qui à partir des années 30, ont pour ambition de faire d'Héliopolis la première cité naturiste du monde.

Cette île fut un véritable laboratoire et une référence en matière de naturisme pour le monde entier. Dans les années qui suivent, Héliopolis devient un centre international de naturisme. Un adjoint spécial est

1. Drs G et A Durville : *La Vie Sage* n° 84-85 10 et 25 septembre 1929 p. 5.

détaché par la ville d'Hyères (l'île du Levant appartient au périmètre de la commune) pour la tenue d'un registre d'état-civil, une école s'ouvre en 1932 qui a la particularité de respecter les rythmes cosmiques et biologiques des individus, enfin des événements symboliques participent au folklore d'Héliopolis en 1932 : le « premier mariage naturiste a lieu, dans la seule mairie naturiste de France... là, seul l'adjoint spécial officie en tenue coloniale... »²

La vie à Héliopolis est scandée par les périodes de vacances où les naturistes viennent en grand nombre. L'île du Levant devient alors un formidable outil de propagande et de recrutement pour de nouveaux adhérents. Elle stigmatise le passage d'un naturisme sportif, rigide dans ses applications, nécessitant un travail permanent sur le corps, à un naturisme hédoniste, moins strict et moins contraignant. Réservée au départ à une élite financière et sociale en raison des coûts d'hébergements élevés, elle s'ouvre progressivement au tourisme de masse.

L'île ou l'utopie naturiste

Les îles ont été les premiers lieux où se sont joués les mythes de l'utopie collective naturiste. C'est la situation marginale de l'île, dont l'étymologie (*insula*) rappelle le caractère d'isolement, qui explique ce choix. Celui-ci apparaît comme une des conditions nécessaires dans un contexte législatif et moral peu propice à la nudité collective. Mais ce n'est pas le seul facteur explicatif. L'île incarne, dans l'idéal naturiste, une collection de mythes, de symboles et de fantasmes. Sans plonger dans un déterminisme innocent qui ferait de l'île un facteur nécessaire pour le naturisme, force est de constater qu'au tout début de son histoire, les naturistes se sont appropriés des sites insulaires qui selon eux rendaient possible leur utopie et la transformait en hétérotopie. Ainsi le mythe de la cité idéale, de Robinson Crusoë, du Paradis d'avant la chute, se sont incarnés dans les premières îles naturistes. La mise à l'écart du monde par la traversée en bateau (embarquement pour Cythère) permettait une mise à distance, un évitement de l'autre. À l'abri des regards, l'île offrait une protection. Le symbolisme de l'eau est aussi à l'œuvre dans l'île : il permet de mobiliser cette idée de nature enveloppante, la métaphore corps/île étant dans cette situation plus pertinente que jamais. L'eau apparaît comme une seconde peau protectrice, nécessaire à la création d'une nouvelle société.

Enfin, le fait que ces premières îles de quelques kilomètres carrés de surface, aient été vides ou peu occupées, souvent abandonnées, a permis au naturisme une pratique en marge de la loi. Ici, dans ces lieux retirés et

2. *Naturisme, le grand magazine de culture humaine*, N° 2 33, 1932 p. 8.

difficiles d'accès, on pouvait contrôler un territoire, y faire sa propre loi, et créer une société en miniature sur des bases nouvelles. Toutes ces îles ont été de véritables laboratoires réservés à une certaine élite sociale.

L'île en expansion et la diffusion du naturisme (fig. 2)

Dans la période de l'après-guerre, l'île repliée sur elle-même des premiers temps devient un relais. Elle se transforme en un pôle de diffusion de la pratique naturiste. C'est sans doute le caractère confidentiel et caché de ces premiers sites qui suscite très vite la curiosité (la presse s'en empare et grossit le phénomène). La taille réduite de ces îles pionnières, l'absence d'autres caractères ou activités géographiques remarquables et la faible mise en valeur des populations locales ont favorisé l'assimilation entre naturisme et territoire insulaire. C'est à partir de cette nouvelle identité associant île et naturisme, nudité et isolement, que ce naturisme pionnier sert de base de projection à un naturisme idéal. On assiste alors à une inversion de la polarité. L'île investie de toutes les caractéristiques naturistes se met à rayonner. Par mimétisme, elle sert de point d'appui ou de relais vers les îles ou le continent proche, la mer joue alors le rôle de surface de diffusion.

L'île du Levant : « l'île des nudistes »

À partir des années 1950, le développement du naturisme est considérable. En France il s'organise sous la forme d'une fédération (la Fédération Française de Naturisme qui naît en 1951). La clientèle élitiste et mondaine a laissé la place aux premiers militants. Des personnalités du show business international contribuent à faire connaître l'île du Levant. Dans cette période, elle incarne l'ensemble du phénomène naturiste français.

La célébrité de l'île du Levant franchit les frontières de l'hexagone, la fréquentation se multiplie et atténue l'isolement déjà relatif de l'île. Elle devient, grâce à un traitement journalistique non avare de détails et de photos, « l'île des nudistes », une attraction pour touristes. Des excursions en bateaux sont alors organisées, les touristes voyeurs alimentent la notoriété du Levant. Raymond Vital, député de Marseille, en dresse un portrait éloquent en 1955 :

« Les nudistes du Levant sont, pour la Côte d'Azur, aussi importants que les Folies Bergères et la tour Eiffel réunies pour Paris. Le nudisme a

ceci de commun avec le sport, que quelques participants actifs suffisent à remuer des dizaines de milliers de spectateurs. On vient du fond de l'Amérique passer vingt-quatre heures sur l'île. Les services réguliers de bateaux qui fonctionnent à plein chaque été sont doublés par des bateaux armés par les agences pour offrir aux touristes les spectacles des Adam et Eve, des Caïn et des Abel proclamant par leur tenue que rien ne s'est passé depuis la création du monde »³.

La diffusion du modèle sur le continent ou comment refaire une île sans île

Le site s'avère rapidement trop petit. Le père fondateur du naturisme français, Albert Lecoq, cherche des lieux plus vastes. Il les trouve en Aquitaine sur la côte du Nord Médoc. Le naturisme s'affranchit alors de son site insulaire originel mais en reprend néanmoins un certain nombre d'attributs : l'isolement entre l'Atlantique et la forêt (océan vert), l'enfermement par des clôtures, un unique point de franchissement, rigoureusement contrôlé, faisant office de synapse à l'image d'un port. L'absence de site touristique majeur fait de cette portion de la côte aquitaine le lieu de prédilection d'un naturisme social et populaire. À partir des années 1960, le naturisme devient un phénomène de masse, moins élitiste et plus organisé, il appartient désormais à une forme de tourisme, l'hôtellerie de plein air. Pour les professionnels du tourisme le naturisme devient un marché prometteur.

L'évolution des mœurs, la libération sexuelle et une plus grande liberté à l'égard de la nudité expliquent aussi la multiplication des effectifs naturistes. Il sort de sa confidentialité et la loi est plus tolérante à son égard. À la fin des années 1950 sont pris les premiers arrêtés municipaux autorisant la pratique de la nudité sur des portions de plage bien délimitées, en liaison avec des centres naturistes homologués par la F.F.N. : ainsi en 1956 à Vendays-Montalivet (Gironde), et en 1958 à Sainte-Lucie-de-Porto-Vecchio (Corse).

L'obsession confidentielle du naturisme initial s'avère moins nécessaire, ou plutôt elle est permise par d'autres moyens plus simples que l'insularité qui jouait sur l'effet d'isolement, sur la distance entre deux terres, sur la difficulté d'accès. Mais le centre naturiste conserve toujours un caractère fermé, contrôlé (barrière et sas d'entrée), la pratique de la nudité doit être chaste et innocente. Le naturisme s'affirme comme un mouvement familial, social et populaire. Simultanément, la pratique de la nudité pour la baignade et le bronzage sur les plages (le nudisme) tend à se développer.

3. Cité par J.-L. Bouland, 1997.

La greffe naturiste sur d'autres îles

Les îles apparaissent alors comme des entités à potentiel intéressant pour la pratique naturiste, mais elles ne sont plus les seules, 83 centres s'ouvrent en France de 1960 à 1990. Dans la période 1960-1980, la Corse et la Guadeloupe pour la France et les îles de la côte dalmate en Croatie aménagent des sites naturistes pour une clientèle exclusivement touristique. En Corse, 4 sites sont implantés sur la côte orientale, encore faiblement mise en tourisme. Ils suscitent des réactions hostiles de la part des maires des communes et des populations locales concernées, dont la presse fera écho (naturistes arrêtés ou couverts de peinture, goudron et plumes...). C'est la raison pour laquelle le naturisme en Corse s'organise de préférence dans l'intérieur. Il faut attendre les années 80 et 90 pour que se multiplient entre Bastia et Porto Vecchio les sites naturistes en accès libre aux plages. En Croatie, 14 sites sont créés sur des îles de la côte dalmate : fort peu fréquentés par la clientèle locale, ils font figure d'enclaves allemandes.

Tous ces sites naturistes, insulaires ou non, fonctionnent comme des communautés fermées, attirant une clientèle non résidente. Les populations locales, si elles profitent parfois de la manne touristique, sont souvent largement hostiles à la présence incongrue de ces corps dénudés. C'est en Guadeloupe que le naturisme touristique prend les formes les plus inédites.

La Guadeloupe : une île pour une internationale naturiste

La Guadeloupe et la Martinique bénéficient assez tardivement d'investissements pour la mise en valeur touristique. À la fin des années 60, fort peu d'infrastructures hôtelières proposent un hébergement pour les touristes de la métropole. Pourtant, les spécialistes du tourisme commencent à s'intéresser de près à ces destinations lointaines qui offrent pendant la saison d'hiver de forts attraits. L'abaissement des coûts des voyages aériens transforme la Guadeloupe à la fin des années 70 en une destination intéressante pour les professionnels du tourisme.

C'est dans ce contexte prometteur que le naturisme fait une entrée remarquée sur une île où les pratiques balnéaires et le naturisme n'ont rien à voir avec les habitudes locales. À la fin des années 60, un entrepreneur du bâtiment, ingénieur des Ponts et Chaussées et naturiste au long cours arrive à Pointe-à-Pitre. Pendant son temps libre, il parcourt les côtes de Basse Terre et de Grande Terre. Il y recherche des endroits propices à la pratique du naturisme. À cette époque, les plages sont des immensités vides ; tout au plus en fin de semaine les Antillais viennent-ils pour y pique-niquer en famille. Il découvre des sites enchanteurs, des « paradis

pour les naturistes », aucune route carrossable ne conduit à ces endroits, le paysage y est magnifique, la mer chaude et la plage accueillante.

Très vite, il fait l'inventaire des sites qui selon lui, seraient aptes à devenir naturistes. Les critères qu'il retient sont : la beauté du site, la difficulté d'accès, la non visibilité par un public extérieur, la qualité et le « confort » de la plage, la non appropriation régulière par un public local. Il sélectionne 8 sites sur la Grande Terre et 7 sites sur Basse Terre. Profitant de son réseau de connaissances sur place, il contacte le préfet de l'époque et lui parle de son projet qui consiste à faire de la Guadeloupe une île pour les naturistes du monde entier.

Son argumentation s'appuie sur une bonne connaissance du marché naturiste nord américain. La clientèle venant des États-Unis représente pour lui le plus gros potentiel, car la législation en vigueur y interdit la pratique de la nudité sur les plages. Par ailleurs, l'effet de proximité de la zone caraïbe (la distance/temps en transport aérien) est pour lui un atout considérable. De tels arguments ne laissent pas le préfet insensible, et il donne, au moins officieusement, son accord.

Des arrêtés municipaux tolérant la pratique sur 12 plages sont accordés. Parmi eux, deux sites associés à des programmes de constructions immobilières touristiques (non naturistes), celui de Sainte-Anne, qui devient plus tard le site d'implantation du Club Méditerranée, et celui de Saint François (Hôtel Méridien du groupe Accor). Lors du passage des équipes de l'IGN en 1973, il profite d'une rencontre avec les techniciens cartographes pour faire répertorier officiellement sur la carte topographique I.G.N au 1/100 000 l'emplacement des plages naturistes (qui y figurent toujours).

La première clientèle qui fréquente ces plages est d'abord composée des personnels de bord des avions de ligne qui arrivent de la métropole avec leur cargaison de touristes. La Fédération Française de Naturisme sert ensuite de relais et la Guadeloupe devient assez rapidement une destination pour les naturistes français et américains. La greffe semble avoir pris sur un territoire qui n'a pourtant aucune affinité avec de telles pratiques. Mais elle reste assignée à des lieux spécifiques, les plages. Les naturistes n'ont pas de centres aménagés comme en métropole où ils peuvent vivre au quotidien pendant le temps des vacances dans un état de nudité permanent.

Fort de cet apparent succès, à la fin des années 1980, c'est vers l'île de Saint-Martin, qui appartient à l'archipel guadeloupéen, que s'installe officiellement un centre naturiste. Moitié hollandaise, moitié française, l'île connaît un développement touristique plus lent que le reste de la Guadeloupe. C'est sur la partie française que s'installe le club naturiste Orient : l'aménagement est conçu et réalisé par un Hollandais qui propose à une clientèle conquise par le naturisme depuis fort longtemps les avantages d'une belle saison décalée. Homologué par la FFN, le club Orient connaît très vite un grand succès, la clientèle y est très majoritairement américaine et hollandaise.

L'île en repli, la marginalisation du naturisme insulaire (fig. 3)

Les années 1980 à 2000 sont le témoin de changements profonds de mentalités. Après l'arrivée timide sur les plages des premiers nudistes dans les années 1960, le culte du corps, de la performance, l'obsession de la beauté et de la jeunesse imprègnent durablement les mentalités. Le bronzage intégral fait une entrée remarquée dans la panoplie des soins du corps et de l'esthétisme. Cet ensemble de valeurs influence considérablement la pratique de la nudité intégrale sur les plages. Le marché du tourisme naturiste explose, comme l'atteste un sondage effectué à la fin des années 1980 qui confirme que 6 millions de personnes pratiqueraient le bain sans maillot en France, et que 12 millions de personnes seraient prêtes à tenter l'expérience. À partir des années 1970, de nombreux maires de communes balnéaires concernées par la pratique nudiste prennent des arrêtés municipaux d'autorisation ou de tolérance ; en 2000, 220 plages naturistes officielles sont ainsi répertoriées⁴. Il n'est donc plus besoin de se mettre à l'abri des regards, de chercher des lieux « d'absence au monde ». Tous ces attributs que les îles incarnaient sont battus en brèche. Le naturisme, en tant que mouvement organisé, structuré autour d'une fédération garante d'une éthique et d'une certaine forme de morale (la pratique d'un nu familial chaste et innocent) voit ses effectifs de militants vieillir et stagner. Et pour les nouveaux adeptes du nudisme de plage, la question qui se pose est simple : pourquoi continuer à aller s'enfermer dans les centres naturistes, point n'est besoin d'un refuge où se cacher, la nécessité de s'affilier à une organisation n'a plus de sens.

La pratique de la nudité sur les plages devient symbole de liberté, aller sur une île pour se retrouver entre soi, dans une communauté de naturistes n'est plus nécessaire. Perçus et nommés comme des camps, les centres naturistes conservent une image de retranchement que l'île des premiers temps conjugait parfaitement et qui lui était nécessaire. C'est la raison pour laquelle, sur les îles, plus qu'ailleurs, le naturisme « officiel » périclité, sur l'île de Levant par exemple l'armée accentue son emprise territoriale. Ce nouvel individualisme hédoniste réfute des pratiques collectives construites sur des principes de vie en commun et un partage des mêmes valeurs.

Des îles investies par les gays

C'est à partir des années 1970 que les îles naturistes pionnières deviennent le théâtre d'une nouvelle évolution sociétale ; là plus qu'ailleurs le mouvement homosexuel s'affiche sur les plages. L'île du Levant,

4. Guide de la FFN 2000-2001.

l'île de Sylt, Ibiza aux Baléares, Mykonos dans les Cyclades... se transforment en lieux de rendez-vous estivaux pour la communauté gay. Mimant les gestes naturistes tout en ignorant les principes de base de l'éthique naturiste, les homosexuels transforment la plage et ses abords en un lieu de dragage voire de pratiques sexuelles. Largement médiatisées par les publications gays, ces îles se spécialisent pour ce public. L'hébergement, les restaurants, les accès aux plages, la configuration des lieux sont décrits avec précision dans des guides. La pratique tend à devenir exclusive au point que l'île, ou certaines plages dans l'île sont assimilées à un ghetto.

Ce phénomène s'explique pour plusieurs raisons : la première concerne l'affirmation et une plus grande visibilité du phénomène homosexuel ; il apparaît aujourd'hui sur la scène en plein jour et est moins fustigé qu'autrefois. La deuxième tient au fait que la communauté gay adopte à l'égard du corps et de la nudité une attitude exhibitionniste qui renvoie à la séduction. Dans cette logique, quoi de plus naturel que de se servir de la plage comme d'une scène de théâtre, où les partenaires s'évaluent et se choisissent. Le troisième facteur concerne un processus de discrimination : en effet, les hommes seuls ou les couples homosexuels sont souvent exclus des centres naturistes. Ces différents facteurs font que, comme pour les naturistes de la première heure, les membres de cette communauté recherchent des lieux où il est possible de se retrouver entre soi. Ce processus de communautarisation a pour effet de créer des territoires exclusifs, réservés à cette clientèle. Si le phénomène est attesté à l'échelle de l'île du Levant, il en va différemment en Guadeloupe.

En Guadeloupe : nudité blanche en vacances, nudité noire symbole de l'esclavage

Pendant les années 1980-1990 la Guadeloupe connaît des périodes d'agitations et de troubles. La montée des mouvements indépendantistes ou régionalistes, affirmant la suprématie d'une identité créole, s'est conjugée aux difficultés liées au tourisme. Après une phase euphorique, la manne touristique n'a pas été à la hauteur des ambitions du départ. La greffe naturiste ardemment souhaitée par son instigateur n'a pas pris. Pour les Guadeloupéens, le naturisme symbolise les dérives d'une population touristique blanche et dépravée, et la nudité est apparentée davantage à l'esclavage des origines qu'à un symbole de liberté. Peu à peu les maires des communes où quelques plages étaient autorisées au naturisme en ont interdit la pratique. Seule une plage reste naturiste, celle de Tarare sur la commune de Saint-François, à l'extrémité orientale de Grande Terre (Pointe des Châteaux) ; mais le maire tolère juste la pratique, « il ferme les yeux ». Gérée par une association naturiste homologuée par la

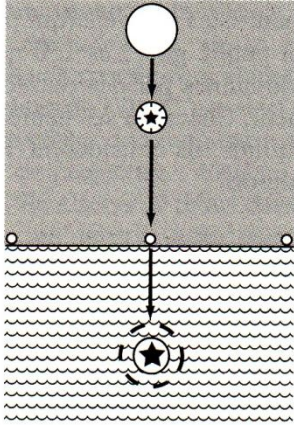


Fig. 1 - L'île de Robinson ou l'hétérotopie naturiste insulaire

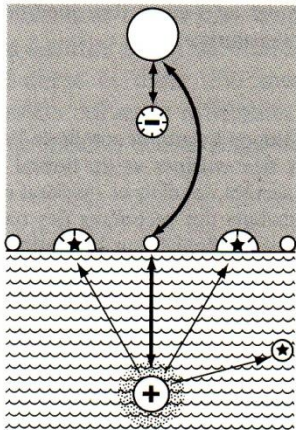


Fig. 2 - L'île en expansion ou la diffusion du naturisme sur le modèle insulaire

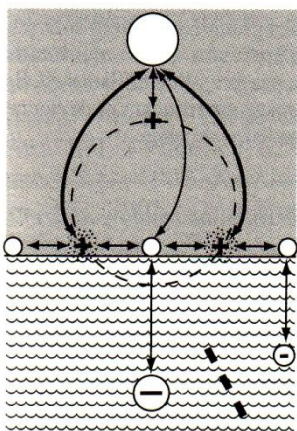


Fig. 3 - L'île en repli ou la marginalisation du naturisme insulaire

Modèle évolutif de l'organisation spatiale du naturisme insulaire.

FFN, la plage de Tarare propose une situation exemplaire de la confrontation de deux types de populations, l'une de naturistes officiels (qui possèdent une licence et adhèrent à la FFN) et un public gay. Les 150 mètres de cette petite plage sont partagés en deux domaines par des publics qui ne se mélangent pas et s'ignorent mutuellement. Chacun a ses heures, ses pratiques, ses emplacements. Quant aux Antillais, ils considèrent Tarare comme un endroit « maudit », un lieu de perdition.

Fig. 1

Dans un contexte moral et législatif hostile, les naturistes pionniers de l'Allemagne et de la France des années 1920 se réunissent occasionnellement dans des lieux privés ou des endroits sauvages isolés (rives de lacs et de cours d'eau, forêts) autour des villes-capitales. Des îles à la fois marginales et proches du continent sont choisies et investies pour servir de bases territoriales à la réalisation de la cité naturiste idéale. L'isolement (insula) est perçu comme un atout ; le territoire est petit, circonscrit, vide et abandonné. À Sylt comme au Levant, les conditions idéales semblent être réunies pour faire vivre l'utopie naturiste.

Fig. 2

La pratique du naturisme et du nudisme se développe à partir et autour de l'expérience insulaire des pionniers, en direction des îles voisines et du littoral du continent. Les îles déjà conquises par le naturisme servent de relais et suscitent une grande curiosité entretenue par les médias. Les attributs des premières îles naturistes (isolement, difficulté d'accès, confidentialité) sont déclinés sur le continent : les centres naturistes, clos et protégés et les plages nudistes isolées, reproduisent le modèle insulaire.

Fig. 3

Avec l'expansion et la banalisation du naturisme et du nudisme, les centres naturistes se développent sur le continent, principalement sur le littoral en réseau avec les autres structures de la FFN. Plus facilement accessibles, bien équipés, ils offrent des capacités d'accueil plus importantes que les premiers sites insulaires. Le caractère insulaire est devenu un handicap, les îles pionnières isolées sont réappropriées par un public homosexuel qui accentue le processus de communautarisation. Ailleurs comme en Guadeloupe, la greffe n'a pas pris, le naturisme décline. Les grands centres sur le continent s'intègrent à l'espace environnant et deviennent à leur tour des pôles de diffusion de la pratique du nudisme de plage.

*Le modèle évolutif de l'organisation spatiale du naturisme insulaire :
commentaire synthétique.*

Conclusion

En dépit de l'assimilation symbolique qui a existé un temps entre l'île et le naturisme, il n'existe évidemment pas de déterminisme géographique

insulaire concernant ce phénomène de civilisation. Les différents modèles spatiaux montrant le rôle de la configuration insulaire dans le développement du naturisme, ne se comprennent que par référence aux normes sociales et morales qui s'appliquent à une certaine période sur un territoire en dehors de l'île. C'est ainsi que tout d'abord, la petite île, vide et relativement proche du continent a fourni au naturisme des origines un territoire idéal de projection ; ensuite, avec l'expansion du naturisme institutionnalisé, l'île a servi de relais dans la reproduction de lieux naturistes en réseau. Enfin, en liaison avec une perméabilité de la société occidentale aux valeurs et mœurs du naturisme (écologie, culte du corps sain) et des aménagements de la loi réprimant la nudité dans l'espace public, l'insularité réelle ou artificielle confinant la pratique naturiste s'avère moins indispensable. Le lien originel entre isolement géographique et naturisme tend à être remis en cause sous l'effet de deux processus : de l'intérieur, par la fin de la nudité permanente obligatoire dans les grands centres naturistes, et de l'extérieur, par la prolifération du nudisme de plage sur les littoraux non urbanisés. Une telle évolution est caractéristique du naturisme familial quasi séculaire des pays protestants, des pays de l'Europe du Nord-ouest et dans une moindre mesure de la France. Mais dans des contextes culturels différents ou pour des populations marginales par rapport au modèle social dominant, l'île fait encore figure de refuge naturiste.

Bibliographie

- Bachelard, G., 1957. *La poétique de l'espace*. Paris, PUF, 214 p.
- Barthe, F., 2003. « Le naturisme : Des cures atmosphériques au tourisme durable ». Communications n° 74, EHESS. Paris, Le Seuil, p. 49-65.
- Barthe, F., 2000. « Géographie du naturisme, à la recherche de l'Eden ». *Géographie et Cultures* n° 37, p. 37-58.
- Baubérot, A., 2002. *Le naturisme et la société française, histoire sociale et culturelle d'un mythe : le retour à la nature (fin du XIX^e siècle-années trente)*. Thèse de doctorat d'histoire inédite de l'Université Paris XII, 3 volumes, 628 p.
- Bouland, J-L., 1997. *Tout en nu de A à Z*. Paris, L'Encre, 249 p.
- Boyer, M., 2002. *L'invention de la Côte d'Azur, l'hiver dans le midi*. Paris, L'Aube, 378 p.
- Corbin, A., 1988. *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*. Paris, Flammarion, 407 p.
- Cluet, M., 1999. « La libre Culture ». *Le mouvement nudiste en Allemagne depuis ses origines au seuil du XX^e siècle jusqu'à l'arrivée d'Hitler au pouvoir (1905-1933). Présupposés, développements et enjeux historiques*. Thèse de doctorat inédite de l'Université Paris IV Sorbonne, 3 tomes, 1145 p.

- Eliade, M., 1957. *Mythes, rêves et mystères*. Paris, Gallimard, 279 p.
- Fédération Française de Naturisme, 2000. *Guide mondial du naturisme*. Diegem (Belgique), Wolters Kluwer, 574 p.
- Gritti, C., 1999. *Les enfants de l'île du Levant*. Paris, Jean-Claude Lattès, 349 p.
- Jaurand, E. ; de Luze, H., 2003. « Ces plages où les genres s'affichent ? les territoires du nu sur la Côte d'Azur ». Actes du colloque : Le Genre des Territoires, Angers MSH, Presses Universitaires d'Angers, à paraître en décembre 2003.
- Kaufmann, J-C., 1998. *Corps de femmes, regards d'hommes : sociologie des seins nus*. Paris, Nathan, Presses Pocket, collection Agora, 294 p.
- Maffesoli, M., 1998. *Le temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*. Paris, La Table Ronde, 330 p.
- Tissier, J-L., 1997. *Entre image langage et voyage. Essai de géographie particulière*. Mémoire d'HDR, Université de Paris X, tome 2, 361p.
- Urbain, J-D., 1994. *Sur la plage, mœurs et coutumes balnéaires*. Paris, Payot, Rivages, 374 p.
- Viard, J., 2000. *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*. Paris, L'Aube, 169 p.
- Villaret, S., 2001. *L'évolution du naturisme et de l'éducation physique : les influences réciproques (XIX^e siècle-milieu du XX^e siècle)*. Thèse de doctorat inédite de l'Université de Lyon I, 3 volumes, 771 p.

2008 « No paraiso terrestre, entre representações e praticas : os espaços da nudez. », dans Serpa A, *Espaços culturais, vivências, imaginações e representações*, Salvador de Bahia, EDUFBA. P 339-353

No paraíso terrestre, entre representações e práticas:

Os espaços da nudez
(Através de um exemplo: o mundo naturista)

Francine BARTHE-DELOIZY
Professora, Université Picardie Jules Verne
francinebarthe@wanadoo.fr

Figura 1

Pintura de Nicolas Poussin, pintor francês do século XVII. O Paraíso (Museu do Louvre, Paris). Os atributos e qualidades do paraíso estão todos presentes no quadro, com Adão e Eva nus, rodeados por uma natureza vigilante e acolhedora.



Introdução

Este tema de trabalho é parte de uma pesquisa mais abrangente sobre as práticas de apropriação da natureza. O naturismo é uma parte, um pouco insólita, um pouco marginal, deste trabalho. Eu fiz esta pesquisa durante dois anos, com observação ativa e participante em vários lugares naturistas.

- Este trabalho propõe mostrar que a observação de lugares e territórios específicos permite uma boa compreensão do sentido da nudez. É interessante porque a nudez não é um objeto geográfico a priori, mas um objeto para a antropologia, a sociologia, a história ou a medicina. A nudez individual ou coletiva, privada ou pública, produz lugares e territórios, trabalhando sobre normas, códigos, histórias, moral e ideologias, na confluência destas produções humanas.
- Nós vamos mostrar como o corpo e a nudez contribuem para definir lugares e territórios, como as representações são a origem destes territórios.

É interessante para mim provar que o corpo compõe uma produção social dos espaços. Este trabalho não se interessa pelo corpo (não é uma visão ontológica do corpo), mas pelos espaços que a nudez produz. O corpo e a nudez neste trabalho são considerados como paradigmas explicativos.

O corpo, como os espaços da nudez, se inscreve em uma geografia cultural, o que faz com que a mesma prática não seja a mesma coisa na Alemanha, na França, no Brasil ou no Irã. Que a nudez de um homem branco não seja a mesma coisa que a nudez de uma mulher negra...sobretudo sob o olhar masculino.

Nós devemos definir o que é a nudez, porque se na aparência é simples defini-la, vemos, por outro lado, que esta não é uma definição tão evidente.

- Definição: Nós vamos começar com uma evidência, que, finalmente, não é fácil de admitir: que a nudez não significa nada, nem « fala » nada. Ela se reduz a um estado simples: é um corpo que não é encoberto por nenhum sinal, nenhuma roupa. Isso é incrível, porque esta neutralidade desaparece quando você coloca este corpo na perspectiva de um lugar. A nudez no banheiro, por exemplo, é banal, mas, se você vai reenvindicar nu na rua, isso é considerado uma provocação. Então a nudez significa normas, regras de sociabilidade e práticas. A nudez individual não é a mesma coisa que a nudez coletiva.

Depois destas precisões podemos mostrar, através de um exemplo da prática da nudez coletiva, o naturismo, como se unem representações e práticas em uma abordagem cultural de Geografia.

Este capítulo está organizado em três seções:

1. O que são o naturismo e os naturistas?
2. Os valores naturistas estão no centro de um imaginário geográfico.
3. Os lugares para viver uma utopia: uma maneira de se « aposentar » do mundo.

O naturismo é um movimento social, uma ideologia da natureza e, ao mesmo tempo, uma prática. É importante precisar que, neste caso, a representação da nudez e, ao mesmo tempo, da idéia de nudez, produz uma

prática, mas o interessante é que, sem a prática, este movimento e esta ideologia não poderiam existir.

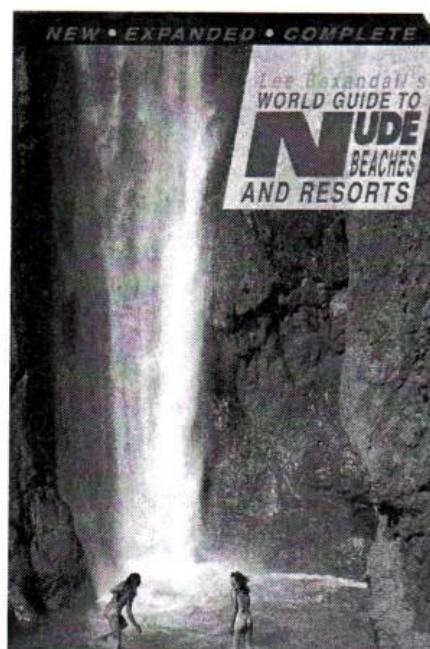
Nós vamos ver como as representações vão conduzir a uma fabricação de territórios, o que são as estratégias de localização e de produção destes territórios e, finalmente, como os naturistas vão viver nos centros naturistas (em uma análise na grande escala). Eu devo dizer que minha apresentação não se interessa por uma prática das praias, que não pode se confundir com o naturismo; é uma prática do corpo somente por um tempo determinado, preciso. Estar na praia para se bronzear, talvez jogar, mas não viver todos os dias nu.

O nudismo acontece nos lugares do naturismo, que podem se caracterizar como territórios, os assim chamados centros naturistas. Algumas vezes as praias estão associadas a esses centros, mas isso nem sempre ocorre.

Minha idéia neste capítulo é a de demonstrar a existência de um sistema de relações recíprocas entre representações e territórios vividos; como um sistema de pensar pode produzir territórios e, finalmente, como a utopia em suas origens pode ser transformada no contexto de uma outra realidade.

Figura 2

Apresentação da revista naturista dos Estados Unidos «Nude and Natural». Uma visão do paraíso terrestre: cascata, natureza selvagem, ninguém, exceto duas jovens mulheres.



Eu aproveito aqui para citar Michel Foucault (1967)¹, que demarcou uma diferença entre utopia, que se define “sem lugares”, e heterotopia, que se define a partir de “outros lugares”. Assim, nós podemos dizer que os lugares do naturismo conformam uma heterotopia. Um centro naturista faz parte do que se convencionou chamar de setor de hotelaria ao ar livre, um setor turístico como outro qualquer, mas com práticas específicas e « espetaculares ».

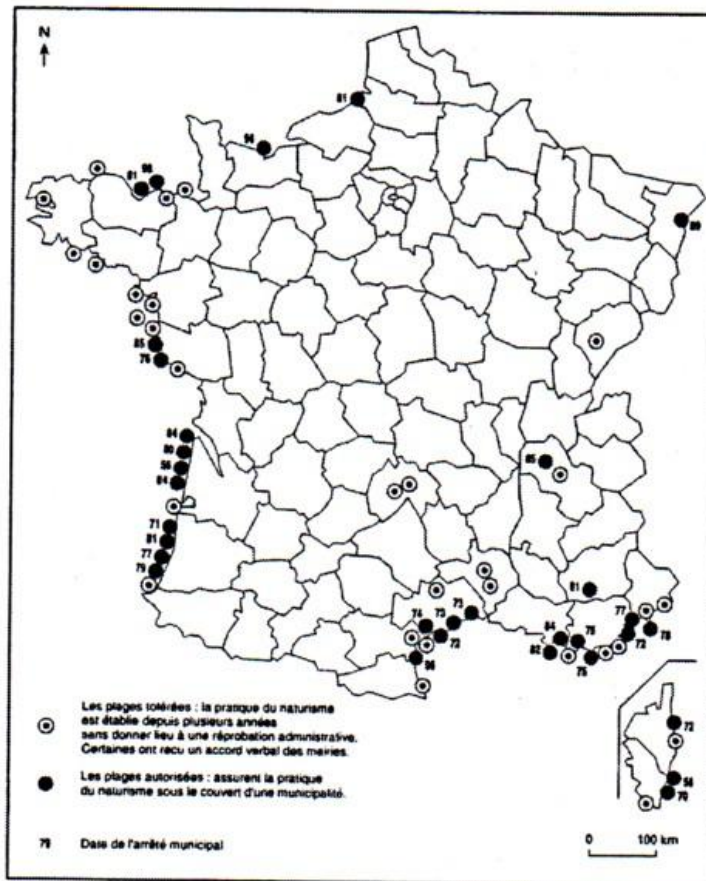
O que são o naturismo e os naturistas?

A França é o país dos naturistas, o primeiro destino para os naturistas no mundo. A França é, assim, o primeiro país em capacidade para abrigar os naturistas, com 89 centros naturistas e 2 milhões de leitos.

Por que na França e não em outro lugar? Porque nós podemos dizer que o mundo é dividir ou partilhar, de acordo com as possibilidades de cada prática.

Por exemplo, os países islâmicos proíbem a prática do naturismo, como os países asiáticos... As razões podem ser diferentes, assim como a religião em outros lugares, mas sempre a explicação vem de um fenômeno da cultura, porque a nudez, ou o estar nu, é uma construção social e cultural e não somente um estado do corpo.

Figura 3
As praias naturistas, 2004.

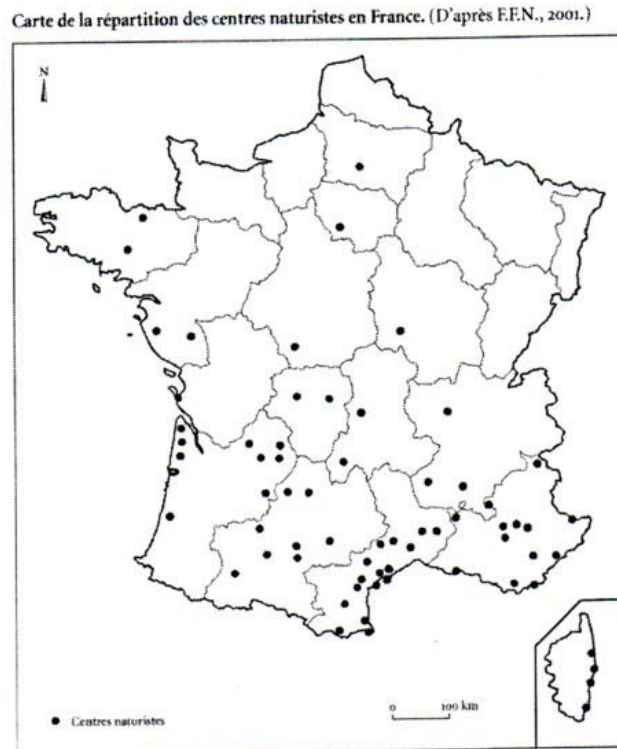


Fonte: Federation française naturiste.

Legenda, Mapa1:

- Praias toleradas, sem restrição administrativa.
- Praias autorizadas: a prática naturista é autorizada pela municipalidade.
- 79 data da autorização municipal.

Figura 4
Os centros naturistas, 2004.



Fonte: Federation française naturiste.

Como o sistema dos valores naturistas nascem sob um imaginário geográfico, trabalhado sobre mitos, como uma ideologia da natureza

Estes valores podem ser divididos em três grupos :

Primeiro valor naturista: Relacionado a uma filosofia da « natureza original », de origem alemã. Ela existe desde o século XIX e certamente guarda relações com a religião protestante. Consiste em pensar que a natureza é bela e colabora para a regeneração humana. Os princípios desta filosofia baseiam-se em idéias que remontam também ao pen-

samento do século XVIII, com Rousseau e o mito do bom selvagem. Este sistema de pensamento se constitui em uma reação contra a nova sociedade industrial, urbana, que oferece riscos e doenças. Assim, os primeiros naturistas vão buscar lugares longe das cidades, em matas, praias, lagoas... eles vão se organizar em grupos de jovens para dançar, cantar, etc. O primeiro lugar naturista do mundo é uma ilha do mar báltico (que se chama Sylt), uma velha fortaleza abandonada pelos militares.

Segundo valor naturista: Consiste em um modelo de sociedade igualitária e em um slogan resumido desta idéia: todos nus, então, todos iguais. Sem roupas, todas as pessoas são iguais, homens e mulheres, velhos e jovens, ricos e pobres. Assim, pode-se dizer que isso é uma utopia. Para os naturistas, a construção dos papéis sociais dos sexos, o gênero, não existe. O que há somente é uma diferença biológica, sexual, então, por isso, a neutralidade dos sexos é também um valor para os naturistas .

Terceiro valor naturista, o do corpo: O corpo naturista porta valores higienistas e estéticos; e, sobretudo, os naturistas pensam que a sexualidade deve ser separada da nudez, o mundo da nudez e o da sexualidade são considerados como diferentes. Então, a prática naturista se transforma em uma prática puritana, onde ninguém pode se comportar com liberdade, ao contrário, o gestual, os comportamentos e as relações entre as pessoas são regidos por muitas normas.

Particularmente entre mulheres e homens, os olhares são hipercontrolados e ninguém pode olhar de maneira vertical, mas horizontalmente. Assim, o binômio voyeur-exibicionista não é possível nos lugares naturistas e a prática da nudez deve ser « inocente » e desprovida de malícia.

Os lugares para viver uma utopia: uma maneira de se « aposentar » do mundo

É importante precisar que em nenhum país a nudez é cerceada por leis. Mas a nudez nos espaços públicos é proibida, então é sempre necessário, para os naturistas, encontrar e refletir onde eles podem construir este lugar utópico.

Os atributos e as condições para a utopia dos centros naturistas podem se resumir, nestes lugares de liberdade, nas seguintes características: devem ser privados, invisíveis para o mundo de fora, sem barreiras e sem cercas, mas fechados, com portas/ portões e a exigência de um passaporte ou uma licença obrigatória para entrar, e longe de lugares com muitas pessoas. Então, a geografia do mundo naturista mostra que as margens, os vazios e os lugares com dificuldade de acesso são os preferidos para institucionalização de um centro naturista.

Figura 5

Vista aérea do Centro Naturista La Jenny (costa atlântica, a 80 quilômetros de Bordeaux). É o oásis perdido, rodeado de uma floresta de pinheiros; avista-se no alto a piscina e os chalets são invisíveis na imagem.



Quando nós estamos em um centro assim, o que podemos ver? É desesperador, pois é exatamente a mesma coisa que podemos ver em outros lugares turísticos: chalés, acampamentos, lojas, atividades esportivas, áreas de lazer para as crianças, churrascos são organizados, etc. Mas existe uma grande diferença de comportamentos: no gestual, na maneira de falar, na maneira de se sentar, sempre com uma toalha, porque o princípio mais importante é o da higiene.

Figura 6

O habitat naturista em Jenny com chalets de madeira. O centro se estende por uma área de 270 hectares, com 800 chalets, que podem ser alugados na alta estação.



Figura 7

As atividades naturistas são organizadas pelos responsáveis do centro. Aqui uma refeição coletiva, onde cada um traz sua refeição, as mesas foram instaladas em volta de um bar improvisado. Os aperitivos são oferecidos gratuitamente pelos proprietários.



As entrevistas que fiz nos centros naturistas mostram que quando ninguém usa roupas, quando você está sem roupas, as relações e as formas de comunicação são diferentes. Por quê?

As roupas possuem três funções particulares:

- comunicar: uniforme, por exemplo.
- ornamentar: beleza, moda.
- proteger, preservar do frio/ quente.

Assim, desprovidos de roupas e destas três funções, os naturistas vão substituir as roupas por outros gestos e práticas. Por exemplo: a distância é mais importante entre as pessoas (e isso é muito interessante para a Geografia), porque a distância é uma marca de intimidade. O silêncio é mais importante também, porque você não deve ouvir as pessoas que estão perto de você.

O mais importante a constatar é que há um modo de olhar que organiza toda a vida naturista. Este comportamento foi estudado por um pesqui-

sador alemão, Hans Peter Duerr (1998), a partir de uma crítica da análise do processo de civilização de Norbert Elias (1973). Ele disse, por exemplo, que o pudor existe mesmo para as primeiras civilizações, onde havia uma estratégia de olhar que ele chamou de « olhar fantasma ». Eu vou concluir dizendo que a nudez produz uma espacialidade particular que se constrói a partir de uma distância, que esta distância não é somente métrica, uma medida, mas pode ser fabricada com a construção de um novo olhar.

Conclusão

Para concluirmos este capítulo, propomos um quadro sintetizado com um resumo das práticas e territórios da nudez, que abrem novas perspectivas e não se limitam somente a uma única prática da nudez naturista. Esta abertura permite constatar que um campo de pesquisa é possível sobre o corpo e o território (mas também sobre o corpo como um território), no qual uma abordagem cultural em Geografia pode se apoiar.

Quadro 1

Quadro sintetizado das práticas e dos territórios da nudez

<i>AS PRÁTICAS DA NUDEZ / AS FUNÇÕES</i>	<i>OS LUGARES</i>	<i>SITUAÇÃO E CONFIGURAÇÃO DOS LUGARES</i>	<i>STATUS E ACESSIBILIDADE</i>
A higiene o sono os cuidados terapêuticos	Banheiro Quarto Banheiro público Sauna Hammam Tratamentos: consultório médico Cabine de bronzeamento	Dentro Sistema de envolvimento escalas diferentes, correspondentes ao estado da nudez do corpo Espaços domésticos ou espaços íntimos	Privado e público com um pagamento para entrar
O naturismo	Lugares marginais Lugares fechados, ocultos. Os centros e os clubes em espaços de natureza	Fora Fechamento e efeito limiar de regulamentação e adesão a uma ideologia Passaporte e licenças obrigatórias	Privado Regulamentado Exclusão e às vezes discriminações
Turismo Bronzeamento integral (sem roupas ou topless) Reinvindicações e afirmação das identidades As manifestações coletivas	Nudez exposta Praias Parques e jardins públicos, Desfiles, gay pride, tecno parade e carnaval	Fora Espaços públicos Permissividade e efeito da liberalização dos modos Transgressão à lei, tolerância Leis municipais para as praias	Público Regulamentado com efeitos de moda e tolerância, em função dos períodos históricos e dos lugares Difusão do fenômeno fora de seu local de origem
Publicidade e/ou propaganda	Obrigação e imposição ao olhar das imagens da nudez	Os espaços públicos urbanos Fixados sobre as paredes no metrô, no ônibus e na imprensa	Acessibilidade de todo o público Olhar, mensagem com ação sobre as sensibilidades culturais

Notas

¹ Em 1967, Michel Foucault proferiu uma conferência em uma escola de arquitetura e falou, pela primeira vez, no conceito de heterotopias. Esta conferência foi publicada anos depois na revista A.M.C., n. 5, outubro de 1984, e republicada, posteriormente, em «Dits et écrits», tomo 4. Paris: Gallimard, 1994.

Troisième partie

Vers le corps et les études de genre

2003 : « Être nu quelque part », dans Barthe-Deloizy F, *Géographie de la nudité*, Paris, Bréal.

P 12-20

2003 : « Le nu et la construction des genres », dans Barthe-Deloizy F, *Géographie de la nudité*, Paris, Bréal.

P 46-58

2003 : « Le nu comme contestation de l'ordre social », dans Barthe-Deloizy F, *Géographie de la nudité*, Paris, Bréal.

P 120-136

2005 : « Introduction : le genre, constructions spatiales et culturelles », N° 54 *Géographie et Cultures*, p 3-10

2003 : « Être nu quelque part », dans Barthe-Deloizy F,
Géographie de la nudité, Paris, Bréal.

P 12-20

Introduction

Être nu quelque part

Un ouvrage de plus sur la nudité, le nu, le corps. Il semblerait que la nudité soit à la mode, qu'elle se banalise, qu'elle soit devenue un phénomène de société. Les ouvrages, les articles de presse, les émissions de télévision, les films consacrés au sujet prouvent qu'il est en train de se passer quelque chose sur ce front. La période foisonne de travaux sur le thème, et aucune science sociale n'a fait l'impasse sur le sujet. La géographie a-t-elle quelque chose de plus, quelque chose d'autre à dire sur la question ? De prime abord, cette association peut sembler incongrue. Car enfin, quel peut bien être le rapport entre *géographie* et *nudité* ? Curieux mariage, association insolite !

Commençons par une évidence : la nudité en soi ne signifie rien, ne dit rien, et se réduit finalement à un simple état, celui d'un corps que ne recouvre aucune enveloppe, aucun signe. Mais cette incroyable neutralité s'efface dès lors qu'on la met en perspective avec un lieu, un contexte, en d'autres termes lorsqu'on la met en situation. Se mettre nu pour prendre une douche apparaît comme une nécessité, voire une banalité, se rendre à l'opéra ou au restaurant intégralement nu relève de l'exhibitionnisme ou de la provocation.

Ces exemples caricaturaux montrent d'emblée qu'une distinction opératoire se dessine. Dans le premier cas, il est question d'une pratique corporelle hygiénique qui se déroule au sein de l'espace domestique, dans l'autre d'une pratique culturelle impliquant des règles de sociabilité convenues dans un espace public. La nudité se résumerait-elle à ce double binôme individu / collectif – privé / public dans le cadre de pratiques sociales ?

L'affaire se complique si on choisit l'exemple d'une pratique sociale telle que la baignade ou la natation. Plages ou piscines, le statut de la nudité change. La nudité tend à se diffuser largement comme pratique balnéaire et certaines communes l'autorisent sur les plages,

de manière officielle, par des arrêtés municipaux. Dans l'enceinte des piscines, il en va autrement : suivant les lieux, on autorise les seins nus, mais en aucun cas la nudité intégrale. Quelques établissements ouvrent même leurs portes certains soirs uniquement aux femmes, le personnel étant strictement féminin, les hublots bâchés pour qu'aucun regard indiscret ne puisse s'immiscer dans ce lieu devenu sanctuaire. Les revendications communautaristes à l'origine de cette situation semblent aller à l'encontre de la tendance affirmée vers toujours plus de peau, toujours moins de vêtements. De nudité, il n'est point question ici, mais plutôt de dénudation.

Quoi qu'il en soit, ce deuxième exemple pose la question du statut accordé à la nudité, de la tolérance à son égard. Mais c'est toujours l'environnement qui lui sert de mode d'évaluation. La nudité serait-elle une sorte de caméléon culturel qui ne se comprend que par rapport à un point de vue, une époque, un contexte ?

Au fil de l'histoire, et sous des prétextes variés, la nudité a été parée de valeurs, de normes, de tabous. Elle est devenue scandaleuse, excitante, morbide ou innocente. Elle constitue l'élément d'un vocabulaire, d'un langage qui aide à comprendre les sociétés dans lesquelles elle se montre ou se laisse deviner.

Les hommes ne se sont jamais mis nus par hasard, par caprice ou par envie, n'importe où ni dans n'importe quelles circonstances. Si l'homme naît nu, à l'évidence la société l'habille, le pare ou le décore. Et pourtant, l'histoire de l'humanité nous montre des êtres humains qui passent leur temps à se déshabiller plus ou moins, discrètement, ostensiblement, à certaines périodes, en certaines occasions. C'est dans cette activité de va-et-vient continu que surgit le phénomène de nudité : c'est-à-dire précisément l'acte de rendre au corps une partie ou l'intégralité de son état originel ; dès lors, s'interroger sur les raisons d'un tel comportement oblige à quitter le parcours des évidences...

La nudité n'a jamais été vécue comme un fait brut ou insignifiant ; cela rappelle qu'entre l'état primitif de nudité et le « dénuder », deux phénomènes majeurs et pas nécessairement concomitants se sont produits : le fait et la conscience de se dévêtir. Ce constat initial incite à s'interroger sur les raisons, les circonstances et les

lieux précis qui font et permettent qu'un corps habillé, paré, masqué, retrouve sa nudité première.

Les usages de la nudité se résument à des attitudes précises, mettant en jeu un binôme *bien-être/mal-être* qui se définit suivant les époques ou les aires culturelles au travers de pratiques qui impliquent et parfois remettent en cause les normes de pudeur. Dans l'expérience culturelle des peuples et, plus précisément, dans la tradition occidentale, le dénuder paraît investi de trois significations principales : l'expression d'un besoin de bien-être, le partage d'une intimité avec un entourage et le symbole d'une humiliation, car le dénuder peut aussi devenir un signe d'infamie.

À chaque aire culturelle correspondrait donc une définition de la nudité et de ses valeurs, des gestuelles, des pratiques, des lieux spécifiques. L'horizon de départ de cette recherche a été la culture judéo-chrétienne. On pourra sans doute reprocher l'aspect eurocentré de ce travail, mais force est de constater qu'une grande partie du monde, par le biais de la christianisation, puis de la colonisation, a imprimé une trace indélébile sur la nudité de ceux qu'on appelait il y a encore peu de temps les peuples primitifs. Le but ici est de regrouper et de mettre en perspective les lectures effectuées, les sources iconographiques, en suivant un fil conducteur : celui du regard porté sur la nudité. L'objet de ce livre n'est donc pas de traiter de la nudité « en soi », mais des espaces que la nudité produit, car le nu définit les lieux dans lesquels il se donne à voir.

Le nu à la une

Le formidable pouvoir de fascination qu'exerce le corps nu sur les regards est une des caractéristiques premières de ce sujet : les journaux de voyages des grands découvreurs du xv^e siècle attestent bien de la stupéfaction de ces hommes qui, après avoir vécu de longues semaines en mer, découvrirent les premiers Indiens « nus comme leur mère les enfanta ». Aujourd'hui encore, dans les médias ou la publicité, l'impact visuel provoqué par des images de nus est utilisé très habilement comme argument de vente.

Devenu un sujet de société, le traitement accordé à la nudité rend compte de manière caricaturale des transformations du statut qu'on

lui accorde. Depuis plusieurs décennies, chaque été, la nudité, sous la forme de belles jeunes femmes, fait la une des hebdomadaires. Ce « marronnier » (un sujet récurrent, dans le jargon journalistique), rappelle ainsi le pouvoir d'attraction du nu sur les esprits.

Dans les années 1970, la nudité estivale devint un sujet d'importance traité tantôt sur le mode humoristique et paillard — on se rappelle le succès et l'impact du *Gendarme à Saint-Tropez* —, tantôt comme un sujet de société. Les télévisions et la presse multipliaient alors enquêtes, sondages et reportages auprès des vacanciers pour connaître leur opinion sur le spectacle des nudités affichées sur les plages. Certains se disaient choqués, outrés, alors que d'autres, en Corse ou sur la Côte d'Azur, préconisaient peinture, goudron et plumes comme mesure extrême de dissuasion.

La décennie suivante révéla des attitudes plus nuancées sur le sujet. Le nu estival se transforma en un mode d'expression, notamment des groupes de jeunes « baba cool ». C'est aussi pendant cette période que la mode des seins nus se généralisa : celle-ci fit alors l'objet de nombreux traitements journalistiques, le ton grivois laissa la place à des analyses sociologiques plus sérieuses et le contexte de libéralisation des mœurs fut évoqué pour expliquer, en partie, l'ampleur du phénomène.

À partir des années 1990, le sujet fut souvent traité à travers des sondages d'opinions : on apprit ainsi qu'en France 6 millions de personnes pratiquaient la nudité intégrale sur les plages et que 12 millions de personnes étaient prêtes à tenter l'expérience si l'occasion se présentait.

Ce qu'être nu veut dire

Cette omniprésence de la question du nu souligne le polymorphisme d'un phénomène à l'interface de pratiques corporelles, de constructions culturelles ou idéologiques et, en même temps et d'abord, d'un état du corps.

L'étymologie latine de « nudité » (*nudus*) nous apprend que le terme ne signifie pas nécessairement absence totale de vêtements : pour les Romains, être nu, c'est ne pas se couvrir le corps comme

l'exigent la situation et le lieu où l'on se trouve sous peine d'être choquant ou inconvenant.

On retrouve cette complexité dans l'acceptation proposée par *le Robert de la langue française* qui définit la nudité dans son rapport au vêtement : « qui n'est couvert d'aucun vêtement ; être dans le costume d'Adam et Ève, dans le plus simple appareil, dans l'état de nature, être nu sous sa chemise, nu jusqu'à la ceinture, nu-tête, les bras nus, dépourvu d'ornement et de parure, sans apprêt, sans déguisement, sans fard ».

En revanche, d'autres approches proposent une dichotomie plus nette en insistant sur le caractère sexué du corps nu ; c'est le cas de Marc-Alain Descamps, qui assimile la nudité au dévoilement du sexe : « est nue une personne dont les organes sexuels ne sont pas masqués aux regards par un objet adéquat, et vêtue celle qui cache au moins une partie de son corps ». L'amalgame établi entre sexe et nudité représente une caractéristique majeure de la civilisation judéo-chrétienne : là plus qu'ailleurs, la nudité s'est résumée pendant des siècles au dévoilement du sexe.

La nudité serait donc un état du corps à protéger, à vêtir ou à parer. Ce qui signale, au passage, que l'homme souffrirait d'un manque initial et d'une faiblesse innée dont la nudité serait la trace originelle et dont le mythe fondateur de Prométhée donne une explication. L'humanité s'est donc accommodée de cette nudité. Elle l'a parée, décorée, habillée, et du même coup lui a fait « endosser » un certain nombre de normes, dont la plus évidente est celle d'une définition de l'Autre. En d'autres termes, le nu sert de mode d'évaluation au sein d'un système de valeurs.

D'emblée, on constate ici à quel point la situation, le contexte, le regard sont des facteurs d'appréciation de l'état du corps exposé. En cela, nous rejoignons les analyses faites par Norbert Elias (1973) et Michel Foucault (1975) pour qui le regard est le fondement même du processus de civilisation, par l'imitation d'autrui et la surveillance perpétuelle et réciproque qu'il permet.

D'une manière générale, on a tendance à penser que, si le vêtement sépare et classe, la nudité, quant à elle, égalise : « tous nus donc tous

égaux » ; mais, à y regarder de plus près, force est de constater qu'elle marque aussi des oppositions : entre jeune et vieux, homme et femme, couleur et blanc. Cette interprétation donne à comprendre ce qu'est l'homme par rapport à l'animal, ou le sauvage par rapport au civilisé. Le critère sexué permet, lui, de hiérarchiser les rôles sociaux entre hommes et femmes, de construire des images et des stéréotypes ; de ce point de vue, la nudité contribue à mieux appréhender la notion de genre. Ces différences explicites peuvent s'associer avec d'autres qui induisent des jugements de valeur comme la beauté ou la laideur, la normalité ou la monstruosité. Encore une fois, tout est donc question de regard, et de regard contextualisé.

La nudité : un ordonnateur central de significations

La nudité s'inscrit dans une dialectique entre le « donné naturel » et son aboutissement en « objet culturel ». Dès lors, elle rejoint un vaste champ de significations sur lequel l'analyse peut avoir une prise. En effet, si les hommes et les femmes dans leurs données biologiques n'ont pas radicalement changé depuis la préhistoire, ce n'est évidemment pas le cas des temporalités, des expériences, des gestuelles qui, elles, ont modifié l'environnement autour du corps et ont changé les valeurs attribuées à la nudité. La nudité est mise en jeu dans toutes les interactions avec autrui, le travail, le sport, la santé, mais aussi dans les pratiques les plus intimes, comme par exemple l'hygiène ou la sexualité.

Pendant des millénaires, dans le monde qualifié de primitif comme dans les sociétés les plus « avancées », le refus universel de la nudité originelle s'est manifesté. Le corps nu, absolument nu, rejoint l'ordre de la nature et confond l'homme et la bête, alors que le corps décoré, vêtu ne serait-ce que d'une ceinture, prouve son humanité et son intégration à un groupe constitué. Ces modifications échappent à l'individu seul, elles sont sous la dépendance d'une collectivité homogène.

Par-delà les différences, les options, les choix, il existe une constante, un invariant anthropologique : la transformation des apparences du corps nu. C'est par le refus catégorique de la nudité que l'être humain se distingue de la Nature et s'affranchit de

son état naturel. Les marques corporelles, comme les vêtements, indiquent que le corps ne parle que s'il est habillé d'artifices, alors que la nudité originelle procède d'un non-dit culturel. Toute intervention sur le corps constitue donc un signe et l'expression d'une humanité.

Ce constat en appelle un autre : derrière l'énonciation et la prééminence d'une manière de voir le nu, se manifestent des enjeux de savoir et de pouvoir ; c'est pourquoi les religions comme les idéologies ont paré le nu de toutes les vertus et de tous les vices. Ainsi, dans l'aire judéo-chrétienne, dès l'Antiquité, le corps fit l'objet de prescriptions contradictoires et la nudité innocente, celle du paradis d'Adam et Ève, a côtoyé pendant des siècles la nudité pécheresse ou infamante des damnés.

Quand le nu parle des lieux

La nudité, passé la naissance, est donc d'abord un acte, un geste. Être nu sur une plage au milieu d'autres nudistes appartient au paysage balnéaire courant depuis plusieurs décennies. En revanche, que des hommes et des femmes manifestent nus pour revendiquer le droit à leurs terres dans les rues de Mexico City (juin 2003) ou dans les rues de Paris pour signifier que les archéologues se retrouvent « à poil » après les coupes claires dans les budgets qui leurs étaient attribués (mai 2003) l'est moins. Que penser aussi des pitreries des *streakers* nus qui surgissent de la foule dans les grands matchs internationaux de football ou de rugby ? Le lieu sert là de mode d'évaluation de la nudité : incongrue et choquante dans certaines situations, elle est ordinaire et quotidienne dans d'autres.

Cette situation du nu ordinaire ou exceptionnel, spectaculaire ou banal, a pour effet de caractériser les lieux particuliers dans lesquels la nudité a sa place ou ne l'a pas. La nudité produit des lieux réservés à l'hygiène, collectifs ou individuels, mixtes ou non mixtes : depuis des siècles, les fonctions corporelles qui nécessitent la nudité ont déterminé la création d'édifices comme les bains-douches, les hammams, ou d'espaces particuliers dans la maison.

L'intimité signalée par la nudité indique le passage à la sphère du privé. Le vêtement, insigne des statuts publics et des codes sociaux,

perd une large part de ses fonctions lorsque l'individu quitte le groupe pour rentrer chez lui. Pour de nombreux observateurs, cette distinction entre une sphère sociale du vêtu et une sphère domestique de la nudité, sorte de frontière entre le privé et le public, s'installe à partir de la Renaissance et signale donc un événement récent. Toutefois, il convient de nuancer cette datation historique dans la mesure où notre histoire médiévale (mais aussi celle d'autres civilisations) contient de nombreux témoignages qui s'inscrivent en faux contre cette idée (Duerr, 1998). En effet, partout dans le monde et à toutes les époques, il a existé des prescriptions concernant le dénuder.

Des environnements particuliers se sont ainsi développés pour permettre à la nudité et à un « entre-soi » d'exister. Ces espaces s'intègrent à l'organisation de la vie quotidienne, et deviennent aussi partie prenante des rythmes de vie en produisant des temps particuliers dédiés à la nudité. Ce qui est symptomatique, c'est que, quel que soit le lieu considéré, il répond à un système de normes, lié à des contextes, à des périodes, à des cultures, à une gestuelle organisée pour bien signifier que la nudité corporelle n'a rien de naturel, ni d'innocent, et qu'elle doit s'entourer d'une panoplie très compliquée de précautions, avec des règles très précises, qui ne sont pas toujours formulées par des mots, des ordonnances religieuses ou des lois. De ce point de vue, la nudité relève bien d'une construction culturelle.

Le centre naturiste ou la plage nudiste appartiennent à ce type d'espace où la nudité est codifiée et partagée par un collectif d'individus. Expression d'une idéologie fondée sur une image mythique de la nature et d'une éthique de vie, la nudité naturiste s'est revendiquée, dès ses origines en Allemagne au XIX^e siècle, comme une réforme de vie (*Lebensreform*), une pratique de la nature, l'expression d'une contestation de la civilisation urbaine et industrielle naissante.

Dès le milieu du XIX^e siècle en Allemagne, puis plus tard en France, l'idéologie naturiste a créé des lieux spécifiques. Retranchés dans des espaces clos de murs, entourés de grillages, cachés par des forêts, ce qu'on a appelé pendant longtemps les camps de naturistes existent pour attester que le nu est bien une fabrique de

territoire. Le délit d'outrage public à la pudeur expliqua pendant longtemps la confidentialité du mouvement; mais l'essor et le succès du naturisme l'ont transformé en une pratique de plage qui concerne aujourd'hui des millions de vacanciers.

Lorsque la nudité fait irruption dans l'espace public, à l'occasion de manifestations exceptionnelles, elle produit un formidable impact visuel et a un effet subversif incontestable. C'est sans doute la raison pour laquelle, depuis la fin des années 1990, des revendications de tous ordres exprimées par des pacifistes nus se multiplient partout sur la planète, de Washington à Tokyo, de Brasilia à Paris. Les manifestations nues ont porté à la connaissance du public, via les médias, les discours des paysans, des féministes, des pacifistes...

Les contextes commandent donc des gestuelles particulières, surtout lorsqu'il y a mixité dans un même lieu. Ces stratégies corporelles démontrent l'existence d'une correspondance globale entre l'utilisation que les individus font de leur corps et la culture du groupe auquel ils appartiennent, groupe social mais aussi groupe sexué. Ainsi, la nudité individuelle ou collective, privée ou publique, crée des lieux, des territoires, des pratiques, travaillés par des normes, des codes, des histoires, des morales et des idéologies. C'est précisément dans la confluence de ces productions que se situe l'objet d'étude du présent ouvrage.

2003 : « Le nu et la construction des genres », dans Barthe-DeLoizy F, *Géographie de la nudité*, Paris, Bréal.

P 46-58

Chapitre 3



Le nu et la construction des genres

La nudité sert de mode d'identification pour définir, à partir d'un modèle de référence, l'Autre, et lui attribuer par la même occasion des fonctions, des qualités, des rôles sociaux. À la naissance, les enfants sont situés dans l'une ou l'autre des classes sexuelles. Ce classement effectué, c'est le point de départ d'une opposition mâle/femelle dont s'empare la société, elle se transforme en une division sociale. Mais les prétendues évidences biologiques ne le sont jamais tout à fait.

À partir d'une donnée biologique affirmée par le sexe féminin ou masculin, le corps nu a été surchargé d'une série d'enveloppes (les vêtements entre autres), de conventions, de prescriptions qui ont abouti à la notion de genre. Le genre est donc une construction sociale qui renvoie à une culture et se réfère à une classification d'un autre ordre que la classification biologique. Dans l'Antiquité romaine (Quignard, 1994), la différence est bien marquée : *homo* signale l'être humain masculin, alors que le *vir* (phallus) renvoie à une codification sociale de la masculinité : la virilité. La virilité chez les Romains, c'est le corps civique ; elle signale la valeur morale du citoyen. Pour les femmes, seule la maternité pourrait faire figure d'équivalent dans la codification sociale.

Chaque société semble se faire sa propre conception de ce qui est essentiel et caractéristique de ces deux classes sexuelles. Cette conception comporte des attributs appréciés et d'autres dépréciés. Il existe des idéaux de masculinité et de féminité, des interprétations de la nature humaine qui procurent des moyens d'identification. Nous avons vu que le marquage des corps à l'œuvre dans les sociétés primitives procède à une incorporation du genre dans la

chair. Ce qui confirme qu'être féminine ou viril n'est nullement naturel et automatique et ne dépend pas d'une quelconque composition de chromosomes ; cela se travaille, se mérite, et se juge.

La représentation de la nudité a joué un rôle déterminant dans les processus de construction sociale des genres, en imposant des stéréotypes de corps qui incarnent des valeurs plus que des réalités. Virilité comme maternité ne renvoient pas au corps réel de l'homme ou de la femme. La nudité esthétisée par le travail du plasticien arrache le corps à sa réalité. La figure du nu artistique devient dès lors un corps idéal en même temps qu'un idéal à atteindre. C'est donc sous la forme d'images de nudités que féminité et masculinité se donnent à lire.

Le nu féminin : Vénus de la Préhistoire et poupée Barbie

Le nu artistique avec tout son arsenal de normes académiques apparaît comme le support idéal, le porte-enseigne de processus de constructions sociales et idéologiques dans les sociétés occidentales qui fonctionnent, à partir de la Renaissance, sur le mode du regard et de la représentation.

Une lecture chronologique de quelques figures de nus éclaire cette question des genres. Chaque époque propose une version idéalisée du corps qui informe sur le rôle attribué à chaque sexe. L'exploration des figures de nu féminin est assez éloquente à cet égard. Les Vénus stéatopyges de l'Aurignacien étaient des emblèmes de la féminité centrés sur le culte de fécondité. Mais un coup d'œil porté à ces Vénus suffit pour se convaincre qu'elles ne sont pas réalistes : seins, fesses, vulve envahissent le corps, elles sont à proprement parler monstrueuses. Est-ce à dire que toutes les femmes de la Préhistoire étaient obèses, alourdies de graisse et enceintes ? Certainement pas, en tout cas rien ne le confirme, l'argument du nu est juste là pour appuyer la sacralisation de la féminité en participant peut-être d'un rite de fécondité (Roger, 1978).

Au Moyen Âge, les grands maîtres flamands schématisent les attributs féminins dans la représentation d'Ève. Les seins sont menus,

haut placés, très écartés, les courbes du corps sont molles, l'abdomen est protubérant. L'idéologie des gothiques est ici à l'œuvre, cette femme idéale est « la mère du genre humain ».

Les schématisations des images de nus se succèdent dans tout l'Occident avec une périodicité qui tend à se rapprocher de la parure et de la mode. L'une et l'autre s'influencent réciproquement. Aujourd'hui encore, les photos de nus féminins affichées dans la presse montrent un idéal de femme : elle est maigre (ou mince!), sa silhouette est longiligne, les jambes interminables et la poitrine pigeonnante. Elle s'est incarnée admirablement dans une figure : celle de la poupée Barbie, que les petites filles peuvent à leur guise habiller et déshabiller.

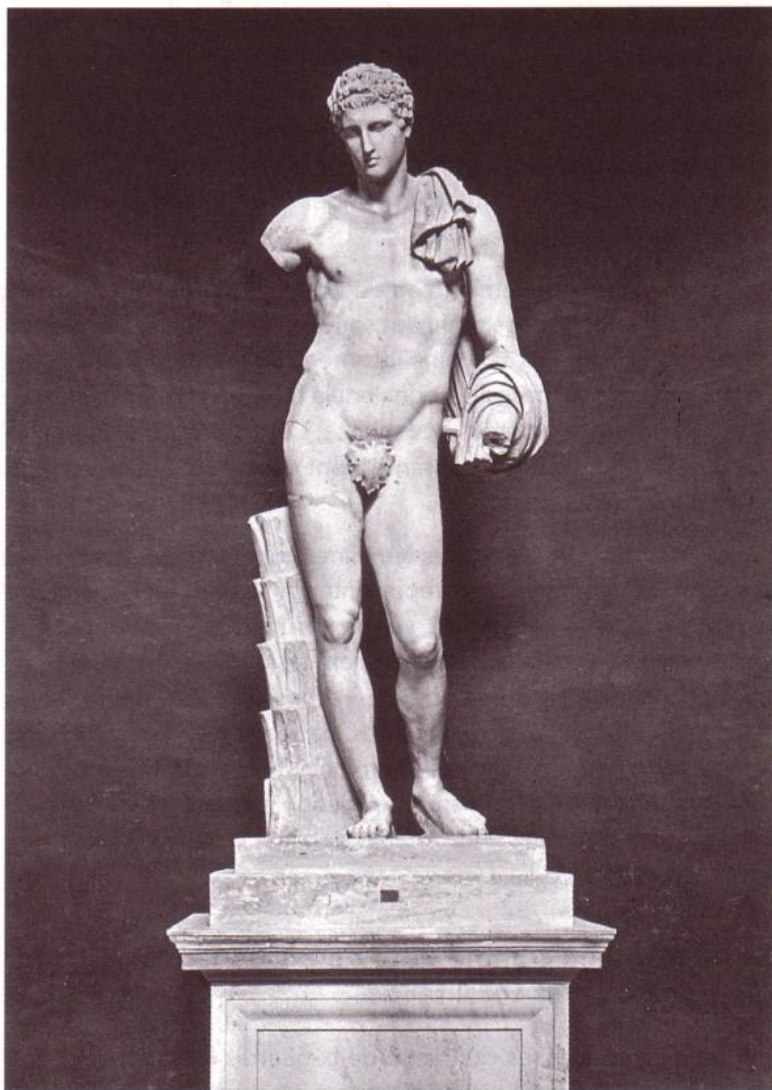
Le nu, dans cette situation précise, fonctionne comme un substitut de vêtement. Il communique des valeurs et fabrique une norme sociale en imposant au regard une mode invisible, un corset magique (Roger, 1978). Il faut alors se demander si l'art conditionne plutôt qu'il ne reflète la norme.

L'idéal masculin à l'œuvre dans le modèle grec

L'idéal masculin fut fondé sur un assemblage de canons esthétiques qui varièrent fort peu au cours des siècles. Inspiré de la Grèce antique, ce modèle eut une influence considérable sur toute la pensée européenne. Déjà, en 1795, Wilhelm von Humboldt l'énonça dans une formule : pour lui, « seuls les Grecs avaient réussi à transformer l'individu en un idéal abstrait » et cet idéal abstrait s'incarnait dans la statuaire des nus grecs. Winckelmann en fut un des plus célèbres propagateurs. Dans ses livres les plus connus, comme *De l'imitation des œuvres grecques en peinture et sculpture* (1755) et son *Histoire de l'art de l'Antiquité* (1764), il proposa par la description des statues grecques un idéal de beauté valable pour tous, un modèle.

Les statues que Winckelmann jugeait exemplaires représentaient des jeunes athlètes nus dont le corps souple et dénué de tout excès de graisse exprimait la puissance, aucun vêtement ne devant déranger l'harmonie du corps. L'*Apollon* du Belvédère comme l'*Hermès* de Praxitèle devinrent les modèles d'un nouveau culte de la virilité.

Ces sculptures, parce qu'elles montraient des nus, étaient vues comme des abstractions de la beauté idéale. Cette valorisation de la nudité masculine était inédite dans une culture où la beauté avait toujours été réservée aux nus féminins.



Hermès, dit Antinoüs du Belvédère, réplique d'une statue de Praxitèle (première moitié du IV^e siècle av. J.-C.).

Le nu artistique, incarnation des valeurs nationales

La nudité dans l'histoire de l'art, déclinée sous toutes ses formes, a chaque fois servi à définir les canons de la beauté associés souvent à des valeurs morales. La référence à l'Antiquité grecque ou romaine fut partout en Europe la matrice de ces canons esthétiques corporels. La beauté resta pendant longtemps l'apanage des femmes, et ce n'est qu'au milieu du XVIII^e siècle que le nu masculin se généralisa à travers des formes artistiques en même temps qu'une virilité stéréotypée. Cet idéal masculin a imprégné toute la culture occidentale et a partout été utilisé comme un symbole de régénération personnelle et nationale (Mosse, 1996).

À chaque modèle de féminité ou de virilité s'appliquent un certain nombre de valeurs. Elles prennent souvent la forme d'allégories ou de symboles. Les nus féminins incarnent la beauté, la sensualité, l'érotisme. Les nus masculins signalent la force, la puissance, le courage, l'héroïsme, emblèmes de la virilité. Ces valeurs se lisent sur les corps : aux musculatures puissantes font écho les courbes lisses et les poitrines généreuses.

De ce point de vue, les figures féminines comme masculines furent chargées de symboles pour représenter la Nation. En général, les femmes n'incarneraient pas de vertus normatives aussi fortes que celles des hommes. Elles représentaient les qualités maternelles du pays et renvoyaient à sa tradition. Vêtues de robes antiques, au décolleté généreux à la manière des matrones de l'Antiquité, elles étaient tournées vers le passé (Germania, Marianne, Britannia); au-delà des changements survenus (révolution, monarchie, république) elles devaient rappeler une certaine stabilité, d'où leur aspect souvent monumental.

Le nu masculin comme outil de propagande dans les régimes totalitaires

Les régimes totalitaires de l'entre-deux-guerres illustrent cette formidable capacité de la nudité artistique à incarner des modèles de l'homme nouveau. En revanche, la représentation de la femme (souvent vêtue) est restée conforme à un modèle classique de mère.

Le fascisme réinvestit les valeurs associées à la virilité et met en avant, dans la représentation de cette dernière, les vertus de la discipline, de l'action et de la camaraderie élevées au rang suprême de valeurs morales. Le nu, reflet de la beauté classique grecque, devint le symbole du national-socialisme, de l'homme nouveau. Le forum Mussolini à Rome, construit entre 1932 et 1937, était orné de sculptures d'athlètes nus offertes par les provinces italiennes. Les deux sexes étaient représentés mais seuls les athlètes masculins étaient nus, alors que les sculptures féminines étaient recouvertes de draps. En 1931, la censure fit supprimer pour cause d'obscénité les images de femmes nues de toutes les pages illustrées de la presse.

Dans l'Allemagne d'Hitler, le nu masculin devint un symbole politique, un idéal, mais il fallait se méfier et ne pas choquer la sensibilité bourgeoise à l'égard du nu, même si, à la même époque, les mouvements nudistes allemands faisaient de nombreux émules.

Les nazis élaborèrent une distinction fondamentale entre le nu privé et individuel et sa représentation symbolique. Ils n'encourageaient pas le spectacle public de la nudité et la nudité individuelle des personnes était considérée comme honteuse. C'est la raison pour laquelle les images d'athlètes nus étaient toujours montrées dans un cadre extérieur, en général naturel, et en mouvement afin d'évacuer de l'image toute connotation sexuelle.

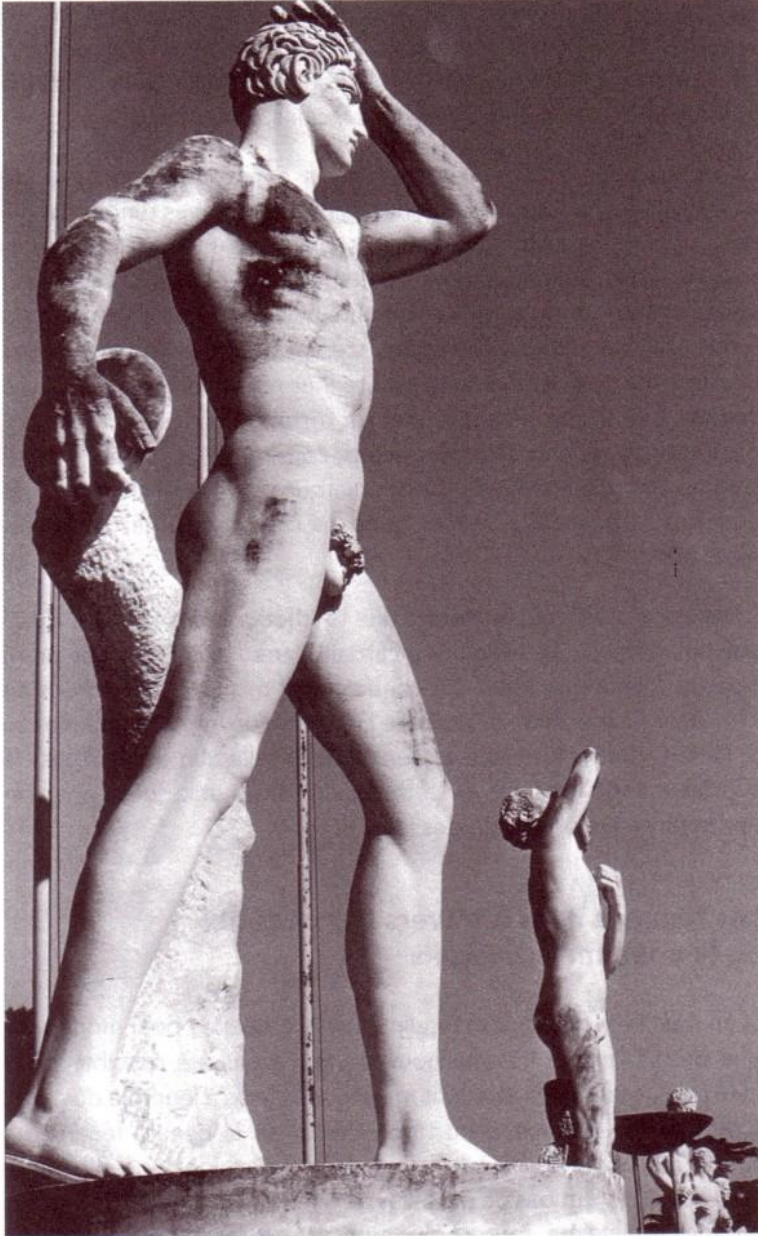
En revanche, dans la pratique sportive, en particulier dans les exercices de musculation, la nudité devait se conformer aux modèles grecs. Hans Süren, auteur d'un manuel officiel de gymnastique, souhaitait une nudité presque totale dans les exercices sportifs. Mais cela exigeait une préparation. On ne pouvait exposer aux regards qu'une peau lisse, bronzée, dépourvue de poils, bref, une nudité neutre et saine. Arno Brecker, sculpteur officiel du Reich, s'en fit le représentant officiel. Le nu rappelait l'existence d'un monde sain, antérieur à la modernité. Brecker travaillait à partir de modèle vivant. Ses sculptures jouèrent un rôle considérable dans l'image du III^e Reich, pour Hitler elles comptaient parmi les plus grandes créations artistiques de l'Allemagne. La fascination exercée par la nudité des sportifs se retrouve aussi dans l'œuvre de Léni Riefenstahl, cinéaste officielle du Reich. Elle filma les jeux Olympiques de Berlin

Le nu fasciste

L'Académie fasciste de culture physique à Rome fut conçue par Enrico del Debbio et inaugurée en 1931. Elle devait rivaliser avec les centres sportifs de l'Allemagne nazie. Le Stade des marbres fut réalisé sur le modèle du *diaulo* grec. Les modèles de deux mètres de hauteur réalisés en marbre présentent des sculptures d'athlètes de toutes les disciplines sportives.



Le Lanceur, Stade des marbres, Académie fasciste de culture physique à Rome.



Le Discobole, Stade des marbres, Académie fasciste
de culture physique à Rome.

en 1936. Si fort peu de corps étaient montrés intégralement nus, en revanche ses expéditions photographiques chez les Nubas de Kau, effectuées à la fin des années 1970, firent l'apologie de la plastique étonnante de ces grands guerriers africains.

Le développement de ces stéréotypes a accompagné celui du racisme et de l'antisémitisme des régimes totalitaires dirigés contre des populations marginalisées : juifs, gitans, criminels, fous, homosexuels. Tous décrits comme également laids, disproportionnés, agités et honteux de dévoiler leur nudité. Toujours représentés sous forme de caricatures grotesques, ces persécutés ne sont jamais montrés nus ; en revanche, la nudité leur est violemment imposée comme une forme d'humiliation, de torture, de déshumanisation, dans les camps. Tous ces contretypes, considérés par le régime nazi comme des sous-hommes, seront marqués dans leur chair par des numéros et beaucoup finiront dans les chambres à gaz intégralement nus.

Dans ce cas tragique, on notera que l'esthétique de la laideur s'établit par défaut : la laideur s'incarnait dans l'exclu en tout point opposé à l'homme idéal. Ce contraste fut mis en avant à Paris en 1941 dans l'exposition *les Juifs de France* où un immense nu intitulé *le Parfait Athlète* fut placé au centre de la salle afin de souligner le contraste entre la nudité de cette virilité idéale et la soi-disant infériorité physique et morale des juifs.

Les femmes nues à travers le fantasme de la « femme sauvage »

Si on s'est servi du corps masculin comme emblème pour montrer ce que devait être un homme nouveau, il n'a pas été possible de le faire pour les femmes, qui sont restées assignées à leur rôle de mère, d'épouse, de gardienne du foyer. L'idéal de la beauté féminine a suivi d'autres voies, et, à l'inverse de la figure idéale de l'homme nouveau, il n'y eut pas de modèles de « femmes nouvelles » dans les régimes totalitaires. Tout au plus montrait-on des femmes sportives, mais elles étaient le plus souvent vêtues. Le modèle des canons esthétiques anciens a perduré dans ses normes académiques.

Avec l'arrivée des procédés de reproduction et la photographie, la représentation de la nudité féminine se doubla de deux autres types de modèles : celui de la prostituée et celui de la femme fatale qu'on retrouvait dans les revues de charme ou les revues pornographiques ; on vit aussi émerger un nouveau type de femme : la « femme sauvage », dans une presse tout à fait convenable. Dans un article intitulé « Voyeurs de l'impérialisme » (1993), Tamar Y. Rothenberg s'est intéressée aux représentations des images féminines des peuples sauvages à travers les publications du très sérieux *National Geographic* entre 1899 et 1954.

Véritable institution, cette revue vendue à plusieurs millions d'exemplaires donnait à voir à l'Amérique blanche les corps dénudés des hommes et des femmes des cultures primitives. Les Américains avaient l'habitude de voir des nus féminins mais ils étaient exposés dans certains lieux comme les musées. La nouveauté proposée par le *National Geographic*, c'est qu'il donnait à voir des nudités dans l'enceinte plus privée de la maison, ou dans les salles d'attente des médecins. Sous des dehors très ethnographiques, Rothenberg souligne qu'il fut pendant des décennies la source d'une véritable anthologie des seins. Les corps féminins africains, asiatiques ou amazoniens étaient considérés comme « plus proches de la nature » en vertu des cultures qu'ils représentaient ou de leur couleur de peau. Des personnes brunies par le soleil, à quelque degré que ce soit, étaient qualifiées de « bronzées », d'après un matériau souvent utilisé dans la statuaire.

« C'était la race qui distinguait les femmes pouvant être photographiées nues des autres. Les femmes de couleur étaient des femmes, raison pour laquelle elles avaient des seins et pour laquelle ces images ont été à ce point fétichisées. Mais elles appartenaient à un type différent de femmes... Il y avait différents "types" de femmes, dont certaines différaient tellement de la femme américaine — implicitement blanche, de préférence protestante, et appartenant à la classe moyenne — qu'on pouvait tranquillement les placer dans une autre catégorie, inférieure. Le contraste entre l'Américaine, hautement civilisée et toute en retenue, et cette femme sans pudeur, complètement sauvage, qui montrait ses seins "sans se montrer le moins du monde consciente de son inconvenance," était de nature

à justifier auprès du *Geographic* comme de ses lecteurs la diffusion de ces photos de femmes "autres." »

Le racisme appartient à la convention narrative dont le *National Geographic* a été un des vecteurs au cours du xx^e siècle en alimentant le « fantasme de la femme sauvage ». Pour Rothenberg : « Ce mythe se fonde sur l'équivalence entre la nature primordiale et la femme sauvage, l'analogie entre les tentations d'une terre inconnue et inexplorée et celles d'une femme tout aussi inconnue et inexplorée. La nature et la femme, toutes deux construites par les hommes comme "autres," éveillent un désir qui repose sur le besoin de conquérir et de posséder. Dans ce récit masculin, les femmes mystérieuses et les terres lointaines sont attirantes et sexuées, offrant aux hommes richesses et plaisirs, mais aussi des dangers imprévisibles... La race joue un rôle essentiel dans ce récit. Le "fantasme de la femme sauvage" fait des femmes non européennes, provenant d'un territoire inconnu, un emblème des mystères et des richesses potentielles de terres lointaines... *National Geographic* se porta acquéreur en gros du fantasme de la femme sauvage, et en tira un profit énorme à la revente à des millions d'Américains. »

Conclusion

Au terme de cette réflexion, on peut avancer que la nudité est un phénomène de culture qui participe à l'organisation du monde. Elle est à la fois générale et particulière, historique et contemporaine. À partir d'une donnée brute, celle de la nudité de la naissance, qui ne dit que le biologique et ne signale que le dimorphisme sexuel, un processus de construction culturelle s'est mis en œuvre autour et à partir du corps nu.

L'organisation des apparences de la nudité apparaît comme un enjeu central pour toutes les sociétés humaines. Comme si le corps nu, celui des origines, celui de la naissance, était vide de sens. Ce processus de recouvrement des corps sert à construire un certain ordre du monde et attribue à chacun place et rôle dans la société. Cette organisation se fonde sur un système d'évaluation très efficace, qui mobilise le regard. Dès lors, le nu devient le support immédiatement interprétable de ce que représente l'Autre.

Pour les sociétés des peuples premiers, l'emprise sur le corps semble faire écho à celle qu'ils ont sur leur milieu. Les marques corporelles, les empreintes indélébiles étaient autant de signes qui disaient, à la manière d'une écriture, la place de l'homme par rapport à l'animal, de la mère vis-à-vis de la femme nubile, du chef face au subalterne. Bref, ils étaient des codes de compréhension donnant une lecture immédiate d'une certaine manière de comprendre et d'organiser le monde.

L'étude de la nudité pose avec acuité le problème de la différence et celui de l'inégalité, car être différent n'implique pas nécessairement être subordonné. Si les corps, sexués, de couleur, de civilisation autre, montrent bien des différences, il ne s'agit pas de valeurs. Le nu n'enseigne rien, mais tous les discours sur sa valeur sont l'indice d'une tentative de classement, de mise en ordre, de hiérarchie. Le nu a fait l'objet d'un nombre impressionnant d'interprétations très vite récupérées et mises au service des religions comme des idéologies.

Dès la fin du xv^e siècle, lorsque les « sauvages » du Nouveau Monde apparaissent aux regards stupéfaits des conquérants, leur nudité est perçue comme un signe d'innocence et d'immaturité : ils sont comme des enfants. Mais en même temps, elle signale en creux, par défaut, ce que le vêtement, les armes, les techniques symbolisent : la civilisation. C'est à partir de ce premier niveau de base que s'établiront les principes de supériorité de la notion de civilisation de l'Europe.

C'est aussi au nom de cette différence marquée, immédiatement visible, entre les peuples conquérants et les peuples conquis que se sont mis en place des systèmes d'évaluation qui indiquaient que l'Autre, parce qu'il était nu, était inférieur et à ce titre dévalué et déprécié. L'entreprise de mise aux normes du sauvage sur le continent noir se mit alors en marche et trouva son expression à travers la période coloniale. En habillant les sauvages, les sociétés coloniales ont témoigné de leur volonté de retrouver à toute force le même sous l'Autre en niant ainsi leur altérité. En les exhibant nus sur les pages glacées des magazines ou dans des zoos humains, la société blanche et civilisée, sous des dehors de curiosité très convenable, trouvait le moyen d'un voyeurisme à bon marché.

Des régimes totalitaires plus récents ont reproduit ce phénomène en l'inversant, sans pour autant le nier. Avec l'utilisation de nus artistiques dans la propagande, le nu devient modèle, il incarne les stéréotypes de beauté, de virilité ou de féminité auxquels l'homme et la femme de chair doivent se plier. C'est ce qui fut mis en œuvre dans les expositions de sculptures monumentales ou les films de propagande à la gloire de l'homme nouveau. Ce dernier était exposé dans sa nudité triomphante alors que le nu privé, ordinaire, familial, lui, faisait l'objet d'une censure draconienne.

En définitive, le processus de construction sociale des genres et leurs valeurs doivent beaucoup à ces images de nus, tout simplement parce qu'elles représentent un corps abstrait, sorti des contingences matérielles. C'est là le formidable pouvoir du nu. Ainsi, la nudité serait une sorte de socle anthropologique, un point de départ à partir duquel se construirait l'édifice de la société humaine avec ses différents niveaux, sociaux, politiques, religieux, mythologiques et esthétiques.

2003 : « Le nu comme contestation de l'ordre social », dans Barthe-Deloizy F, *Géographie de la nudité*, Paris, Bréal.
P 120-136

Chapitre 8



Le nu comme contestation de l'ordre social

L'acte de dénudation se veut aussi contestataire de l'ordre social. Les manifestations nues adoptent plusieurs formes : elles peuvent être festives, religieuses, ou s'inscrire dans un registre plus large de contestation idéologique, comme ce fut le cas pour les pacifistes au XIX^e siècle ou aujourd'hui pour certains groupes écologistes. Ce dénuder se manifeste historiquement autant par des rites collectifs, comme ceux des saturnales romaines ou les fêtes médiévales des innocents, que par des attitudes individuelles, comme ce fut le cas de la très célèbre Lady Godiva qui se présenta nue sur son cheval pour sauver sa ville. Mais c'est surtout au cours du XX^e siècle, dans les années 1970, que la dénudation provocante s'est manifestée avec le plus d'intensité. C'est d'abord dans les milieux anticonformistes artistiques de la contre-culture du monde anglo-saxon, puis dans les cercles hippies, que cette forme de nudité a vu le jour. La dénudation individuelle a ensuite pris un aspect résolument spectaculaire avec le phénomène du *streaking* (de l'anglais *to streak* qui signifie « filer comme l'éclair »). Celui-ci pourrait se résumer à une manière d'amuser la galerie en « faisant l'andouille » intégralement nu, si possible lors d'une manifestation officielle.

La rareté, sinon l'absence, de recherches sur le thème du *streaking* en France montre que le phénomène est resté localisé dans les pays anglo-saxons (Anderson, 1977; Stoner et Watman, 1974; Aguirre, 1988). Le mot lui-même n'a jamais été traduit et on ignore très souvent sa signification alors qu'on a pu avoir connaissance, souvent grâce aux médias, de ces spectacles individuels. Quelques linguistes se sont pourtant attelés à la tâche (Sénécal, 1998). Les professionnels de la traduction ont d'abord proposé le terme « callipyge », ce qui

littéralement signifie « belles fesses » (on connaît la Vénus du même nom). Le terme ne fut jamais repris, trop compliqué sans doute, trop allusif certainement. La seconde proposition arriva du Canada francophone où le *streaking* avait fait des adeptes. Le « nuvite » ou « nuvitisme » était né. Mais il ne fit pas école en France.

Les processions nues : fêtes des fous et flagellants

Ces processions s'inscrivent dans une tradition très ancienne. Partout en Europe, la fête des innocents, la fête de l'âne, la fête des fous, étaient des occasions idéales pour inverser pendant quelques heures l'ordre du monde. Héritières des saturnales romaines, elles permettaient de renverser les rôles. Les processions nues du Moyen Âge montraient sans doute davantage de chair que celles d'aujourd'hui. Il se commettait toutes les indécences imaginables dans ces cérémonies parodiques.

À l'église, outre les chants obscènes qui tenaient lieu de messe, certains se présentaient entièrement nus. À Sens, l'une des villes dont la fête de l'âne était la plus connue, des hommes nus recevaient au cours de l'office des mâtines plusieurs seaux d'eau sur le corps. L'évêque de Sens en laisse une description horrifiée : « On conduit par la ville des hommes nus, indécentement, sans un voile sur leurs parties honteuses, on se rend à des théâtres montés sur des chars crasseux, où l'on se livre à des gesticulations infâmes de tout le corps en proférant des mots obscènes et bouffons... » (Bologne, 1986).

L'arrivée du roi dans une ville était aussi l'occasion de manifestations nues. Des spectacles vivants, appelés mystères ou personnages, s'organisaient pour accueillir le souverain dans la ville. Ils présentaient des scènes de la mythologie grecque ou de l'Ancien Testament pour divertir les princes lorsqu'ils faisaient leur entrée dans les grandes villes d'Europe occidentale, notamment en Suisse, en Alsace, en Bourgogne, aux Pays-Bas et en France. Lorsque Philippe le Bon pénétra dans Gand, il put voir des naïades batifolant dans la Lys, « toutes nues et échevelées ainsi comme on les peint ». À Anvers, Philippe le Beau, en 1494, se vit offrir le tableau vivant du

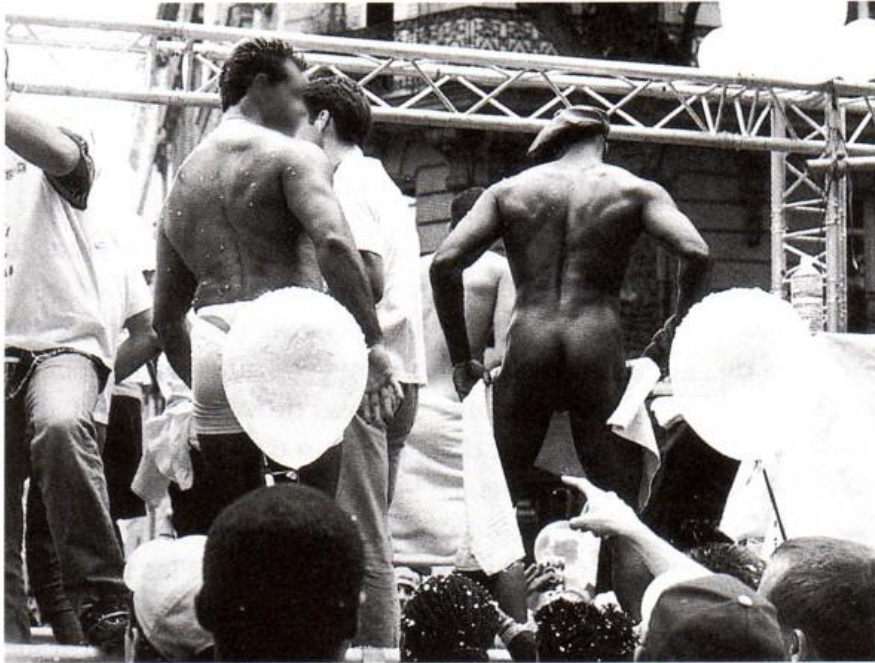
jugement de Pâris, « mais le hourd où les gens donnaient le plus affectueux regard fut sur l'histoire des trois déesses, que l'on voit au nu et de femmes vives » (Duerr, 1995). De tels tableaux mettant en scène des jeunes femmes étaient des spectacles tout à fait publics à la fin du Moyen Âge et au début des temps modernes. Il s'agissait souvent des filles publiques que l'on envoyait au-devant des empereurs ou des rois à leur arrivée dans la ville.

Les processions nues joyeuses et débridées qui se sont déroulées du Moyen Âge au XVIII^e siècle se doublaient d'une autre forme de nudité-spectacle liée à l'humiliation et à la rédemption. La dénudation symbole d'humiliation marqua de son empreinte toutes les sociétés européennes.

Ces manifestations religieuses se doublent d'un phénomène de dévotion populaire proche de la superstition : les flagellants nus. De l'Italie à l'Allemagne en passant par la France, ces troupes de flagellants traversèrent l'Europe. La pratique de l'auto-flagellation, puis de la flagellation collective, s'instaura d'abord dans les monastères, comme une discipline indispensable pour expier le péché originel. Puis les cérémonies de flagellation devinrent publiques et collectives. Les premiers flagellants se répandirent en Italie, ils formèrent des cortèges qui grossissaient de bourg en bourg. C'est en Allemagne que ces processions prirent les formes les plus achevées. Véritables spectacles, elles attiraient une foule considérable. Organisés en sectes structurées et hiérarchisées, les flagellants pénétrèrent dans une ville, le peuple accourt et forme un cercle autour d'eux. Par petits groupes, ils se déshabillent au centre d'une place et font la parade, comme des acteurs ; prosternés contre le sol, ils se font fouetter par leurs compagnons. Le spectacle est parfaitement au point, on conserve leur sang comme des reliques, on leur demande des miracles.

Les autorités civiles, puis religieuses, mirent fin à ces débordements. À partir du XVII^e siècle, les flagellants disparaissent du paysage, alors que les fêtes joyeuses et débridées ne subsistent qu'à l'état de reliques. Les carnivals et les charivaris d'autrefois ne sont plus l'occasion d'une mise à nu systématique. On les retrouve aujourd'hui sous une forme plus édulcorée.

Gay Pride, Love Parade, carnaval : le nu sous les plumes et les paillettes



Gay Pride, Paris, 2003.

Loin des plages, des stades, des parcs, des événements festifs sont organisés par les grandes villes. De Rio à Paris, de Berlin à New York, ce sont autant d'occasions de voir défiler dans les rues des fêtards dans des états de nudité plus ou moins aboutis. Ces parades, citées ici à titre anecdotique, ne sont pas à proprement parler des lieux où se donnent systématiquement à voir des spectacles de nus, en revanche le déshabillé y est largement évoqué. Gay Pride, Love Parade, Techno Parade, parfois carnaval sont autant de manifestations où s'exhibe un semi-nu caricaturé, maquillé, huilé, emplumé, enchaîné. La nudité intégrale y côtoie parfois un nu à peine voilé, dont la connotation érotique est manifeste. Exhibée sur des chars ou lors de défilés, cette nudité festive est résolument exhibitionniste. Pour les communautés gay, lesbienne, écologiste, naturiste (un char de la fédération allemande naturiste circulait à la Love Parade de Berlin en 1999), ces parades offrent des conditions idéales pour se rendre visibles. Le corps se fait signe et message.

Ces défilés où le nu se montre au milieu de la foule sont des spectacles où le grotesque et la parodie ne vivent que l'espace d'une représentation. Le nu sert d'accroche, un peu à la manière d'une publicité. Il suscite un choc et appartient à la démesure festive. Dans ce contexte exceptionnel, la loi est permissive.

Le nu jubilatoire : le *streaking*, une exception culturelle anglo-saxonne

On peut retenir les années 1970 comme celles qui marquent le début de la grande vague du *streaking*. Eleonor Stables (2002) propose deux origines possibles à ces manifestations, aucune n'étant exclusive de l'autre. La première trouverait ses racines au début du XIX^e siècle : en 1803, les minutes du procès de William Crimp, étudiant à Washington, attestent de la pratique d'une sorte de jeu ou de pari lancé par les étudiants. Le jeune William fut arrêté près du Capitole, intégralement nu, accompagné d'une bande de joyeux drilles venus l'encourager. L'affaire se termina devant les tribunaux. La seconde s'inscrirait dans la mouvance des mouvements de la contre-culture des années 1960 aux États-Unis. Cette période est aussi marquée par un retour au calme dans tous les campus. C'est la fin de la période agitée où les revendications contre la guerre du Vietnam opposaient les forces de l'ordre aux militants étudiants. Le retour à la paix et le moindre intérêt des étudiants pour les problèmes sociaux marquent la fin d'une implication politique radicale. Le *streaking* aurait ainsi remplacé ces formes de revendications par d'autres, plus individuelles, plus hédonistes, mais toujours pacifistes. Ce nouveau phénomène de société s'installe durablement et ponctue régulièrement différentes manifestations publiques. Il est à noter que cette exhibition de la nudité ne comporte jamais de provocations sexuelles et se décline aussi bien au féminin qu'au masculin.

Dans les deux hypothèses, le *streaking* s'apparente à une sorte de rituel proche du bizutage étudiant, parfois doublé d'éléments initiatiques, caractéristiques des sociétés secrètes. Dans cette perspective, le rituel marque alors essentiellement la sortie du monde de l'adolescence, celui où la nudité est encore innocente, et l'entrée dans le monde adulte où le vêtement devient le signal fort des fonctions occupées.

À l'origine, le *streaker* devait courir sur une certaine distance sans se faire rattraper par les autres étudiants ou par la police. L'exercice s'est ensuite enrichi de variantes : course dans la ville, se faire photographier avec un certain nombre de monuments visibles sur la photographie (par exemple le Capitole), établir une durée la plus longue possible, passer entre des points précis, etc. Les invariants de toutes ces pratiques étaient la nudité, des protagonistes étudiants et la course à pied.

Resté confidentiel pendant plus d'un siècle, le *streaking* se popularisa à nouveau sur tous les campus ; en 1969, un étudiant complètement nu faisait la tour de la Maison Blanche. En 1974, à l'université de Floride, une course officielle fut organisée de nuit, les participants, filles ou garçons, devant se présenter dans le plus simple appareil. Le *Naked Mile* était né. Les journaux de l'époque montrent une foule nombreuse venue assister à l'événement nocturne. Depuis cette date, les associations d'étudiants des plus grandes universités américaines organisent un *Naked Mile* annuel. Le calendrier varie suivant la saison.

Le *streaking*, mode d'emploi : des pionniers au « *serial streaker* »

Le 20 avril 1974, au stade de Twickenham, l'Angleterre reçoit la France. 53 000 fans assistent au match de rugby en présence de la princesse Alexandra. De cette rencontre, on ne retiendra qu'une image, celle d'un *streaker*. Nu comme un ver, hilare, un jeune homme surgit de la foule, fait irruption sur le terrain, effectue quelques pirouettes, court en zigzaguant au milieu des joueurs stupéfaits... Bref, il fait l'andouille. La rencontre est interrompue, il a détourné le spectacle à son avantage. Une course poursuite s'engage alors entre les « *bobbies* », qui ont perdu leur flegme légendaire, et ce lutin agité. La foule est stupéfaite, les femmes se cachent le visage, les hommes hésitent entre colère et jubilation. L'affaire se termine lorsque les forces de l'ordre rattrapent le fuyard. Le lendemain, l'événement fait la une de la presse britannique.

Toute la recette du *streaking* est contenue dans ce récit : trouver un site susceptible de rassembler plusieurs milliers de personnes

venues là pour assister à un spectacle exceptionnel ; ensuite, se dévêtir prestement (ce qui requiert un équipement spécial) sans attirer l'attention, sous peine d'être arrêté avant le but ultime : s'immiscer dans l'aire où se déroule le jeu pour capter le maximum de regards. Dans la pratique, la chose n'est pas aussi aisée, car divers obstacles peuvent surgir : spectateurs à éviter, barrières à escalader, tribunes à surmonter, dispositifs mis en place par les forces de l'ordre. Si tout se passe comme prévu, le *streaker* arrive sur le terrain et peut commencer les gesticulations qui lui permettront d'être remarqué par le public ; s'il calcule bien son affaire, la presse, la télévision le repéreront et le suivront à l'aide d'appareils photos et de caméras. Le spectacle s'achèvera lorsque la police aura attrapé le coureur et caché sa nudité.

Les modalités et les séquences du spectacle se définissent donc sur trois niveaux. Le public et l'espace dans lequel il s'inscrit (le stade, par exemple) jouent ici un rôle structurel essentiel dans la construction de la représentation. La loi et ses prescriptions qui en sont les attributs ajoutent les éléments indispensables au spectacle, car, sans elles, il n'y a rien à transgresser. La présence des forces de l'ordre fixe le temps et le rythme du spectacle et du *streaker* qui provoque à la fois l'un et l'autre. L'espace public devient un espace de l'exposition de soi et simultanément un lieu où l'on peut rire de tout, y compris de la nudité, mais pas avec n'importe qui, car, implicitement, le *streaker* rend le public complice de son action.

La présence des femmes, aussi nombreuses que les hommes dans ce genre de manifestation, reflète à sa manière la montée en puissance du *Woman's Lib*. L'égalité dans l'exhibitionnisme du *streaking* est une preuve supplémentaire du nouveau pouvoir attribué au corps et à la nudité, inséparable de la libération des mœurs. La nudité corporelle exhibée dans les espaces publics s'affirme dès lors comme une parole, voire comme un lieu de parole, comme l'attestent les inscriptions peintes sur le dos ou les fesses des disciples du *streaking*. Il est impossible de citer toutes les formules inscrites à même les corps.

En Grande-Bretagne, le *streaking* est devenu un « sport » national. À chaque grande manifestation sportive, l'apparition d'un *streaker* est attendue ; tennis, golf, football, rugby, cricket, grand prix de



Le *streaking* conjugué au féminin : ici à la fin d'un parcours de golf, au 18^e trou. British Open Championship, juillet 2000.

Formule 1, mais aussi les sports *indoors* comme le *snooker* (billard) suscitent les convoitises des *streakers*... Le *nec plus ultra* est la rencontre où un des membres de la famille royale est invité. C'est là que le spectacle gagne une sorte de plus-value en provocation. L'image attendue est celle de l'expression du visage d'un des membres de la couronne, si possible féminin. Une manière de tester le flegme britannique ou de contester ce qui reste du puritanisme victorien ?

Ces spectacles d'un genre particulier appartiennent aujourd'hui au déroulement des rencontres. Les *serial streakers* lancent leur pari d'une fois sur l'autre, certains demandent même à être payés pour les photos que l'on aura prises de leur performance.



Le *streaking* s'exporte en France. Mark Roberts à Roland-Garros lors de la finale Messieurs, en juin 2003.

Le *streaking* business de Mark Roberts

Mark Roberts est le *serial streaker* le plus connu de Grande-Bretagne. Originaire de Liverpool, né dans les années 1960 et père de trois enfants, c'est un peintre en bâtiment sans emploi. En 1994, il commence sa carrière de *streaker* lors d'une rencontre internationale de rugby. Depuis, il a commis 271 *streaks* dans les rencontres internationales les plus prestigieuses : Wimbledon pour le tennis, Open de golf, Coupe de la ligue de football, Championnat de rugby. Il a aussi à son actif des interventions à la télévision : présentation du bulletin météo, ou tirage du loto. Cette star du *streaking* possède un site *web* sur lequel on peut prendre connaissance des derniers événements dans lesquels il s'est manifesté. Depuis 1994, Mark Roberts a été arrêté vingt-quatre fois, a dû payer environ 35 000 livres d'amende. En contrepartie, les *bookmakers* s'enrichissent en lançant des paris sur l'éventualité de sa présence lors de grandes manifestations.

Depuis décembre 2002, il est le pionnier d'un nouveau genre d'activité : le *streaking* professionnel. En mai 2002, lors de la finale de football de la Ligue des champions qui a eu lieu à Hampden, il est repéré par une agence de publicité espagnole. Guillermo Viglione, directeur de l'agence de publicité Dimension, l'engage pour promouvoir l'Athletic Club de Bilbao et une nouvelle ligne de vêtements espagnole : UNO. Le message publicitaire est le suivant : « Montrez-vous sous votre meilleur jour. » Le spot publicitaire destiné à la télévision et au cinéma montre le *streaker* habillé aux couleurs du club. En revanche, les *bobbies* qui le poursuivent sont nus, à l'exception de leur casque, de leur baudrier et de leur matraque, comme tous les spectateurs figurants. Ce spot très remarqué a été proposé pour les *awards* des meilleures publicités au Midem de Cannes. Mark Roberts aimerait continuer sur sa lancée et trouver des sponsors de marque de chaussures, seul équipement qu'il porte pour ses shows. Très largement sollicité par différentes marques, il a refusé récemment de promouvoir une marque de téléphone mobile, le prix n'étant pas assez élevé à son goût.

Cette mode a franchi les océans : aux États-Unis et en Australie, on retrouve les mêmes adeptes de ces *naked shows*. Quoi qu'il en soit, on peut déduire de cette nouvelle pratique des interprétations diverses. Elle serait tout à la fois une manière humoristique de critiquer un puritanisme trop guindé, une contestation des codes de pudeur, tout en restant aussi un pari juvénile lancé entre amis. Le *streaking* demeure donc un fait culturel spécifiquement anglo-saxon, avec des différences concernant les lieux de la « mise en scène ». Provoquer, interpellé, choquer les « bonnes manières » et le savoir-vivre, telle est la mission du *streaking*; sachant que son auteur ne risque pas grand-chose, une amende ou, au pire, passer quelques heures au poste de police.

Dans les pays latins, on ne plaisante pas avec ces choses-là

Ailleurs sur la planète, les grandes rencontres sportives ne manquent pas mais elles font rarement l'objet de telles exhibitions. À peine aperçoit-on parfois dans le public une jeune poitrine dénudée peinte aux couleurs de l'équipe encouragée. Ce n'est donc pas la rencontre sportive qui crée le *streaker*, mais plutôt le *streaker* qui cherche l'occasion de transformer l'espace public en une scène de théâtre. Le rapport entretenu entre le spectateur et l'équipe qu'il est venu supporter dans les pays latins n'est pas du même ordre que celui à l'œuvre dans les pays anglo-saxons. La chose est sans doute trop sérieuse aussi pour qu'on veuille la tourner en ridicule d'une part, d'autre part, le spectacle de ce corps nu agité et jovial attire l'attention sur lui et du même coup la détourne du jeu.

Alors que sur les plages le public est sur scène et acteur de son propre spectacle, le *streaker*, lui, est l'acteur exclusif d'un spectacle qui détourne à son profit l'espace public de ces fonctions institutionnelles, sociales et politiques. L'événement, ce sera lui et non le match annoncé ; c'est la raison pour laquelle il a besoin de la bienveillance d'un public à son égard, comme de celle des représentants de l'ordre public qui appliquent la loi avec une certaine souplesse. Confronté à la culture latine, le nu exposé, masculin ou féminin, ne suscite ni le rire ni une certaine complicité avec le spectateur (ce qui est recherché par le *streaker*). Il semblerait que, dans les pays latins, la nudité masculine ne soit pas chose dérisoire, la nudité féminine, toujours très fortement sexualisée et érotisée, non plus.

Parallèlement à cette mise à nu ludique et sans grandes conséquences, on assiste depuis quelques années à des formes plus radicales d'exposition de la nudité en public, qui donnent au corps nu un nouveau pouvoir sur les opinions publiques.

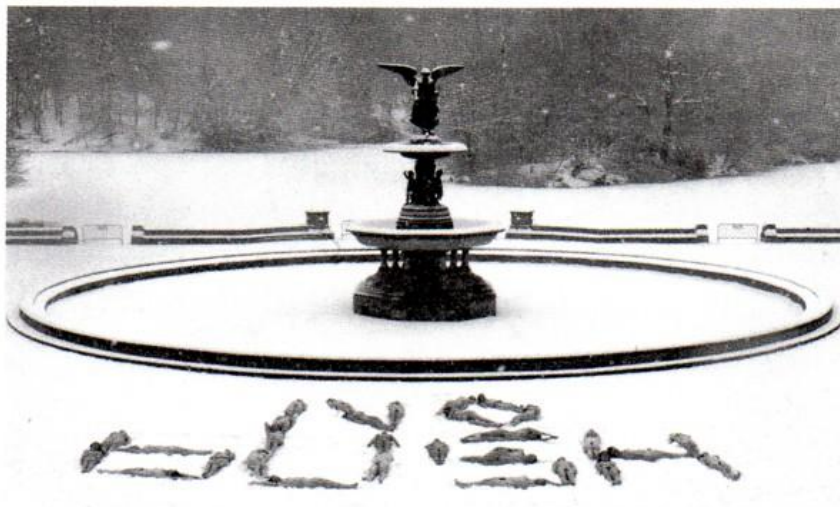
Quand le nu prend la parole

L'exhibition de la nudité porte aussi d'autres messages, plus politiques ou idéologiques. Ce fut le cas lors des grandes manifestations qui se sont déroulées à la fin des années 1990. La nudité appartient désormais au dispositif du discours contestataire. Les pionnières ont été les femmes de Ziguinchor au Sénégal. En 1980, elles organisèrent une manifestation nue pour soutenir leurs enfants en rébellion contre l'autorité enseignante (Brohm, 1978). Investissant les rues en silence, elles obligèrent les hommes à évacuer la place, y compris les militaires en armes. Les lycéens obtinrent satisfaction. Dix ans plus tard, le même mode de protestation se généralise pour devenir, à partir des années 2000, un genre de manifestation accompagnant les sommets internationaux ou les rencontres de grands chefs d'État : à Göteborg en Suède, en 2001, lors de la visite de Georges Bush ; à Québec, la même année, contre le sommet des Amériques ; à Séville, en 2002, lors du sommet européen organisé par des militants anti-mondialisation.

À Santiago au Chili comme à Sydney en Australie, en janvier, février et mars 2002, les opposants à la guerre en Irak ont repris les mêmes

modalités. Ces manifestations nues suscitent toujours un choc émotionnel puissant. Point n'est besoin de déplacer des foules de manifestants : quelques dizaines de corps nus de femmes ou d'hommes brandissant des pancartes, ou utilisant leur corps comme telles, suffisent à faire la une des journaux ou des télévisions.

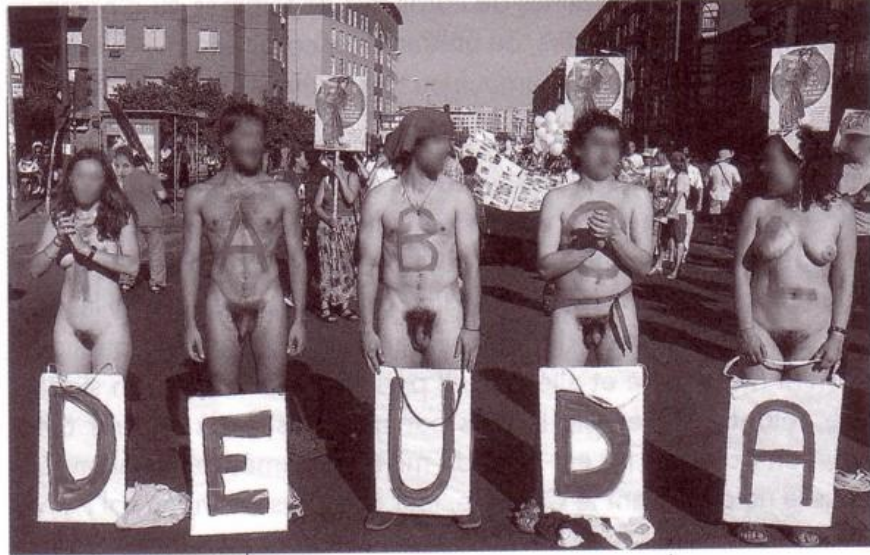
La puissance d'évocation de la nudité produit un discours d'un nouveau type tout aussi mondialisé que ce qu'il dénonce. Il ne s'agit plus de l'émergence d'un corps individué mais d'un phénomène de groupe, plus d'une sphère culturelle particulière mais de l'ensemble du monde. Le corps nu comme lieu de paroles (souvent d'inscriptions), comme espace de représentation dans la sphère publique, devient métaphore et allégorie. Il personnifie une idée, un slogan, une volonté. L'exemple le plus parlant choisi pour illustrer cette fonction du corps nu est celui de militantes américaines allongées dans la neige devant le Capitole, leur corps inscrivant au sol : « NO BUSH ».



Hiver 2002, Washington. Manifestation de femmes contre la guerre.
Le corps nu sert d'écriture.

Pour que ces manifestations soient « efficaces », pour qu'elles aient un impact, il faut qu'elles soient diffusées. C'est encore là toute l'ambiguïté de ces protestations : elles jouent sur un double effet visuel, sur un ordre d'énoncé et de visibilité, celui du regard porté

sur l'incongruité de la nudité exposée dans l'espace public et celui de l'écriture portée par les corps.



Séville, juin 2002, manifestation en faveur de l'abolition de la dette des pays du tiers-monde.
Le corps nu comme support d'écriture.



Bilbao, septembre 2002, manifestation nationaliste basque.
Nu face aux forces de l'ordre.

La nudité pour sauver la planète : l'écologiste intégral

Les militants écologistes reprennent le même type d'argument par le nu. L'analogie de la nudité et de la nature est ici plus explicite. Le retour à une harmonie perdue, la réconciliation entre l'espèce humaine et la nature sont les paroles portées par ce nu protestataire. Nature contre culture, nudité contre uniforme, la confrontation est pour le moins symbolique. Ce qui fait la différence avec les autres modes de contestation politique, ce sont les lieux dans lesquels se déroulent ces manifestations. En septembre 2000, aux États-Unis, une demi-douzaine d'écologistes nus protestaient contre l'ouverture d'un site minier de la Sterling Mine Company à Missoula dans le Montana; leur slogan : « *Streakers for the wilderness* ». En janvier 2002, au Chili, une manifestation eut lieu sur le site d'un barrage hydroélectrique mettant en péril l'habitat des Indiens Pehuenche. Au Brésil, des militantes féministes écologistes, les Tigresa, organisèrent un véritable commando pour empêcher la déforestation d'une partie de la forêt amazonienne, n'hésitant pas à se coucher devant les bulldozers du chantier des forestiers. Cette liste n'a aucun caractère d'exhaustivité, chaque semaine apporte son lot de nouveaux exemples où le nu sert à porter le message de la lutte pour l'écologie.

Les mouvements apparentés à l'écologie qui défendent le droit des animaux et luttent contre l'industrie de la fourrure en militant pour la préservation de certaines espèces d'animaux sauvages utilisent aussi largement ce mode de communication de la nudité. Leur impact est considérable, car ils disposent de moyens importants. En 2001, deux associations, l'International Fund for Animal Welfare et People for Ethical Treatment of Animals (PETA), lancèrent en France deux slogans percutants : « Plutôt à poil qu'en fourrure » et « Voilà la seule fourrure que je n'ai pas honte de porter ». Les plus célèbres mannequins du moment se firent photographier intégralement nues. C'est la raison pour laquelle la médiatisation fut aussi importante. À Pampelune en Espagne, à Tokyo au Japon ou à Charleston aux États-Unis, les militantes de PETA convoquent la presse. Que ce soit toujours de jolies jeunes filles aide sans doute à la médiatisation de

la cause. Mais force est de constater que l'analogie du nu et de la cause animale est troublante.

Deux militantes (canadienne et américaine) défendant la cause animale, postées devant une entrée de métro à Tokyo, suscitent un grand trouble. Les pancartes sont dans les deux langues et cachent astucieusement les nudités en faisant office de paravent, côté face une pancarte, côté pile une nudité moins répréhensible. Le choix de l'esthétique corporelle de ces deux jeunes femmes indique de la part de l'association une stratégie volontairement axée sur un impact visuel « de charme ». On notera les souliers à hauts talons, qui s'opposent aux baskets et autres chaussures de sport des militants écologistes habituels.



Tokyo, 2002. Militantes de PETA.

En Angleterre : Vincent Bethell réclame le droit à la nudité publique

En 1998, Vincent Bethell, étudiant en arts plastiques de Coventry, crée un mouvement : « Liberté d'être soi-même ». Il revendique le droit à la nudité dans les espaces publics. Il est arrêté six fois au mois d'août 2000. Accompagné de ses disciples, dix hommes et deux femmes, il déambule calmement dans les rues les plus passantes, les quartiers les plus touristiques (Picadilly Circus en 1999, Trafalgar Square en 2000, South Wark en 2001).

En janvier 2001, malgré les températures en-dessous de zéro degré, il est interpellé sur un banc de Hyde Park. Arrêté par la police, il se laisse conduire devant les tribunaux en refusant de se vêtir. C'est ainsi qu'il comparait en août 2000 devant les magistrats de la cour « vêtu de son seul sourire ». Considéré comme une nuisance et une menace pour l'ordre public, il est condamné à de nombreuses reprises, sa plus longue incarcération ayant duré deux mois. À chaque fois, il est revenu à son domicile en empruntant les transports en commun, toujours dans le plus simple appareil. Sa nudité est, dit-il, une affirmation symbolique du droit d'être soi-même, une manière de lutter contre les normes sociales et de détruire la société, comme le confirme une pancarte qu'il arborait, « *Destroy the society* », sur son banc à Hyde park.

Cette contestation par le nu n'a semble-t-il rien à voir avec les pitreries des *streakers*, mais elle a sans aucun doute été marquée par leur influence. Vincent Bethell a commencé sa « carrière » en pratiquant le *streaking*.

Conclusion

La nudité affichée dans des lieux publics est un phénomène complexe, animé par des forces contradictoires et fluctuantes, étroitement dépendantes d'un contexte culturel personnel et collectif : d'une part, des motivations, des intentions, des aspirations ; d'autre part, des implications, des réactions positives, négatives.

Le nu exposé en public mobilise des facteurs psychologiques profonds : depuis longtemps, dans la société occidentale, le nu originel a été « habillé » ; le retrouver à l'occasion n'est donc pas anodin. S'il s'agit de bronzage, c'est le regard sur soi et celui des autres qui confèrent au nu une fonction spéculaire. S'il est lié à une préférence sexuelle, il vaut comme élément de séduction et comme affirmation d'une identité. S'il est mis en scène comme une transgression, il développe des valeurs exhibitionnistes et ludiques, comme dans le cas du *streaking*, et retrouve ainsi sa fonction carnavalesque

d'autrefois. Il peut aussi incarner un message politique, en misant sur l'appétit de spectaculaire et l'engrenage du toujours plus, et devenir l'expression d'un engagement, d'un refus radical.

Le nu capte et transforme l'usage d'un espace public à son seul profit, occultant au passage ses normes et sa structuration habituelles, ses références culturelles et sociologiques. De ce point de vue, la nudité affichée équivaut à une sorte de détournement qui transforme l'espace en une scène. Le regard devient alors unité de mesure, il hiérarchise et donne du sens à ce qui est représenté. La gestuelle de nudité, au-delà de l'intention de chaque usager, dépend alors de l'interprétation que chaque communauté en fait. En définitive, ce dernier constat souligne bien le caractère aléatoire de l'espace public, mais surtout la fragilité de son statut, qui peut s'altérer ou disparaître devant le « plus simple appareil ».

2005 : « Introduction : le genre, constructions spatiales et culturelles », N° 54 *Géographie et Cultures*, p 3-10

Le Genre

Constructions spatiales et culturelles

Sous la direction de Francine Barthe et Claire Hancock



Revue
Géographie et
Cultures

L'Harmattan

Introduction : le genre, constructions spatiales et culturelles

Ce numéro spécial de *Géographie et cultures* se propose de croiser, à travers quelques articles, les problématiques de la géographie culturelle avec la question du genre. Si d'autres sciences sociales ont depuis quelques années largement exploré ce thème, il semblerait que les géographes français soient restés quelque peu en retrait alors que leurs collègues anglophones explorent ce champ depuis plusieurs décennies déjà. Une acclimatation de la géographie du genre en France est-elle possible ? Ce numéro invite à découvrir quelques pistes en ce sens.

Rappelons que la notion de "genre" renvoie au rôle des rapports entre les hommes et les femmes dans la construction de l'espace social. Le mot est utilisé pour insister sur la dimension sociale des rapports hommes femmes et distinguer celle-ci de la dimension biologique qui est désignée par le mot sexe (Lévy, Lussault, 2003). Ainsi, le genre constitue une catégorie sociale fondamentale liée à des dynamiques sociospatiales.

C'est en 1972 que la sociologue féministe américaine Anne Oakley "invente" le mot *gender*. Pour elle le genre, à la différence du sexe, constitue l'aboutissement d'une construction culturelle et non une donnée naturelle. Ce questionnement ouvre une brèche dans l'étude des sciences humaines et sociales. Il permet de repenser le lien entre sexe et genre ce qu'atteste ensuite la fulgurante ascension des *gay, lesbian, bi- and transgender studies*. On postule que chaque individu, en réponse à son sexe, est soumis à des conditionnements sociaux le guidant vers une construction sexuée de son identité liée aux attentes de ses référents culturels. Le genre est donc un construit social qui s'oppose à une "nature" d'essence masculine ou féminine, il est à la fois un processus lié à des rapports de sexe et en même temps une identité évolutive caractérisant chacun des sexes l'un par rapport à l'autre.

En France, c'est sous la plume d'historiennes que le concept apparaît discrètement dans les années 1980. À la fin des années 1990, seules une douzaine d'universités offrent des cours sur le genre. Si les publications sur le genre se multiplient aujourd'hui (Welzer-Lang, Guionnet et Neveu...), la géographie a longtemps abandonné la question de la spatialité des rapports sociaux de genre à d'autres disciplines comme l'anthropologie, la sociologie ou l'histoire. Nous partons ici du point de vue que la question du genre est pertinente pour la géographie, hypothèse qu'on ne saurait présenter comme nouvelle au vu de la richesse des contributions anglophones sur le thème. Il s'agit pour les géographes français de s'en ressaisir, suivant en cela des chercheurs d'horizons différents qui ont tous

limites du fait que beaucoup de travaux prétendant traiter de "toute" la population occultent en fait totalement sa partie féminine, et confondent universel et masculin : ainsi d'une géographie économique ne prenant en compte que le travail salarié extérieur au domicile, ce qui tend à occulter le travail domestique, non rémunéré, accompli en grande majorité par des femmes, mais dont l'accomplissement n'est pas moins nécessaire au fonctionnement d'une société.

Souligner de tels "points aveugles" de la science géographique expose à un deuxième type de réfutation, sous forme d'accusation : il faudrait être "féministe", pas moins, pour prétendre contester sur ces bases une tradition bien établie de la discipline (Louargant, 2003). Cette appellation de "féministe", repoussée avec énergie par beaucoup de Françaises, est loin de faire frémir nos collègues britanniques ou nord-américaines, qui ne craignent pas l'étiquette (Chivallon, 2000 ; voir également le compte-rendu de L. Dupont à la fin de ce numéro) : il serait utile d'entreprendre un travail visant à déterminer comment elle est devenue un tel stigmate dans le discours français. Mais cela ne doit pas détourner du principal problème, qui est le biais "masculiniste" d'une large part de la discipline géographique, pratiquée en majorité par des hommes, centrée sur des thématiques les concernant, et associée à des modes de pensée et de travail eux-mêmes conventionnellement connotés comme "masculins" (Hancock, 2004a).

Il semble toujours nécessaire, dans le contexte français, d'explicitier le fait que les situations féminines ne doivent pas être conçues comme des déviations ou exceptions par rapport à une norme implicitement masculine, mais comme celles d'un groupe "minoritaire" au sens non numérique mais politique et culturel du terme. En ce sens elles s'inscrivent dans un contexte général d'invisibilité, dans les discours de sciences sociales souvent dominées par des hommes blancs et hétérosexuels de la classe moyenne, de toutes les "minorités" n'appartenant pas à ce groupe. On se heurte là à "l'universalisme" à la française, réticent à admettre l'existence dans la société de groupes spécifiques différant d'un modèle unique du citoyen dont on refuse de voir à quel point il est réducteur. S'il est maintenant communément admis qu'on ne puisse généraliser des constats effectués du point de vue d'un observateur d'une position sociale relativement privilégiée, parce qu'on sait quelles différences peut introduire une appartenance sociale plus modeste, le genre n'a pas encore acquis dans le raisonnement la même dignité que la classe sociale.

Dans les travaux de géographes de langue anglaise, il est admis que travailler sur "les femmes" ne doit pas être en soi un objectif, mais qu'il convient d'inscrire toute recherche de cet ordre dans une réflexion globale sur les structures sociales et culturelles dans lesquelles la différence entre

hommes et femmes est construite (Hancock, 2002). Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos que le féminin et le masculin forment système, comme le souligne E. Goffmann dans *L'arrangement des sexes* (1977). En ce sens, il convient d'interroger les construits culturels que sont "la féminité", "la place des femmes", "le rôle des femmes", mais tout autant "la masculinité", "la place des hommes" ou "le rôle des hommes". Ainsi, si la question de l'homosexualité a toute sa place dans les interrogations liées au genre, ce n'est pas en tant que pratique sexuelle, mais en tant qu'elle remet en question les rôles genrés traditionnels. Dans certains cas, les structures d'oppression et de domination sont patentes, qu'il s'agisse d'homophobie ou de misogynie, mais dans d'autres, elles se présentent sous des formes plus subtiles ou insidieuses ; surtout, les travaux récents ont conduit à montrer que les hommes, même si leur position économique est globalement privilégiée, subissent également des pressions socioculturelles tendant à leur faire adopter certains schémas de masculinité. Il n'est pas anodin que S. Faludi, la journaliste qui produisit le célèbre *Backlash* au début des années 1990 pour dénoncer le "retour de bâton" que les avancées féministes avaient subi aux États-Unis au cours de la décennie 80, se soit dans un ouvrage plus récent, et non moins documenté, *Stiffed*, penchée sur les manifestations de la "crise" de la masculinité dans ce même pays : pour elle, ce sont deux versants d'une même réaction de crispation sur des préjugés traditionnels, dont les hommes sont victimes tout autant que les femmes. Interroger le genre consiste donc à interroger les constructions du masculin, ses déclinaisons homo- et hétérosexuelles, tout autant que mettre en cause des constructions du féminin par lesquelles les femmes peuvent se sentir lésées.

Pour prendre quelques exemples significatifs de cette interrogation, on pourra se demander si la prise en compte, dans les politiques urbaines, de revendications particulièrement émises par les femmes, ne conduit pas à réitérer et ré-affirmer certaines de leurs caractéristiques considérées comme données : installer des espaces pour changer les enfants dans les toilettes publiques pour femmes répond sans nul doute à une attente et à une demande ; mais c'est aussi réaffirmer la responsabilité première des femmes dans la prise en charge des enfants et en exonérer les pères. Pour ne pas quitter ces "lieux" qui sont d'excellents révélateurs de la façon dont on conçoit les rôles sexués (ne serait-ce que parce qu'ils sont parmi les seuls espaces publics ouvertement ségrégués selon les sexes¹), on peut avec P. Frémeaux s'indigner de l'égalitarisme de façade qui fait que les femmes attendent toujours plus aux toilettes que les hommes (Frémeaux, n.d.).

1. Voir aussi par exemple l'article de M. Blidon, "La dernière tasse", <http://www.espacestems.net/document1068.html>

Si il est évident que les identités et les pratiques spatiales se constituent en fonction de multiples variables, dont l'appartenance sociale, ethnique ou l'âge, entre autres, l'existence de tels "lieux" qui renvoient à une division binaire de populations hétérogènes par ailleurs inscrit dans l'espace l'importance de la variable genre. Si, dans la plupart des pays occidentaux, ils constituent le dernier bastion de la spatialisation de la différence sexuée, ce n'est nullement le cas dans nombre de pays qui ségrègent transports en commun et espaces publics ou en restreignent l'accès pour les femmes (voir par exemple Hancock, 2004b).

Les articles de ce numéro militent en faveur d'une conception du genre comme construction culturelle. Le choix des auteurs, hommes ou femmes, s'est réalisé en fonction de leur interrogation sur la spatialité des constructions de genre dans différents contextes culturels. On verra que cette construction peut s'opérer par le biais d'espaces qui peuvent devenir autant de territoires genrés (articles d'E. Jaurand, de R. Borghi et F. El Amraoui, d'Y. Raibaud), par le biais de discours culturellement dominants (articles de J.-F. Staszak et de G. Gillot), ou encore par des procédés de mise en scène de soi (articles de D. Zeneidi-Henry et de L. McDowell). On peut penser ces processus de construction comme oscillant entre deux pôles de conformité ou de résistance à des normes culturellement entérinées. Entre ces deux pôles, s'inscrit une multiplicité d'expériences individuelles de ce qu'est être un homme ou être une femme en différents lieux et dans différents contextes ; de nombreuses autres variables comme l'âge, le niveau d'éducation, l'appartenance à un groupe plus ou moins aisé, intervenant pour permettre, à des degrés divers, de manipuler et tourner les injonctions sociales¹. Il convient sans doute de ne pas supposer a priori les constructions moins figées et les injonctions moins fortes, dans nos sociétés occidentales que dans les sociétés de pays du Sud : on ne condamne certes plus à mort les homosexuels ou les femmes adultères "au Nord", mais la moindre brutalité de la sanction sociale ne suppose pas la totale liberté et l'affranchissement par rapport à des modèles convenus. Ainsi, dans la meilleure tradition de la géographie culturelle, il ne s'agit pas de porter un regard inquisiteur exclusivement sur l'ailleurs et ses pratiques exotiques, mais de défamiliariser notre quotidien et de le soumettre aux mêmes interrogations.

Il est question ici, d'analyser certains vecteurs de la propagation de normes concernant féminité et masculinité et les rôles dans les couples : Jean-François Staszak s'est penché sur des best-sellers diffusés

1. Ainsi de nombreuses chercheuses rapportent des situations où elles ont été, sur des terrains étrangers, considérées comme "hommes honoraires" et non comme femmes, à cause de leur statut professionnel.

mondialement et qui prodiguent conseils et idées reçues sur les comportements des hommes et des femmes dans le cadre de relations amoureuses. L'originalité du propos réside dans le fait que les deux plus grands best-sellers des années 1990 lient la question du genre à des processus géographiques. Ainsi, la géographie contre toute attente expliquerait les problèmes de couple !

Gaëlle Gillot nous fait découvrir un autre versant des rapports de couples. C'est au travers de parcours des espaces interstitiels de la ville du Caire, qu'elle nous explique les logiques spatiales des intrigues amoureuses qui se nouent en certains endroits. Ces stratégies d'arrangement avec les normes répondent aux normes d'une culture islamique contraignante. Yves Raibaud s'est intéressé aux lieux de musique rock, techno et rap en Aquitaine. Il nous montre à travers des exemples concrets comment se jouent les rapports de mixité entre adolescent(e)s, quelle place occupe l'échec scolaire et la violence masculine ou comment se construisent les identités masculines ou féminines dans les écoles de musiques amplifiées.

Une autre série d'articles interroge les espaces de résistance à la constitution d'identités genrées normées. Emmanuel Jaurand nous invite sur les plages gays, hauts lieux d'homo-sensualité et de pratiques sexuelles. La plage, traditionnellement considérée comme "un territoire agréable pour les femmes et les enfants et pénibles pour les maris" lorsqu'elle est appropriée par cette "tribu mauvais genre", se transforme en territoire identitaire et communautaire. À travers un parcours qui nous conduit des plages azuréennes aux hauts lieux balnéaires du monde entier, l'auteur nous montre avec pertinence comment un antimonde monosexué illustre à sa manière la question du genre.

Djemila Zeneidi-Henry a choisi d'analyser d'autres pratiques spatiales et corporelles marginales. C'est avec la sous-culture punk qu'elle nous invite à réfléchir sur ce qu'elle nomme "la comédie du genre". Dans les squats, les festivals et les concerts, ses enquêtes dévoilent comment les punks procèdent au brouillage des identités sexuées. Dès lors, le corps devient l'outil de la manifestation outrancière des stéréotypes féminins comme masculins. Mais tout l'intérêt de cet article tient au fait que cette production de signaux de genre est en fait contradictoire. Tout cet arsenal corporel, mis en scène dans ces lieux relève de la dérision. Ce qui est à l'œuvre ici est bien la remise en cause des rôles stéréotypés du féminin et du masculin.

Les connexions entre identités et territoires et les contradictions entre inégalités économiques et les constructions sociales sont éclairées par deux articles. Celui de L. Mac Dowell s'intéresse aux espaces de la masculinité alors que celui des deux auteures R. Borghi et F. El Amraoui concerne le réveil des femmes dans un village du Nord-est marocain. À

Géographie et cultures, n° 54, 2005

travers l'étude des espaces de la masculinité, L. Mac Dowell montre bien comment la crise économique a frappé l'un des piliers de l'identité masculine traditionnelle, le travail salarié stable permettant de subvenir aux besoins d'une famille. Son article dans ce numéro analyse les nouvelles versions de la masculinité que produit un monde du travail dominé par le secteur des services et de plus en plus polarisé économiquement, et retrace en outre les évolutions récentes des interrogations sur le genre dans la recherche géographique anglophone.

Ailleurs, au Maroc, le regard croisé de deux chercheuses étrangères, l'une italienne, l'autre marocaine, nous livre des éléments du vécu des femmes dans un village du Haut-Atlas. Ici, c'est la question du développement dans le cadre d'un espace rural traditionnel qui pose la question de la place des femmes, traditionnellement assignées à résidence au sein de l'espace domestique, dans l'espace public. La structure mise en place par une association remet en cause cet ordre. Les deux auteures nous montrent comment à partir de projets et d'activités, l'espace public est réapproprié par les femmes.

Ces articles de collègues étrangères qui clôturent le numéro rappellent utilement qu'il n'y a sans doute pas une façon spécifiquement "française" de faire la géographie du genre, nos préoccupations et nos méthodes se rejoignant au mépris des frontières linguistiques. Finalement, ici comme ailleurs, le croisement des approches culturelles en géographie et des questions de genre paraît particulièrement fertile, et les comptes-rendus qui suivent ces articles sont autant d'invitations à pousser plus avant la réflexion sur ce croisement¹.

Francine BARTHE
Université d'Amiens

Claire HANCOCK
Université Paris XII

Conclusion

De parcs en jardins, des villes aux plages, du Brésil à l'Iran en passant par l'Allemagne, les articles choisis ici proposent mon cheminement géographique, ils sont à prendre comme une invitation à emprunter des chemins de traverse, à jeter un regard quelque peu indiscret sur le quotidien et l'ordinaire. Indiscrète il a bien fallu l'être quelque fois pour mieux comprendre ce qui se tramait derrière le banal, l'anodin de la vie paisible qui se donnait à voir dans les parcs et les jardins, où dans les cuisines collectives des centres naturistes. Rien de bien original ne se passait de ce côté-là, le récurage des gamelles, ou l'essuyage de la vaisselle reste toujours une corvée qu'on soit nu ou habillé. L'ordinaire mérite une précision, car celui des naturistes n'est pas celui du flâneur d'un parc urbain parisien, tout dépend d'où on parle. S'il y a bien eu un point de départ, un premier article, il n'est pas pour autant à considérer comme le point zéro, le niveau de base de la recherche. Chaque article qui a suivi a capitalisé les acquis du précédent.

Si on devait résumer la posture de la recherche, comme les thématiques qui se sont enchaînées les unes à la suite des autres, il faudrait utiliser la figure de la spirale dont le centre est toujours le jardin et le parc. Les postures de la recherche comme les méthodes ou les concepts utilisés ne se sont pas enchaînés de manière linéaire. Il y a eu des sauts et des soubresauts, des interrogations, des ruptures et des remises en questions permanentes. Les reprises vers d'autres questionnements ont finalement toujours été alimentés par deux postures non exclusives l'une de l'autre. La recherche permanente des paradoxes, des anomalies, des contradictions à toutes les échelles et dans toutes les circonstances. La seconde tient à l'exploration des limites. Chercher à faire surgir des modèles type de comportement dans les parcs par exemple questionne la normalité, mais paradoxalement ce sont dans les marges, dans le comportement hors norme que se dessine en creux la normalité. Cette posture ne relève pas seulement de la curiosité intellectuelle, sans nier le fait que la surprise et la stupéfaction sont de bons moteurs pour le chercheur, poser la question des limites revient à s'interroger sur les processus de production de lieux et de territoires. Les limites peuvent être matérielles (dedans/ dehors) mais aussi immatérielles (permis/ interdit) ou les deux à la fois (public/privé)

Le monde de la recherche présente l'avantage de permettre des rencontres, des dialogues, des débats ce sont ces moments-là qui conduisent parfois à des résultats inattendus. Le tout est de savoir se laisser surprendre et de saisir au bond l'idée qui se présente et de s'en emparer. Le temps de l'écriture impose un rythme, il n'est pas celui de l'enseignement, du dialogue, de l'échange, il n'est pas non plus celui de la pensée. Le temps de l'écriture oblige au confinement, au calme et au repli. Ce corpus de publications, présente une synthèse d'un parcours de recherches qui s'étale sur plus de dix ans.

Table des matières

Introduction	3
Première partie	7
Pratiques spatiales de la nature : de parcs en jardins	
Parcours urbains	8
1998 « Parcs et jardins, étude de pratiques spatiales urbaines », <i>L'Information géographique</i> , Volume 62/3, p 130-132	13
1999 « Le parc Saint Pierre d'Amiens, un espace citoyen », <i>Hommes et terres du Nord</i> , 1999/2, p 67-74	23
2006 « Espacios sagrados, bosques confiscados. El Candomblé en Salvador de Bahia o la naturaleza en division. », dans Nail S (dir), <i>Bosques urbanos en América Latina</i> , Bogota, Universidad Externado de Colombia. P 230-262	55
2007 « Visibilidade », dans Serpa A (dir), <i>O espaço público na cidade contemporânea</i> , Salvador de Bahia, Editora Contexto. P 69-106	95
2008 « Le pique-nique à la mode de chez nous », dans Barthe-Deloizy F (dir), <i>Le pique-nique ou l'éloge d'un bonheur ordinaire</i> , Paris, Bréal, collection d'Autrepart. P 108-126	117
Deuxième partie	117
De la nature au naturisme :	
Constructions socio-spatiales, idéologies et représentations	
2001 « Géographie du naturisme à la recherche de l'éden. » <i>Géographie et Cultures</i> , N° 37, p 37-58	141
2003 « Le naturisme : des cures atmosphériques au développement durable », <i>Communications</i> , N° 74, p 49-64	159
2005 « Dynamique du fait insulaire et développement du naturisme », dans Bernardie-Tahir N et Taglioni F (dir), <i>Les dynamiques contemporaines des petits espaces insulaires : de l'île-relais aux réseaux insulaires</i> , Paris, Karthala. P 301-316	177
2009 « No paraíso terrestre, entre representações e praticas : os espaços da nudez. », dans Serpa A, <i>Espaços culturais, vivências, imaginações e representações</i> , Salvador de Bahia, EDUFBA. P 339-353	

Troisième partie		191
Vers le corps, et les études de genre		
		192
2003	« Être nu quelque part », dans Barthe-Deloizy F, <i>Géographie de la nudité</i> , Paris, Bréal. P 12-20	
2003	« Le nu et la construction des genres», dans Barthe-Deloizy F, <i>Géographie de la nudité</i> , Paris, Bréal. P 46-58	203
2003	« Le nu comme contestation de l'ordre social», dans Barthe-Deloizy F, <i>Géographie de la nudité</i> , Paris, Bréal. P 120-136	217
2005	« Introduction : le genre, constructions spatiales et culturelles », N° 54 <i>Géographie et Cultures</i> , p 3-10	237
	Conclusion	243
	Table des matières	247